

Alina Reyes, *Forêt Profonde*

Ce livre numérique a été téléchargé sur

**AlinaReyes.net**

Reproduction interdite

ISBN : 979-10-91113-10-6. © Alina Reyes 2013

**Alina Reyes**

**FORÊT PROFONDE**

Partie 1

*Nous savons bien à la ressemblance de quoi est fait cet arbre qui a poussé en nous, cet arbre si beau, où les oiseaux du ciel se posent. Nous savons quel est le plus beau de tous les arbres. « Nulle forêt n'en porte un pareil. » Quelque chose d'encore un peu plus affreux qu'une potence, voilà le plus beau des arbres. »*

Simone Weil

*Quand le désir, prolongé, conservé comme projet, est devenu projet, il finit par tomber dans le mimétisme de la vie divine. Le mimétisme, issu de la fascination ; fascinée, la vie mimétique s'est fermée à la liberté.*

Maria Zambrano

*La liberté ne choisit pas entre le bien et le mal, la liberté détruit le mal.*

Léon Chestov

Qui es-tu ?

Toi, qui viens de happer mon téton mental, et t'apprêtes avec moi à un long repas de mots, que réponds-tu à cette adresse ?

Qui est l'autre ?

Qui, moi ?

Allons, il s'agit de franchir les frontières, traverser les tableaux. Où tu es moi.

## 1

Où ai-je passé la nuit ? Dans quels royaumes ? Qu'ai-je traversé avant de naufrager sur la plage où les paupières s'ouvrent ?

Dans mon rêve montaient de la cour de l'immeuble les cris d'une lutte féroce entre un homme et une femme. J'ai pensé qu'il était en train de la massacrer, mais torpeur et terreur m'empêchaient de réagir. Quand j'ai enfin ouvert ma fenêtre, l'homme gisait sur le dos, à côté du cercle de verdure, ce petit éden niché entre les hauts murs. La femme, debout, penchée au-dessus de lui, venait de le tuer en lui frappant le crâne contre la dalle de béton. Sa tête reposait dans une flaque de sang, épais comme de l'encre de Chine.

Je me suis réveillée en sueur, glacée de désespoir, toute noire dans la nuit noire, ma chair à l'intérieur noire et dense, trou noir de culpabilité, dévorée par ma faute.

En sortant de chez moi j'ai vu deux avions se croiser et former une gracieuse croix blanche dans l'azur. Je me suis projetée tout là-haut, dans l'une des carlingues, celle qui pointait vers l'est, en me rappelant toutes les fois où j'avais pensé à lui ainsi suspendue entre ciel et terre, à ces moments où l'amour s'était déployé dans sa grâce ineffable, ces moments où telle une âme radieuse dans la bulle d'un hublot je m'étais laissée enlever par la lumière et la silencieuse musique des sphères, voguant vers lui dans mon invisible enveloppe irisée, puisque « vers lui » et même « en lui » c'était partout et n'importe où. D'y penser le vide a envahi ma poitrine et une épée de feu

s'est plantée entre mes jambes. Je me suis arrêtée un instant sur le trottoir, soufflée, le temps de laisser mon regard redescendre vers les toits.

J'avais toujours ce vieux réflexe de m'imaginer, à la vue d'une fenêtre située à un étage élevé, en train de l'enjamber pour sauter, dans l'effroi et l'enthousiasme de la délivrance. L'issue de secours est dans le temps, ai-je pensé. Le temps s'écrit, alors j'ai décidé de dire toute l'histoire.

Un ami à qui je l'avais racontée et qui m'avait cru folle, pour tenter de me protéger me dit que personne d'autre que moi n'avait à connaître ma « forêt secrète ». (Il ne dit pas « jardin secret », selon l'expression consacrée, mais bien « forêt secrète », et j'en conclus, amusée, qu'il avait dû percevoir quelque chose de beaucoup plus touffu en moi). Je livre mon âme comme on saute dans l'abîme car c'est ma vocation, j'ai été donnée à moi-même pour pouvoir me livrer en holocauste ; prendre mon cœur et l'offrir aussi beau, palpitant et appétissant que possible.

Pensez-vous parfois au moment où ces femmes vont à l'aube vers le tombeau du Christ et ne l'y trouvent pas ? Voyez-vous cette lumière à l'orient, entendez-vous son silence, sentez-vous l'odeur immémoriale des oliviers et celle de ces chairs féminines fraîchement lavées, éprouvez-vous leur chagrin teinté d'une joie qu'elles ne comprennent pas ? Des jours entiers j'ai vécu dans la lueur du petit jour, fait ces quelques derniers pas vers le tombeau, vers ma surprise de le découvrir déserté. Toute ma vie j'ai été, je suis et je serai dans ce moment de ma vie où je vois, j'ai vu et je vais voir le tombeau vide, signe du nouvel amour qui languit dans mes veines comme en ce moment même où j'écris le jour paresse à se lever. Et bien que je connaisse l'histoire je ne sais pas l'amour qui vient, oh douceur, étrangeté, inquiétante et ravissante promesse de l'amour qui vient... Le chant des oiseaux de l'aurore, de leur bec de leur gorge ils chantent dans mon corps.

Si vous aimez quelqu'un jusqu'à voir Dieu à travers lui, peu importe qui vous aimez. Il se peut même que vous choisissiez d'aimer quelqu'un de vil, pour mieux éprouver votre amour. Une once de beauté aura suffi à l'étincelle. Le ciel s'embrase, et il se peut même que vous le provoquiez malgré vous à libérer sous vos yeux sa plus noire abjection, pour mieux connaître l'infini de l'amour que rien n'éteint.

Quand je suis à la montagne, chaque jour j'y vais. Quand je suis en ville j'y vais aussi, par la pensée. Là-haut, derrière le premier rideau d'arbres. Le traverser, monter jusqu'à mon endroit secret. Mes pieds, mes yeux, mes muscles connaissent le moindre endroit du terrain. Je marche. Pourtant c'est comme si je ne savais pas où je vais, soudain mes pas trouent les feuillages, voici le temple à ciel ouvert et il n'y a plus aucune trace d'effort dans mon corps.

Au sommet de la clairière, je m'assois sur une pierre moussue, j'y suis.

Le silence s'installe, laisse monter les sons. Au loin sur le versant d'en face, les troupeaux de moutons se déplacent et évoluent, nuages laineux d'où s'échappent de discrets tintements d'or.

Mon regard change de focale, se laisse absorber par les hêtres et les bouleaux au bas de la pente qui ferment le cercle où je me trouve. C'est ici que l'Être est apparu, un été. La première fois, puis d'autres. Mais j'y venais déjà chaque jour depuis longtemps.

Cela, cet Être qu'on appelle Dieu. Et que je nommai Qui.

Je m'assois, je contemple et je salue, pour ceux que j'aime je salue. Ou pour un seul, ou pour personne. Puis j'attends.

La clôture d'arbres autour de la clairière se fait plus dense, autour de moi des milliers de milliers de feuilles fraîches frémissent, des oiseaux invisibles tracent des cris aux frontières. Je regarde là, dans le bruissement de lumière où Qui est apparu,

j'attends.

Attendre, bouche collée à la roche, que la source surgisse, mais sans avoir soif. Je n'ai pas soif, je suis parfaitement abreuvée. Même si Qui ne vient pas je le sais là, ma mémoire le rend présent, il est le présent même, et ma mémoire immortelle, et mon ravissant oublié. Je n'ai ni soif ni désir, pourtant je continue d'attendre en amoureuse, que cela vienne et me douche.

Et toi qui me lis, pardon mais je dois te faire attendre aussi. Laisse-moi digresser, ce que j'ai à dire n'est pas facile. Tu connais ça, n'est-ce pas ? Prendre quelqu'un entre quatre z'yeux, prononcer : « Il faut que je te parle », puis ne plus trouver les mots, même si on s'est préparé. C'est une épreuve qui paraît inhumaine d'avoir à prononcer les mots pour ce qu'on voudrait pouvoir révéler en silence. Qu'a-t-on donc de si terrible à annoncer ? Une rupture, une séparation, sans doute. Par trahison, désamour ou mort, je suppose. À moins qu'il ne s'agisse d'un événement à la fois tellement heureux et tellement inattendu qu'on n'ose... ? Peut-être ne sais-je pas moi-même ce que j'ai à annoncer. Pourtant je suis née le dos couvert d'une grande tache bleue et de poils noirs, signes d'un très inquiétant don de double vue et de métamorphose. Toi qui me lis, laisse-moi encore un peu faire la conversation, avant d'en venir aux faits. Je ne voudrais pas que tu m'imagines toujours affublée de ce dos de bête et d'encrier renversé. Tache et poils ont bien vite disparu, à moins qu'ils ne soient entrés en moi. Mes attributs de louve, ma liberté. As-tu remarqué que, comme l'univers physique, le monde spirituel est régi par des mathématiques ? La résistance que nous opposons à notre propre liberté n'a d'égale que la puissance de destruction que la liberté déploie à notre encontre. J'aime cette adversaire, je n'ai de joie que vaincue par elle. Qu'elle détruise mes habitudes, mon confort, mes certitudes, qu'elle me coupe les jambes, qu'elle me casse la tête, qu'elle mette en pièces mon masque et

mon armure, qu'elle me montre au miroir mes grimaces, qu'elle me débusque, qu'elle me fasse sortir de ma planque, qu'elle me détrousse au coin du bois, qu'elle me laisse nue et pantelante ! Il n'y a pas d'autre combat, et pas d'autre victoire que d'être une fois de plus vaincue par elle.

La nuit, des phrases me réveillent, je me lève, j'écris. Par exemple : « Contemplant la nuit, ceinturée d'étoiles. »

Je *cum-temple*, je *temple-avec*, le dehors et le dedans. Je vais te parler du dedans, mais regarde, il est aussi dehors ! Contre le mur de la maison, feux d'artifice de coccinelles dans les angéliques très parfumées : petit-point-blanc, el-le at-tend, petit-point-rouge, el-le-bouge, petit-point-noir, coc-ci-nelle-au-revoir ! Entre les doigts d'un enfant, premier trèfle à quatre feuilles de l'année, puis premier papillon – et un peu de son ocre dans la spirale de ses empreintes quand il lui rend sa liberté. J'ouvre le volet où elles avaient fait un petit nid délicat, abat-jour chinois à la géométrie parfaite : toutes les guêpes s'envolent ! Des buissons à ma langue, premières myrtilles et fraises des bois. Sautants, sonores, les criquets. Couleurs voletantes, les geais, partout. Mésanges, leur nid dans le mur de ma chambre. Pavots jaunes, serpolet en fleurs mauves, boutons d'or, chardons bleus. Hêtres vert tendre, sapins foncés, je marche et voici les bouleaux, troncs blancs, petites feuilles argentées qui frémissent. Brises, écorces, lichens, élytres, fils d'araignée, blocs de granites chauds, ocellés, pépiements, mousses, fougères déroulées, graminées, oscillations, arborescences, fins nuages, évanescences, silences des ombres, chuintements des lumières dans les feuillages. À chaque souffle de vent, pluies de petits fruits sous le sureau où je suis allongée, face au ciel. Autour de la maison, d'une forêt à l'autre, passages de la buse à la large voilure, plus au loin entre les plans successifs des montagnes, de sommet en sommet, vautours fauves plus immobiles et vites encore dans leur vol spiralant.

Tout ceci que je vois est aussi l'invisible.

Tout monte et tout descend, ici en plein vide et toujours au centre d'un cercle d'arbres, d'éclaircie en éclaircie, suspendu. Tout ceci en Qui, en moi, en toi.

Dans le *Zohar* je lis : « Du sein même des gémissements de leur oppression et de leur souffrance, la délivrance se dévoilera pour eux. Tel est le sens des paroles de David, qu'il repose en paix : "Au chef des chanteurs. Sur la biche de l'aurore". »

Les chanteurs de l'aurore, de leur bec de leur gorge ils chantent dans mon corps. Encore. Pénétrer au cœur. Les senteurs, les silences, les reliefs, sentiers, herbes, cris et vols d'oiseaux, arbres, roches, eaux et ciels, de cet univers tout en plans successifs, en voiles cristallins que le corps en marche écarte pas après pas, cet univers dur, distant, à la fois figé et fuyant, splendeur qui vous déchire comme l'ours de ses griffes puissantes ouvre à double battant la cage thoracique de ses victimes avant de plonger son naseau dans leur cœur, cet univers cruel et pourtant si totalement offert.

Filer un chemin de funambule sur la théorie des cordes, ainsi nommée par analogie avec les vibrations des cordes d'un violon. Pour que l'univers se tienne il faut que les notes soient justes, et l'on saura peut-être bientôt relier la mécanique quantique à la théorie de la relativité, autrement dit les lois qui régissent l'infiniment petit à celles qui régissent l'infiniment grand, autrement dit lire mathématiquement la musique des sphères, dans un univers qui comprendrait au moins onze dimensions, et non trois comme on l'a cru jusqu'ici. Je veux par la langue tisser aussi entre elles des dimensions insoupçonnées, jouer de ces « trous de ver », comme les appellent les physiciens, ces déchirures dans l'espace-temps, ces tunnels qui, lorsqu'ils se produiraient ne se contenteraient pas de relier une région de l'Univers à une autre, mais en créeraient une autre, nouvelle clairière. Ainsi retrouverai-je l'amour fécond et le phénomène Qui, dans l'événement de transitions visibles, existantes, telle que je les vois tout illuminées et cristallines : sauts dans le temps et l'espace mais habités, bulles soudaines, vides pleins.

Dans un moment j'allais me lever, quitter cet immeuble où j'étais restée cachée, ces quatre dernières années. En dépit des apparences, j'étais bel et bien au monde depuis des siècles, et je songeai, en ce froid février, à m'accorder le droit d'aller mourir dans la neige, ainsi que j'en avais souvent formé le rêve au cours de ma si longue jeunesse.

Emprunter l'issue de secours quand le théâtre est envahi par les flammes, se retirer du jeu quand le monde des hommes devient trop absurde et douloureux, ces solutions m'avaient dès l'enfance paru dignes et justes. J'ai été jetée là, dans ce corps, ce temps, ce milieu, tout à fait malgré moi : pourquoi devrais-je me sentir obligée d'y rester ? À treize ans, dans le dortoir de l'internat où quelques filles se relevaient la nuit en cachette pour aller dans les douches manger du chocolat, boire du vin et parler de sexe, j'eus un interminable débat sur la liberté avec une fille un peu plus âgée, qui à quinze ans à peine était enceinte et n'en avait rien dit à personne. Elle soutenait que nous pouvions être libres et je réfléchis plus tard qu'elle avait eu le temps d'y penser, elle qui avait décidé de garder l'enfant qu'elle attendait en secret, elle qui avait déjà un amant et nous disait : vous serez toutes des bourgeoises plus tard, mais pas moi !

Quant à la question de notre liberté j'étais en désaccord avec elle, je trouvais, moi, que notre liberté était absolument limitée, puisque nous ne pouvions l'exercer que dans les limites d'un certain corps, d'un certain milieu et d'un certain temps qui nous étaient échus. J'étais pessimiste, très. Malgré mes allures de petite fille vive, joyeuse, extravagante, devenue timide aussi à cause des pulsions sensuelles dont je prenais conscience et qui m'incitaient à fuir ce que je désirais un peu trop. Oui, ce corps qui ne me laissait pas libre de voler comme un oiseau alors que j'en avais tant envie, me contraignait également par ses divers besoins, longtemps comblés sans y penser mais

devenus problématiques à la sortie de l'enfance, d'autant plus dans la promiscuité d'une vie en collectivité. J'avais *été* un corps, maintenant j'*avais* un corps.

Ce corps, estuaire puissant où se mêlaient les courants parfois contradictoires de nature et de culture, incarnait ce que les philosophes appellent la nécessité, *anankè* allais-je bientôt apprendre en cours de grec – et bien après avoir quitté l'école, à vingt ans passés, j'écrivais parfois ce mot dans mon cahier, ainsi que *Moïra*, sans très bien savoir pourquoi. Comment échapper à la contrainte de la nécessité ? Très tôt je m'étais mise en tête que l'amour physique serait une voie majeure de ma joie et de ma libération. Voilà, ce serait comme dans l'union avec la nature, qui me faisait parvenir au sentiment océanique de fusion dans l'Unité.

À l'internat je choisis le garçon le plus inaccessible, le plus noble, et pendant des années je nourris pour lui une grande et muette passion amoureuse, dont je remplis plusieurs cahiers intimes. C'était un bel Iranien aux yeux de biche, plus âgé que nous tous et toutes, le seul adolescent, en ces années 70, à pouvoir porter chaque jour costume chic et cravate sans le moindre ridicule, le seul à être riche d'un passé fabuleux de quasi-prince oriental, bref une merveille qui brisait le cœur de toutes mes copines, qu'il pelotait puis laissait tomber parce qu'elles refusaient de coucher. Moi non plus je n'avais pas encore l'âge de coucher, je n'étais vraiment pas prête et je le savais, mais contrairement à mes amies plus mûres et délurées je ne voulais pas flirter, mon credo c'était qu'on ne se donne pas à moitié. Et je les écoutais se plaindre de ce séducteur que, dans le secret de mon âme, j'approuvais absolument. Si mes trente-deux kilos ne faisaient pas encore assez de chair pour aimer un élégant jeune homme bien développé, mon esprit, lui, était assez éveillé pour se réfléchir et s'instruire, en projetant sur l'objet de son désir, des joies et tourments auxquels l'amour convie les tempéraments ardents. C'était bien, c'était déjà une voie de connaissance. Mais je ne perdais pas de vue que c'était *en attendant*. En attendant de faire l'amour, plutôt que

de le rêver. Faire l'amour en vrai, à un vrai homme, c'était faire l'amour au réel, et c'était là le nœud de l'affaire, là que je me dénouerais, là que je prendrais possession du monde, comme d'un sujet qui me posséderait aussi : dans la signature de notre union.

Je vivrais libre, c'est-à-dire aussi libre que possible, c'est-à-dire toujours dans le franchissement de mes limites, ou je ne vivrais pas. Qui m'avait mise sur terre sans me demander mon avis (oui, qui, au fait ?) ne m'obligerait pas à y rester en état d'esclavage. Nous devons être d'accord, Qui et moi. Au cas où se briserait l'entente, où la lutte deviendrait trop inégale et où les forces me manqueraient, je prévoyais donc de quitter délibérément une vie dont je ne voudrais pas.

Adolescente, je me représentais en train de m'accoler fougueusement, pendant l'orage, au gros tronc de quelque majestueux chêne isolé, afin d'entrer dans la mort par un grand et définitif tremblement de toute ma chair, foudroyée, bras ouverts, crucifiée par le feu du ciel. Ce scénario, qui magnifiait mon innocente habitude d'enlacer les arbres, avait l'avantage de m'apporter une satisfaction sensuelle certaine, et Dieu sait si j'étais avide d'intenses sensations, en même temps qu'une forte émotion esthétique – j'imaginai les sombres cumulus aux formes fantastiques déchirés par les éclairs, le vent hurlant, la pluie cinglant, la terre odorant, les feuilles volant et tourbillonnant – et bien sûr la grande espérance de paix que porte l'idée du sommeil éternel, guérisseur de toutes les souffrances et réparateur de toutes les injustices que nous subissons dans la plus accablante impuissance.

Au long des années et des décennies, j'eus recours à toutes sortes d'autres représentations de mon suicide, moins sensuelles quand je me préoccupais plus de l'effet qu'il pourrait avoir sur ceux que je jugeais en être la cause et dont, très classiquement, j'imaginai me venger en leur faisant bien sentir le poids de leur faute envers moi. Ces autres n'étaient jamais une ou des personnes particulières, mais la

société tout entière à laquelle je jetais mon suicide à la figure : tiens, prends ça dans les dents ! Je savais bien que c'était parfaitement illusoire, mais sans doute rêvais-je, tout au fond, à la douce revanche de leur inspirer des *regrets éternels*, selon la formule maintes fois répétée dans les cimetières où j'aimais me promener, me regrettant déjà moi-même et savourant d'autant mieux le plaisir d'être en vie, donc immortelle, même si je feignais de croire à la possibilité de ma mort, savourant d'autant mieux mes rêveries morbides que ces pauvres cadavres et autres ossements, *six pieds sous terre* comme on disait dans les romans ou dans les westerns peut-être, n'avaient plus le loisir de venir briser ma délectation perverse par quelque remarque de bon sens, ni même par un haussement d'épaules. Les morts après tout sont là pour ça, entendre ce qu'on n'oserait dire aux vivants, et assumer sans broncher tout ce qu'on ne se prive pas de leur faire dire.

Après avoir envisagé comme tout le monde mon auto-destruction par saut dans le vide, pendaison, balle dans la tête, abus médicamenteux, incision des veines, noyade en mer, noyade en fleuve, asphyxie, overdose, aux armes et cetera, je finis par approfondir ma récurrente rêverie et lui imposer un tour plus construit, plus définitif et plus satisfaisant. En même temps que se creusait mon désespoir, s'élevait mon exigence spirituelle. Plus question de partir un peu n'importe comment ; il fallait que d'une certaine façon, tout en renonçant, je gagne. Que gagne ce pour quoi je m'étais battue toute ma vie, la beauté, l'esprit, l'amour. Afin d'apporter un ultime démenti aux forces négatives, j'optai pour la plus belle fin possible à mon sens : résoudre les impossibles en m'évanouissant dans le sein immaculé du ciel descendu sur terre. Cent fois je vécus ma mort volontaire en imaginant m'enfoncer jusqu'à épuisement dans la neige de la forêt profonde, là-haut dans la montagne, où veillée par mes arbres bien-aimés, hêtres et sapins majestueux, je me laissais ravir par la lumière blanche.

Mais ma vie, dans sa farouche détermination à être vécue, avait prévu pour moi de solides garde-fous au bord du néant, et cette mort consolatrice était demeurée à l'état de fantasme.

Vivre libre ne peut que provoquer la jalousie du destin, pensai-je vers l'âge où Dante pénétra aux Enfers. La *jalousie du destin*, j'avais lu cette formule sous la plume de Julien Green, et elle m'avait autant frappée, par son caractère énigmatique, que le nom de cette petite ville des États-Unis où j'étais passée un jour, *Truth or consequences*. Trois mots chaque fois, dans les interstices desquels se glisser pour allumer la lumière, même s'il ne s'agissait que d'une minuterie – puisque nous passons le plus clair, si l'on peut dire, de notre vie, à voir confusément, comme dans un très vieux miroir plein d'ombres.

Comment, malgré toutes les contradictions portées par ces termes, atteindre à la fois son destin, sa vérité et sa liberté ? Oui, il fallait se faufiler entre les impossibilités, marcher sur le fil et y funambuler, vertigineusement, joyeusement, et, tant pis, dramatiquement aussi.

Dans un moment, j'allais me lever. En cette nuit, aller chercher la neige pour m'y enrouler comme dans un cocon serait une vraie douceur. La boucle, simplement, allait se boucler. Née pauvre et sans culture, je mourrais seule et en conscience.

L'être en marge tient à sa marge comme à sa liberté la plus aiguë, mais il endure aussi la souffrance de l'exclusion, et de ce double mouvement de l'esprit tient une conscience du destin parfois dévorante. Échapper au déterminisme, à l'asservissement de ma condition, sans pour autant trahir le dénuement de mes origines, tel avait été le sens de mon incessant combat, qui m'avait pourtant vue maintes fois trébucher sur les servitudes volontaires qu'entraînent la passion amoureuse, le désir de reconnaissance, la tentation du confort ou l'échappée dans le

rêve. *Rêve*, un mot comme bien d'autres alors en perte accélérée de sens, bientôt réduit aux manipulations de ce qu'un penseur politique appela *spectacle*, roi déguenillé mais tout-puissant que des milliards de sujets aliénés reconnurent un peu plus tard sous le nom de *réalité virtuelle*.

J'allais me lever, et cette nuit il ne s'agissait plus pour moi de me libérer d'une souffrance, ni d'échanger un échec de ma liberté contre une affirmation de mon libre arbitre. J'étais une très vieille femme désireuse de quitter paisiblement ce monde où elle avait réussi à réchapper de tout, même de la perte de ses proches et de l'enfermement au bordel, même de l'idolâtrie qu'elle avait suscitée pendant les Ruines, même enfin de la tentation de rester éternellement sur terre. Oui, je pouvais, l'âme en paix, quitter ce monde où plus aucun ancêtre ni plus aucun enfant n'avait besoin de ma présence. Et ce qui rendait cette quête de la neige plus douce encore, c'est que malgré d'évidents signes de craquements, Paris était toujours prise dans les glaces.

J'avais dormi entre deux et quatre heures du matin environ. Puis j'étais restée dans mon lit à contempler au plafond de plâtre écaillé mon souvenir du ciel étoilé. Je l'avais tant regardé par le passé, là-bas près de l'océan de mon enfance, puis là-haut dans mes montagnes, dans le silence de ma grange isolée, plus tard aussi dans la plaine sinistre du bordel où j'avais atterri. Je reconstituai face à moi la fidèle et modeste Polaire, autour de laquelle je voyais s'enrouler les Ourses, Cassiopée, le Dragon, et aussi le Cygne, la Lyre, la Couronne, les Gémeaux, les Pléiades... Putain de ciel du destin que j'avais tant aimé et tant haï, aussi froid que l'était maintenant la ville autour de moi, d'un froid dur, sans pitié, qui rendait la perspective de la neige tendre et bienveillante. C'étaient ces clous de la nuit qui avaient fixé Jésus sur la Croix.

À la langue mathématique des étoiles et des constellations, qui répètent en boucle « c'est écrit », « c'était écrit », je n'avais su répondre que par des cris d'amour ou de fureur. Moi l'écrivain je n'avais pas su opposer un autre ordre à cet ordre inique, je n'avais jamais réussi à établir une autre parole, suffisamment puissante pour infléchir le cours du monde. Pour la raison que, comme presque tous mes confrères de ces quelques décennies d'avant et d'après l'an 2000, je n'en avais jamais seulement eu l'ambition. Un club de lopettes, une sale engeance de lâches et de dégénérés, une vaste entreprise de menteurs et de désespérateurs, voilà ce qu'avait été, à de rares exceptions près, l'élite intellectuelle de ces temps. J'avais eu beau fuir ce milieu, j'avais tout de même été des leurs. Et quand j'avais enfin compris que telle avait été ma plus grande faute, avoir renoncé à la possibilité de changer la vie avec mes livres, il était trop tard, nous étions entrés dans le temps des Ruines, où le mot *livre*, s'il conservait encore dans quelques mémoires l'aura d'un fabuleux trésor disparu, ne correspondait plus à aucune autre réalité que de la poussière de papier.

Comme d'autres auteurs j'avais bien essayé Internet, mais la parole y crevait aussi sûrement qu'un edelweiss des sommets transplanté dans une cave à champignons. Elle moisissait dans le verbiage proliférant. Plus elle se développait pour tenter d'exister, plus elle devenait hachée, insensée, absurde, inutile. Avant de disparaître à son tour dans le néant, Internet avait été le lieu par excellence de la dispersion de l'Esprit, et rien ne pouvait égaler le désarroi grandissant de ceux qui avaient placé un espoir dans ce média. Toute voix un peu singulière devenait, bégayée par cette machine diabolique, inaudible. Loin de tenir sa promesse tacite de réunir des forces et des êtres, la Toile affaiblissait et séparait, paralysait la vie, la réduisait en confettis de chair morte qu'elle suçait avant que ses victimes n'aient pris le temps de regarder en face l'araignée ventrue planquée dans le trou noir, au principe de la Chose.

Comment eût-on pu échapper aux Ruines ? Au tout début du troisième millénaire, le monde n'avait déjà guère plus de consistance qu'un interminable cauchemar dans lequel chacun était englué et ne songeait qu'à ajouter sa glu, vite, encore, une dernière glu de jouissance pour tenter de faire reculer la mort omniprésente et invisible. Le monde s'agitait, se démenait, se convulsait sur des milliards d'écrans de télévisions et d'ordinateurs, au bord de l'implosion.

L'implosion vint, meurtrière, sans pour autant constituer la délivrance que beaucoup espéraient. Ce n'est pas comme ça qu'on change le monde, pensai-je en regardant l'aube d'hiver se lever derrière les vitres poussiéreuses de ma fenêtre. Il manque quelque chose. Une destruction. Un avènement. Un dire. Or le verbe, minuscule, s'est caché loin dans les ténèbres, et la fausse parole règne, plus grasse que jamais, maîtresse incontestée.

Dans un moment j'allais me lever, partir. Je vivais là, au 77 du boulevard Gabriel, au sud du Quartier latin, depuis la fin des Ruines. Il n'y avait plus d'ascenseur, bien sûr. Quelque temps j'avais encore fait des allées et venues entre mon sixième étage et les rues du quartier. Mais j'avais toujours peur, dehors, que l'on ne me reconnaisse. Bien qu'il n'existât de moi, datant des Ruines, aucune image fixée ni animée, il n'était pas impossible que je rencontre quelqu'un qui m'aurait vue à cette époque. Or j'avais un secret à protéger, il me fallait rester incognito. Mes jeunes initiés se relayaient pour m'approvisionner en nourritures terrestres, dont j'avais des besoins très modestes, en échange de quoi je leur distribuais, semaine après semaine, les nourritures spirituelles interdites qu'ils faisaient à leur tour circuler, avec une prudence aussi calculée que leur détermination à être prêts pour le jour où les glaces, qu'on entendait craquer aux moments de silence, cèderaient pour de bon et signeraient le début d'un retour à la vie.

À l'orphelinat du Sacré-Cœur où je m'étais installée peu après les événements, c'est par les yeux que j'étais censée guérir ceux qui de l'aube à la tombée de la nuit défilaient devant le fauteuil d'osier où je me tenais le plus souvent, occupée à donner le biberon à l'un de nos nombreux nourrissons. Cela suite au prétendu miracle que j'aurais accompli sur un de ces jeunes serial killers, Jil. Il avait déclaré être entré dans l'ancienne basilique avec les pires intentions, et avoir été détourné du « mal » par mon simple regard. Le fait est qu'il resta parmi nous trois longs mois, à s'occuper des enfants avec un certain dévouement. Mais tout ne s'était pas passé ainsi qu'on l'avait raconté, ni avant ni après sa « conversion ». Loin s'en faut.

Le garçon en question avait été, juste avant les événements, sélectionné pour un reality show. Privé brutalement de gloire en même temps que de télé, il n'avait trouvé meilleur palliatif que de se ranger parmi les tueurs qui se déchaînaient alors. Les « meurtres en réunion », selon l'expression consacrée, n'ayant pas suffi à combler son besoin dévorant d'amour, Jil avait organisé cette intense publicité autour de lui en se faisant passer pour miraculé. L'angoisse était si grande et si répandue que son histoire marcha aussitôt, et que les gens se mirent à venir me voir et à s'en trouver bien. Beaucoup, de se sentir regardés par moi, guérissaient spontanément de ceci ou de cela, et je fis ce qu'on me demandait : pour le bien de tous, me plier à la légende, sans chercher à rétablir la rude vérité.

Les gens venaient me voir, on ne peut mieux dire. Ils me dévisageaient intensément, parfois en parlant ou en s'agitant, tandis que je les fixais sans prononcer une parole. Du bordel où je livrais mon sexe, j'étais passée à l'église où je livrais mes pupilles, toujours pour un mensonge. Mais alors que là-bas je n'étais plus rien, ici j'étais devenue tout. Là-bas objet de mépris, ici objet de vénération.

Quoi qu'il en soit, j'étais habituée à la folie des hommes et je me disais, en me remémorant tout ça, qu'il était dommage que je n'aie pu écrire un livre pour témoigner

de nos errances et exorciser mes lecteurs de nos angoisses plus durablement que je n'avais pu le faire avec mon corps ou avec mes yeux.

Je ne dormais pas beaucoup. Le travail que j'avais eu à abattre depuis le bordel, et qui s'était poursuivi à l'orphelinat puis ici même, ne m'en laissait ni le loisir ni le désir. Deux nuits plus tôt, alors que j'étais encore penchée sur ma table, une soudaine qualité particulière du silence m'avait alertée : levant les yeux vers la lueur qui me parvenait de derrière la vitre, j'avais vu la neige tomber. Il y avait si longtemps. J'avais senti mon corps se remplir de larmes, et elles avaient coulé. Si longtemps aussi que je n'avais pas pleuré.

Il était deux heures du matin. Bien qu'il fût difficile de chauffer le studio, j'avais ouvert la fenêtre, renversé la tête et le buste vers la sombre voûte céleste, d'où se déversait sans bruit la manne blanche. « Je voudrais que tu voies ça », avais-je chuchoté. Les larmes et les flocons mêlaient sur mes lèvres le doux et le salé, le froid et le chaud. Il me semblait que Paris était prise dans les glaces depuis des siècles, et maintenant voilà que des myriades de duvet d'ange tombaient sur les toits de zinc gelés et s'y accrochaient. La Ville lumière ne méritait plus vraiment son nom, les éclairages y étaient devenus rares, mais on voyait tout de même luire dans l'ombre, là-haut à ma hauteur, sur toutes ces pentes entre ciel et sol, cette mince blancheur qui laissait grandir l'espoir du retour des saisons.

J'avais enfilé pantalon, blouson, bottes et manteau, capuche rabattue sur le front. J'avais actionné le verrou de ma porte et je l'avais ouverte doucement, glissant les yeux, puis tout mon corps, sur le palier sombre. J'avais enfoncé ma clé dans la serrure, l'avais tournée sans bruit, puis retirée et fourrée dans ma poche. Mon cœur battait comme si j'allais à un rendez-vous d'amour interdit. Il y avait si longtemps que je n'étais pas sortie d'ici.

La neige s'était arrêtée de tomber. Il n'en restait au sol qu'une fine couche qui éclairait doucement et rendait un peu moins risquée la surface glacée des trottoirs et des rues. J'entrepris de rejoindre le nord de la ville en descendant la rue Saint-Jacques. Toute l'Europe était alors plongée en permanence dans un climat polaire sans précipitations ni radoucissement, et le temps qui passe s'était réduit au temps qu'il faisait, immuable : rien ne se produisait sinon le maintien d'un ordre rigoureux que nul ne songeait à transgresser ni seulement à faire évoluer, tant le statu quo s'était imposé dans les esprits comme la seule étroite possibilité de survie après les Ruines. Le temps était gelé.

Dans une nouvelle de Marcel Schwob, *La mort d'Odjigh*, un chasseur accomplit un long voyage dans un univers gelé, suivi par un loup famélique. Parvenu au sommet d'une montagne de cristaux de glace, Odjigh y trouve la mort, et le loup se décide à commencer de lui ronger la nuque. Cependant les glaces craquent, fondent, et les saisons se trouvent libérées, dans toute leur chatoyance de couleurs et de parfums variés.

Après avoir lu ce conte, à l'âge de trente ans, j'avais donné le nom du chasseur à une grande panthère noire en peluche. En procédant à cette inversion des rôles par les noms, j'éprouvais confusément le sentiment satisfaisant d'une opération d'éternel retournement, un peu comme, dans *Un champion de jeûne*, que je lisais aussi beaucoup, le famélique personnage de Kafka semble à la fin être passé dans la peau de la panthère qui le remplace dans sa cage. En quittant Bordeaux où je vivais alors, j'emportai Odjigh dans la grange que je venais d'acquérir à la montagne et où, sans doute, la bête assise en position de sphynx se trouve toujours, fidèle gardienne continuant de témoigner de cette grande consolation : rien ne meurt, tout revient.

Les livres qui vous marquent deviennent un jour une réalité pour vous. Ils sont là pour nous prévenir et nous guider, le moment venu. *La mort d'Odjigh* avait fini par

m'arriver, massivement, et je savais cette chose étrange et paradoxale : que l'éternité reviendrait dès que le temps aurait terminé d'être arrêté.

Malgré la neige mes semelles dans la descente glissaient sur la glace, et il faisait si sombre que je levai la main gauche pour me tenir au mur de l'Institut des sourds et muets. De temps en temps une voiture remontait de la Seine et me jetait ses phares aux yeux, que je fermais pour n'en pas rester éblouie. Après son passage j'avais comme la tête qui tournait, à cause du contraste violent entre sa vitesse, sa lumière, son bruit, et la lenteur de ma progression dans le boyau muet. J'étais dans l'une des artères principales de Paris, jadis jour et nuit parcourue d'une circulation incessante, et maintenant on se serait cru dans les catacombes.

À la hauteur du Val-de-Grâce, une carcasse de voiture rouillée et désossée encombrait la petite place à la fontaine gelée. Je n'avais encore croisé personne, sauf un cycliste sans phares. Malgré le silence je ne perçus sa présence qu'au moment où son vélo me rassa en chuintant dans sa descente en roue libre et en sens interdit, alors que j'allais m'élancer pour traverser. Je scrutai l'ombre et tendis l'oreille pour m'assurer que plus rien ne venait, et les yeux rivés sur la masse claire de la bâtisse, rejoignis les hautes grilles, sur l'autre trottoir. J'essayai, en vain, de pousser le portail. Non, ce n'était pas cette nuit que je pourrais aller me recueillir dans la chapelle ni déambuler dans les galeries de l'ancien couvent. Que restait-il de ce pays où une reine fit élever un élégant édifice de pierre blonde pour remercier Dieu de la naissance de son fils, le futur Roi-Soleil ?

Je traversai dans l'ombre la rue Gay-Lussac, poursuivis ma descente le long des trottoirs verglacés. Au 216 de la rue Saint-Jacques était né Cendrars, dont j'avais un jour dit, au Théâtre Molière, la longue *Prose du Transsibérien* – Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? –, né là où avait été écrit le *Roman de la Rose*, en ce Moyen Âge dont j'avais beaucoup fréquenté le musée, plus bas dans la rue

pour contempler la *Dame à la licorne* posée sur son île de verdure au plan incliné comme celui de ma clairière, à la montagne.

Au 176, je levai les yeux sur le deuxième étage de l'immeuble qui s'avance sur une courte portion de large trottoir, à l'emplacement d'une ancienne porte de la ville. L'endroit où, de ses trois voies de circulation en montant du boulevard Saint-Germain, la rue se rétrécit à une seule. Dès l'île de la Cité on voit, au fond de l'artère rectiligne, ce mur d'habitation qui marque la frontière des anciens faubourgs.

J'avais vécu là à la fin du siècle précédent, à côté de la librairie d'art tenue par Nassir, un Libanais qui m'offrait chaque fois que j'y passais du café à la cardamome et des gâteaux au miel, tout en évoquant la situation au Proche-Orient, d'année en année de plus en plus préoccupante malgré quelques répit, et qui avait déterminé son destin, à lui l'ancien journaliste chassé de son pays par la guerre. Durant toute cette période autour du changement de millénaire, la haute instabilité politique de cette région laissait planer dans les esprits la menace d'une *libanisation* étendue, pour les plus pessimistes, au-delà de la Méditerranée jusqu'au cœur de l'Europe, où les crimes racistes et les violences urbaines se développaient en même temps que les communautarismes exacerbés par le conflit israélo-arabe.

Et je sentais grandir dans mon propre corps la croix dressée dans le corps de ces terres sensibles, où naquit et reviendra la lumière, où l'homme devint un nom propre et révélé, où se déploya l'espace aux quatre directions, où l'homme dans l'amour se connaît. J'étais cette géographie de l'Éden perdu et pourtant toujours là, dans l'eau le soleil, les cèdres les yeux doux des hommes, je sentais en moi cet orient si proche, si prochain, cette chair de l'être déchirée par la guerre et soutenue par l'esprit. Une croix intérieure m'irradiait d'amour et me clouait au plus cruel des manques, le manque de réponse à la question : pourquoi ?

J'avais quarante ans et je demandais toujours : pourquoi ?, de plus en plus douloureusement. J'avais du moins compris que l'Esprit travaille de la même façon les individus et les peuples, la nature et la nature de l'homme, j'avais compris ce que je savais depuis toujours, ce que les hommes savent depuis qu'ils sont hommes et ont commencé à imprimer leurs mains sur les parois des grottes, à y graver et peindre les animaux de leurs forêts et de leurs visions pour franchir le pas entre nature et surnature, j'avais compris ce qu'il devient si difficile à entendre dans le bruit et l'éparpillement du monde technologique, et aussi difficile à dire qu'à écrire, à l'heure des textes hachés à la mode communicationnelle, en longues phrases déambulant dans un labyrinthe livre : l'unité du tout.

Au rez-de-chaussée de l'immeuble où je vivais alors, un restaurant chinois tenait la place qu'avait occupée, un siècle plus tôt encore, l'Académie d'Absomphe, une taverne où Rimbaud alla souvent dès le matin chercher l'ivresse de l'absinthe. Quand vint pour moi et ma famille le temps des ruines, préfiguration des Ruines qui allaient frapper notre pays, je pris les roses dans le vase du salon et nous partîmes en pèlerinage chez le poète, à Charleville où je les déposai sur sa tombe, après avoir fait réciter en route *Ma bohème* à nos deux jeunes enfants. C'était Beyrouth dans mon cœur, ville ravagée par un amour illusoire, aussi destructeur qu'une guerre, et qui devait me laisser de longues années sans consolation.

Quelques mois plus tard, réduits en même temps qu'au désarroi existentiel à une situation financière catastrophique, nous quittions Paris, faute de pouvoir payer plus longtemps le loyer de cet appartement où nous avions passé un long temps de bonheur. Souvent, après notre installation à la montagne, j'avais fui le foyer pour revenir errer, seule, dans la ville de mes impossibles amours, trouvant toujours refuge chez une connaissance, un ami ou un proche, et retournant sans cesse dans mon ancien quartier, où je déambulais des journées entières, passant sous mes fenêtres en me

demandant pourquoi je ne pouvais pas rentrer chez moi pour me reposer un peu. J'avais bien sûr déjà quitté, sans drame aucun, de nombreux appartements de location, mais ce que j'avais en vain vécu dans celui-ci, et les circonstances de notre départ, semblaient signer l'anéantissement de toute ma vie. J'étais devenue une âme errante, je déambulais entre la vie et la mort sans pouvoir m'établir ni dans l'une ni dans l'autre, et ce n'était pas fini, ce ne serait pas fini tant que je n'aurais pas accompli ma mission.

Je savais évidemment pourquoi Florent et moi avions dû un jour donner à Emmaüs une grande partie de nos meubles, achetés au temps de notre prospérité dans une belle boutique de la rue Médicis, et louer un camion pour traverser le pays et transporter le reste jusqu'au cœur de la forêt, dans la grange des Pyrénées qui nous abritait désormais. Et pourtant un sentiment quasi bestial de dépossession et d'incompréhension s'emparait de mon esprit quand je revenais tourner en rond dans ce quartier où il m'apparaissait invraisemblable de n'être plus chez moi. Je marchais jusqu'au vertige dans ces rues que je n'habitais plus, je levais les yeux sur les fenêtres des deux chambres, celle des enfants et celle de la mienne dont j'étais désormais exclue, et j'étais pétrifiée d'absurdité, je n'étais plus qu'un corps de pierre vide, battu par les courants d'air, je ne m'habitais plus.

L'épuisement me gagnait, j'aurais donné ce qui me restait de vie pour pouvoir monter là, chez moi, me reposer une heure dans mon lit qui n'y était plus. Je finissais sur un banc au jardin du Luxembourg, à fuir les regards des dragueurs, ou bien devant un Coca dans la section fumeurs du Quick de la rue Soufflot, bien moins cher que le Rostand où je donnais naguère mes rendez-vous. Au Quick où naguère aussi, au temps du bonheur, Florent et moi allions de temps en temps déjeuner avec nos deux jeunes enfants, qui après leur hamburger-frites se faisaient une fête de plonger dans la piscine

à balles multicolores installée à l'étage, tandis que nous lisions les journaux et discussions sous les posters de Corto Maltese.

Autrefois, jusque dans les années 60, me raconta plus tard Claude, l'ancien propriétaire du Rostand, cette institution littéraire que j'avais découverte au milieu des années 90 en y rencontrant quelques intellectuels réunis là avant le départ d'une manifestation pour les sans-papiers, autrefois, à la place du Quick, se tenait le Capoulade, un grand établissement toujours plein d'étudiants où l'on faisait sans machine à expresso un café bon marché, et où l'on servait jusqu'à huit cents croissants par matinée. Puis le Quartier latin était devenu hors de prix ; maintenant, comme moi, les étudiants pour la plupart devaient se contenter d'un Coca dilué dans de la glace pilée et bu à la paille dans un gobelet en carton fermé du Quick ou du McDo d'en face, aux deux coins de la rue et du boulevard Saint-Michel.

Paris était un mille-feuille de mémoire, intime ou collective, et je n'en finissais pas de l'effeuiller. Il fut un temps, avant les Ruines, où j'y marchais comme sur un perpétuel tapis de feuilles mortes, Yves Montand les avait chantées dans un passé déjà mythique, la ville entière était un tourbillon de chansons et de romans, mais en cette nuit glaciale et noire, la capuche de mon blouson rabattue sur mon front à la mode de ces jeunes des banlieues qu'on avait vus sur tous les écrans, au moment des événements, déferler sur la capitale, en cette nuit silencieuse et solitaire une fleur d'espoir avait trouvé le moyen de pousser dans mon cœur gelé, et plus que la mélancolie c'était le sens du combat qui me faisait marcher dans ma ville ravagée.

Je traversai la rue Soufflot en pensant à Haruki, l'être le plus sûr que je connaissais, qui tenait un bar de nuit clandestin dans le nord de la ville. Dans une heure, je serais chez lui.

Haruki était un orphelin volontaire, c'est-à-dire un adolescent en fugue, quand je le rencontrai au Sacré-Cœur. Il avait alors quinze ans. Mince et souple comme on peut l'être à cet âge, mais déjà dur et solide, physiquement et mentalement. Une grande impression de force et de détermination se dégageait de sa fine musculature, de son regard noir, direct, de ses beaux traits réguliers de jeune Japonais à la fois clos sur une vie intérieure intense et curieux du monde. Malgré notre très grande différence d'âge, au premier regard je tombai amoureuse de ce garçon – je devrais dire de cet homme, tant il était mûr.

Il n'était pas venu au Sacré-Cœur chercher un quelconque secours, mais pour me voir. Non pour en être guéri, comme les autres, mais pour me voir en train d'être regardée par les autres et de les guérir malgré moi. Il avait entendu parler de ce phénomène et il avait voulu savoir ce qu'il en était car la nature humaine l'intéressait, voilà tout. C'est ce qu'il m'écrivit sur une page de son carnet quand je l'interrogeai, une fois les autres partis. Haruki était muet mais non sourd, et je me demandais parfois si sa mutité était d'origine purement physiologique, ou si elle l'arrangeait pour se dispenser de bavarder avec ses prochains et de répondre aux questions qui l'importunaient. Il me rappelait quelqu'un que j'avais connu autrefois, un écrivain important qui savait aussi, à sa façon, esquiver ou se taire sans appel. Lors de notre première rencontre nous nous étions parlé uniquement par écrit, côte à côte mais n'échangeant que des phrases tapées sur son ordinateur portable que nous faisions glisser de l'un à l'autre sur la table du bar où nous nous étions retrouvés. Ça avait été si beau, si étrange. Quel cocktail d'aspirations spirituelles et de pulsions sexuelles, d'intelligence supérieure et de pensée magique enfantine, quel cheminement par les souffrances et les extases vers l'extrême solitude, conduisaient-ils des hommes à former des œuvres déroutantes, souvent incomprises mais assez fortes et spéciales pour fasciner des lecteurs du monde entier, dont moi ?

J'ai toujours été curieuse de l'âme humaine, et quand je fus quelque temps journaliste dans la presse et la radio locales, à Bordeaux, rien ne me plaisait tant que d'avoir à rencontrer toutes sortes de gens, de la dompteuse de fauves dans sa roulotte au chauffeur de bus en grève, en passant par le vieux forestier des Landes, le jeune danseur de hip-hop ou le baroudeur en tournée de promotion pour un best-seller sur ses aventures de chercheur d'or en Amazonie. Autant je détestais les hommes dès qu'ils étaient regroupés en une quelconque société, famille, milieu, lobby, etc, autant me ravissaient les individus, comme ravit une fleur poussée sur le bas-côté et sur laquelle on se penche, même une fleur de rien du tout. Et j'entraîs tout entière en alerte quand je me sentais en présence de quelqu'un d'exceptionnel.

C'est ce qui m'arriva dès que je rencontrai Haruki. Un fort instinct me donna envie de lui demander s'il écrivait, mais je sus qu'il ne répondrait pas à une telle question, et je m'en abstins. Pourtant je ne m'attendais pas à ce qu'il me dise, toujours en le griffonnant dans son petit carnet, qu'il me reconnaissait, ayant lu autrefois dans un magazine japonais trouvé en bibliothèque, à Tokyo, de larges extraits de l'un de mes romans érotiques. Je rougis. À quel âge avait-il donc pu lire ma prose très crue ? Encore une fois, je n'osai rien demander. Nous nous fixâmes dans les yeux un très long moment, silencieux, sachant que les mots échangés valaient surtout pour faire durer notre commune présence. J'en oubliai que ce si jeune homme était le seul à m'avoir reconnue comme ancien écrivain, depuis ma sortie du bordel. Je ne dis plus rien, et il s'en alla.

La nuit suivante, je ne dormis pas. Je pensai à l'écriture, au mystère que constitue le fait d'avoir besoin d'écrire pour vivre. Loin de s'apaiser, cette question n'avait fait que devenir de plus en plus brûlante pour moi avec le temps. Je me demandai si Haruki se la posait déjà aussi, ou du moins se la posait en tant que lecteur, puisqu'il m'avait dit fréquenter beaucoup les bibliothèques, là-bas du temps où il

vivait chez ses parents et trouvait ainsi un lieu où s'échapper à la fois du collège et du foyer. Encore une chose dont il ne parlerait pas. Pourquoi me faut-il lire pour vivre ? était sans doute une question moins cruelle, mais tout de même cruciale aussi. D'autant plus cruciale en ce début des Ruines où déjà l'on ne trouvait presque plus de livres, et où elle pouvait se retourner en : comment vivre sans lire ?

Et sans écrire ?

La richesse monstrueuse que je sentais en moi, je ne pouvais pas la dire avec la langue savante et autorisée du bourgeois, je ne pouvais pas la dire avec la langue restreinte et peu exigeante du populaire, je ne pouvais écrire ni dans mes habits de nouvelle riche ni dans mes habits d'ancienne pauvre, je ne pouvais écrire que nue. Je ne pouvais écrire que de mon désert natal, d'où je voyais avec une acuité presque insoutenable le cirque écœurant des hommes et le cœur splendide du monde. Je ne pouvais pas écrire et je ne pouvais pas ne pas écrire.

Enfant, bien que de là où je naquis cela parût tout à fait inaccessible, je voulais être écrivain. J'avais accès à peu de livres, mais suffisamment pour savoir que, malgré tous mes jeux sauvages dans la nature, là était ma vie. C'était tout simplement évident, c'était même tout à fait pareil dans mon esprit, de courir dehors en liberté ou d'écrire. Mais je me serais fait arracher la langue plutôt que de le dire.

J'étais alors tout le temps sur les arbres, sur les toits, au sommet des dunes, partout où il est possible de grimper quand on habite au bord de la mer. C'est-à-dire, on n'habitait pas vraiment au bord de la mer, nous, mais à deux ou trois kilomètres de la belle plage de sable, des vagues blanches de l'Atlantique et du vent salé. Nous on était dans les marais, plus bas que terre. C'est un peu pour ça, je pense, que j'aimais tant monter.

Là-bas dans les marais on dormait et mangeait dans un bout de bâtiment plat tout en longueur partagé en trois logements, au milieu de nulle part. Une ancienne écurie. Ni cave ni grenier, les bêtes n'ont pas besoin de ça. La famille Reyes, deux parents sept enfants, était encastrée entre les vieux Dyeux, un couple mutique racorni par les siècles, et Tod, un ancien légionnaire que l'alcool avait rendu sans âge. Pendant les dix-sept ans que j'y vécus, je ne le vis pas changer de figure, il était pour ainsi dire sans figure avec sa peau parcheminée, et aucun d'entre nous ne pensa jamais à se demander depuis combien de temps il était au monde.

La vie est une lutte, répétait notre père. Mais à l'évidence nos parents ne gagneraient jamais le combat qu'ils ne cessaient de mener dans et par leur isolement, vivant au jour le jour dans la plus grande incertitude, hautement incertains même de leur bon droit à être de ce monde, chacun d'eux secrètement convaincu d'être une erreur et enveloppant comme d'un filet plein de déchirures chacun de leurs enfants de cette même intime conviction contre laquelle ils n'auraient eux aussi de cesse, leur vie durant, de se battre.

Là-bas rien ne bougeait jamais. Le jour où notre mère nous a appris la mort de Mme Dyeux, nous sommes restés incrédules. Quelque chose ne collait pas, on avait fait un trou dans l'espace, si jamais on tombait dedans on risquait de se retrouver soudain vieux et mort sur le pas de la porte, comme ça lui était arrivé. Jusqu'à la nuit tombée on n'a pas dépassé le carré de fleurs et broussailles devant la maison. Mais dès le lendemain tout fut de nouveau comme avant, le fantôme de Mme Dyeux continua de passer de temps en temps devant chez elle ainsi que son mari, encore en vie mais lui aussi depuis toujours spectral. L'éternité était recollée.

Mes frères et moi, chacun muni de deux bouts de bois ficelés en croix, avons recommencé à porter l'épée loin de la bicoque, dans « le pré de monsieur Dyeux », comme on l'appelait, puisque ce terrain aux frontières inconnues était censé lui

appartenir. Les herbes gavées d'eau en toutes saisons y étaient plus hautes que nous. Nos jeux ouvraient dans le silence lourd d'invisibles dédales, aussitôt refermés sur nos passages. Nous pénétrions vers l'Est, où coulait la Rivière, comme on appelle là-bas le vaste estuaire de la Garonne. Jusqu'au moment où nous sentions sous nos pieds la boue près de nous enliser. Nous en étions informés depuis notre naissance : les sables mouvants engloutissent les hommes, les dérobent vivants et sans retour à l'air et à la lumière. Le jeu, le jeu constant qui animait nos journées, était ainsi une expérience des limites sans cesse renouvelée.

De onze à dix-sept ans, j'ai traversé l'estuaire deux fois par semaine pour faire l'aller-retour entre le lycée où j'étais interne et la maison. Plus les années passent, plus cette sempiternelle traversée prend de place dans ma mémoire. Peut-être qu'à l'heure de ma mort, les eaux mêlées de l'Atlantique et de la Gironde auront monté jusqu'à occuper tout mon espace mental, et alors m'en aller sera tout simplement naviguer sur ce que je serai devenue.

Le bac mettait une demi-heure d'une pointe à l'autre, parfois plus quand la mer était mauvaise. Par tous les temps je restais dehors, tantôt à la proue tantôt à la poupe, à regarder comment ça vient ou comment ça s'enfuit, souvent seule car les quatre ou cinq autres filles et garçons qui faisaient aussi le trajet préféraient bavarder ensemble en cabine ou sur les bancs d'un pont. Jamais je n'étais lasse de la houle, des eaux qui s'entrechoquent, écument dans le large sillage et giclent jusqu'à moi les jours de tempête, du vent, de l'iode, des embruns, des ciels, des mouettes. C'était la même chose que mon interminable amour secret pour ce bel Oriental plus âgé, la même chose que les milliers de pages de livres avalées au long de ces années, c'était l'éternité, à chaque instant retrouvée.

J'ai écrit pour rire, je suis une fille de joie, moi ! Comme m'a dit un homme ou l'autre, mal dans leur peau, voulant que toute femme soit pute autant qu'eux-mêmes. Regardez, cette parole je la renverse, je la reprends, je l'expose. Toute petite, j'ai connu le bordel. Il suffisait, au lieu de partir vers le pré de monsieur Dyeux, de traverser la route, de l'autre côté, et de s'engager, au coin de l'épicerie-bar-tabac où Tod se bourrait la gueule du matin au soir, dans le chemin de sable qui s'enfonçait sur cinquante mètres entre les pins, pour déboucher sur le *Nid bleu*. C'est là qu'elles travaillaient, les filles, dans ce gros blockhaus aveugle, sans ouverture à part la lourde porte constamment fermée, surmontée d'une lumière rouge.

Pourquoi avaient-ils planté en haut de cette masse de béton, sur tout le tour, des tessons de bouteille ? Puisque ce bâtiment de guerre était impénétrable autrement que par la porte - après vérification dans le judas -, de quoi pouvaient bien dissuader ces rangées serrées de verre épais, vert foncé, tranchant, dressé vers le ciel comme pour le faire souffrir sans fin ? Je savais : leur mission était d'empêcher quiconque de passer devant sans avoir peur. Les hommes qui se rendaient au lieu de la joie, il ne fallait pas qu'ils oublient où ils allaient, en vérité. Et à leur rappeler l'enfer, on leur rendait la chose meilleure.

Durant toutes ces années, je n'ai pu m'en approcher sans frémir. Mais je m'en approchais. Comme tout le monde. Qui peut résister à l'attraction d'un tel lieu ? Là-bas, à la Fin des Terres, puisque c'est le nom de cette langue de sable et de vase entre la Rivière et l'Atlantique, trois pôles se partageaient l'âme : l'océan, l'estuaire et la forêt. Mes frères et moi parcourions cet espace du matin au soir (qu'aurions-nous fait à la bicoque ?), nos petites jambes avalaient les kilomètres sans jamais se lasser, de plus en plus de kilomètres à mesure que nous grandissions. Mais aussi loin que je me rappelle, il y a, proche à la toucher, la forêt, et dans la forêt le *Nid bleu*, ses femmes enfermées, au visage inconnu, ses tessons de bouteille qui avaient toujours l'air de

rendre le soleil écrasant, comme s'il voulait se venger, son chien méchant qui, un jour, renversa notre petite sœur dans le sable et la mordit dans le dos. Nous on l'appelait simplement le blockhaus, et si possible on ne l'appelait pas du tout, on se contentait d'aller errer dans le coin sans rien dire, sans trop s'approcher non plus, à cause du chien. Derrière partait la piste cimentée qui débouchait, à quelques centaines de mètres, sur l'autre blockhaus, le noir, l'abandonné, le mort, avec pourtant ce silence soyeux, cette lumière douce de la clairière et cette pierre moussue où je couchais mon fantasme suave, cette femme mystérieusement endormie et nue dont je pouvais jouir à loisir.

Les jours où un bateau accostait au Verdon, le port du bout de l'estuaire, l'endroit s'animait des allées et venues des jeunes marins en uniforme qui s'entraînaient les uns les autres à se tenir en joie, et on voyait des filles sorties des maisons des environs qui s'approchaient en riant aussi, quémandaient le droit de toucher leur pompon porte-chance, aussi excitées qu'eux de les savoir en quête de sexe et espérant peut-être les détourner des professionnelles, les faire renoncer à l'attrait du bordel pour les attirer dans la forêt où elles leur offriraient un flirt poussé.

Nous les enfants, quand courant dans les bois il nous arrivait de trouver un couple enlacé par terre entre les arbres, nous tombions aussitôt à plat ventre et en silence derrière la dune (ils se mettaient toujours dans les creux), et nous observions, le souffle court. Je me souviens très bien de l'effet fantastique que ça me faisait, dans le bas-ventre et dans tout le corps. C'était la vie, mystérieuse, magique et excitante, la vie.

Plus tard, le *Nid bleu* est devenu le *Whisky club*. Le samedi soir, il faisait boîte de nuit. Ni mes frères ni moi ne le fréquentions. Mais notre petite sœur, celle qui s'était fait mordre par le chien, allait y danser. C'était une toute jeune fille fraîche, blonde, fragile et rieuse, ça me faisait un peu de peine de la savoir là-bas. Il me

semblait que c'était à cause de ce chien qui avait réussi à la mordre : une fois par semaine, il revenait la chercher pour l'emmener au noir.

Quant à mes frères, ils s'étaient dispersés, l'un avait été pris en charge par le juge des enfants qui, après sa « bêtise », ayant remarqué ses talents, lui avait procuré un logement et l'avait fait inscrire aux Beaux-Arts. À quinze ans il vivait déjà seul à la grande ville, loin de nous. Mon jumeau et moi (enfin, ce n'était pas vraiment mon jumeau, mon vrai jumeau était mort dans le ventre de ma mère et ce frère, J-C, n'était venu que quatorze mois plus tard, mais j'aimais qu'on nous prenne pour des jumeaux), nous restions encore ensemble, à longer l'océan pendant des heures, vers le sud, à respirer l'iode, s'emplier d'espace, de vent, de beauté sauvage, marcher sur la ligne de sable mouillé où régulièrement la mer vient vous lécher les pieds, ou bien dans la bande des trésors dérisoires rejetés par les marées, bois flottés et objets de plastique aux couleurs délavées par le sel, rêver devant les arbres ou les bêtes échoués, poissons, méduses, hippocampes, os de seiches, étoiles de mer, parfois énormes et merveilleux cétagés, dont le vent portait l'odeur de charogne à des kilomètres.

Ou bien nous nous enfermions chez un drôle de type beaucoup plus âgé que nous, un marginal qui cultivait son herbe et chez lequel nous passions des après-midi à fumer, écouter la musique planante des Tangerine Dream et autres Pink Floyd avec des garçons et filles comme nous désœuvrés, serrés les uns contre les autres sur les banquettes de la pièce étroite, et parfois nous y allongeant pour nous mélanger les langues et les membres. Mon frère et moi rentrions le soir à la bicoque sur un vieux vélo, lui sur la selle, moi sur la barre, en riant à gorge déployée, de cette hilarité surnaturelle que provoque une bonne herbe. Personne ne remarquait nos yeux rouges, et nous réussissions à ressortir le soir, pour expérimenter bientôt d'autres divagations et d'autres substances.

*Notre besoin de consolation est impossible à rassasier.* Stig Dagerman s'est suicidé peu après avoir écrit cette phrase, et le monde a continué d'inventer de puissantes spirales d'attraction dans le trou.

La tour de la Sorbonne se perdait dans la brume, la nuit, la désolation. Ses murs étaient aussi longs que ceux de la Santé, la prison proche aussi du boulevard Gabriel, chez moi. L'ancien Collège de France, prestigieuse institution qui avait accueilli les plus grands noms de toutes les disciplines du savoir, hébergeait maintenant les bureaux de la P.S., Police Spéciale, dont les méthodes étaient directement inspirées des dérives occultes pratiquées par Sad, du temps où il fut ministre de l'Intérieur et où je l'aimais. Espionnage, chantage, torture mentale, mensonge, manipulation, élimination de preuves... Il ne faut pas être trop scrupuleux avec sa conscience quand on occupe ce genre de poste, n'est-ce pas ? Te souviens-tu, Sad, de la fois où tu envoyas ta bien-nommée *directrice de cabinet* intimider un éditeur avec lequel je t'avais dit être en contact, afin qu'il ne publie pas le manuscrit, intitulé *Tu me tues*, qu'en toute confiance je t'avais envoyé, t'avertissant qu'il n'était pas définitif et te priant de bien vouloir me faire tes observations (car ce texte était encore une façon de te dire ce que je n'avais pu te dire autrement, et l'espoir d'obtenir de toi les réponses que tu ne m'avais pas données), ce manuscrit où je parlais, quoique de façon déguisée, de toi et moi, mais aussi d'elle et du jour où, devant ta porte, elle m'avait agressée physiquement et verbalement ? Oh, tu t'étais donné le luxe de lui faire dire que, contrairement à elle, tu ne me ferais pas de procès. Quelle magnanimité. De quoi me plaindrais-je, ce n'était qu'une minuscule trahison parmi de bien plus graves et de bien plus grands crimes auxquels le pouvoir invite. Que pèse une femme qu'on aime, face aux enjeux d'une position de pouvoir ? Un kilo de plumes est tellement plus léger qu'un kilo de plomb... Si je t'avais envoyé mon manuscrit au lieu de le publier sans

rien dire, n'était-ce pas pour te faire chanter, peut-être ? Mon cri d'amour, tu l'avais pris pour une menace délibérée, dans ton système puritain je ne pouvais que vouloir te menacer, tu ne pouvais être tenté par moi sans que ta position sociale, c'est-à-dire toute ta vie, ne risque de s'écrouler. Toi qui te voulais libertin, tu redoutais l'adultère plus violemment encore que dans les films américains du genre *Liaison fatale*, tu ne pouvais jouir qu'intouchable, ficelé par ton mariage.

La pelouse avait laissé place à une dalle de béton, dont les projecteurs braqués autour du bâtiment faisaient ressortir les larges fissures occasionnées par le gel, grosses comme une merde de chien au milieu d'un tapis. Dans ce froid sinistre, sous les lumières blafardes, je crus voir là couchée par terre la maison Usher d'Edgar Poe, prête à se relever avec sa faille obscène et à marcher sur moi.

Saloperie de bourgeois. Vous pouvez vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans sans avoir pu raconter à personne ce qu'on vous a fait pour vous abattre. Ne confonds pas ton humiliation avec une illumination, m'a dit un jour Sad, dont la face brillante pouvait sur un brusque coup de vent se retourner et laisser apparaître son revers de sac à saloperie. Sois tranquille, mon ange, j'ai l'esprit clair, et pour cette phrase plus encore que pour ce que tu m'as fait, je n'ai pas fini de te cracher à la gueule. Cette merde de chien qu'ils m'ont forcée à ramasser sur le tapis de leur horrible beau salon, c'est ce que tu avais dans la bouche quand tu l'as prononcée. Comme je suis une femme aimante je te nettoierai, mais ça ne va pas être facile.

Ils m'ont mise au boulot, le père et la mère Reyes, tous les étés dès l'âge de douze ans. J'étais l'aînée de la famille, et sa fierté encore, d'être si douée à l'école. Puisque, sur les conseils de l'institutrice, on m'avait envoyée à l'internat afin que je puisse étudier dans un bon établissement, il me fallait gagner de quoi payer mes fournitures scolaires et autres frais. Il n'y avait aucun adulte dans cette maison pleine de tendresse et de fureur, d'angoisse et d'insouciance, de fantaisie et de cruauté. Alors

c'était à moi de m'y coller. J'en étais la première convaincue, d'ailleurs. Avec mon argent, outre de quoi m'habiller et me chausser pour la rentrée, j'achetais des cadeaux de Noël pour mes frères et sœurs. Je n'avais pas encore les seins en bouton que, ravalant les pleurs de mon isolement, j'écrivais à mon père qu'il pourrait bientôt s'arrêter de travailler, je subviendrais aux besoins de mes parents. Les jours où il avait fait un plafond, quand je le voyais rentrer le soir couvert de plâtre et épuisé, avec de lourdes larmes blanches pétrifiées accrochées jusque sur ses cils, c'était comme si la terre allait s'écrouler sous le poids de la tristesse du monde. À moi de la prendre en charge. À treize ans, je commençai aussi à récolter de l'argent, seule, pour les associations humanitaires. J'avais tout ça sur le dos et je l'y mettais moi-même, par honte d'avoir tant de chance et d'être si intelligente. Nous étions communistes et athées, chez les Reyes, mais ça revenait au même : puisque je dépassais, je devais porter ma croix. Et j'y allais de bon cœur, ma foi : jamais trop lourde pour moi ! Tous les peuples du monde, Soviétiques exceptés, étaient opprimés par les bourgeois, et moi, la fille d'en bas, la fille des marais dont le papa se tuait sur les chantiers, j'osais jouir du privilège d'être dans un bon lycée plutôt qu'au collège du bled, j'osais être, les doigts dans le nez, plus forte que tous les autres en maths, français, latin, anglais, en à peu près tout ? Non, c'était trop, mai 68 est passé par là pour me rappeler à une modestie égalitaire plus correcte, j'ai remballé mes premiers prix, mon prix d'excellence et ma joie d'apprendre avec. J'ai commencé à faire profil bas et à me ranger parmi les élèves moyens, c'était bien suffisant et j'y gagnais sur tous les tableaux : en me laissant couler jusqu'à abandonner le lycée en début de terminale, je refusais de trahir, d'entrer dans le système en passant du camp des dominés à celui des dominants, et aussi d'endosser le rêve d'ascension sociale de mes parents – ah, ils m'auraient si bien vue occuper la position grandiose d'Institutrice ! Bref, j'échappais à tout le monde, je n'étais ni des autres ni des nôtres, j'étais seule, oui, seule et moins

encore que ça, je m'échappais aussi à moi-même en m'adonnant aux livres, toujours plus de livres. Pour le reste, me faire tourner la tête de toutes les façons possibles, telle était ma stratégie de survie.

En survie et en surtension, voilà ce que je fus dès qu'il s'agit d'échapper à la programmation sociale. Qu'est-ce qui aurait pu mettre fin à ça ? Rien. Rien n'y mit jamais fin. J'ai marché sur le fil du rasoir dans une forêt de couteaux prêts à me poignarder pour me punir de mon inconscient courage et de mon insolente chance de savoir baiser la vie à même son nerf.

À douze puis à treize ans, je passai tout l'été enfermée dans une arrière-boutique à quelques centaines de mètres de la plage, seule du matin au soir à vendre des bouteilles de gaz pendant que les autres bronzaient, se baignaient et s'essayaient à leurs premiers flirts. À quatorze ans, j'entrai pour plusieurs années de suite derrière la vitrine d'une boucherie, dans l'odeur âcre du sang et les discours graveleux des hommes aux tabliers tachés, aux lames aiguisées et aux yeux cernés par leurs nuits d'abattoir et leurs envies de sexe. À dix-neuf ans je vivais seule, enceinte, dans une maison derrière la dune, au long de l'hiver mort d'une station balnéaire désertée, au milieu d'une litanie de villas vides – toutes sauf une, celle où se terraient mes seuls et uniques voisins.

Ceux-là, pourquoi n'étaient-ils pas rentrés comme les autres à la fin des vacances dans leur appartement bourgeois de quelque centre-ville ou banlieue cossue ? Ceux-là : le gros chef de famille chauve comme son cul qu'il n'asseyait que dans des fauteuils garnis d'une bouée pour épargner ses hémorroïdes ; sa femme la pochtronne, bien sapée bien coiffée et planquant ses flacons d'alcool partout dans la maison pour avoir toujours de quoi picoler en cachette ; leur fille de mon âge, pimbêche aussi revêche que son père ; et leur immonde chien, hargneuse bête noire, quelque chose comme un rottweiler, mordant le facteur et toujours à me menacer, gencives

découvertes, moi qui venais là chaque jour faire le ménage, récurer les cuivres et l'argenterie, tout ranger et dépoussiérer sauf les bouteilles de la madame que je faisais semblant de ne pas voir comme je me taisais sur les bouées du monsieur, et servir au lit le thé, les madeleines et les toasts de la demoiselle en parfaite santé, déjà conservée dans le formol de sa méchanceté, qui me manifestait dans un copieux mutisme sa supériorité et son mépris.

Je payais ma liberté d'une humiliation quotidienne, mais du seul fait de ne jamais rien faire pour prendre le pouvoir sur qui ou quoi que ce soit, j'étais libre. Ma servitude n'était que de surface, il y a un moment où Ismaël dans *Moby Dick* dit quelque chose comme ça, que m'importe d'être au service d'un capitaine fou, du moment que je voyage et jouis du grand large à ma façon. Alors que chaque membre de la famille qui m'employait était soumis au plus indéracinable esclavage, liés qu'ils étaient par les plus morbides sentiments et les plus sordides intérêts, liés les uns aux autres et à eux-mêmes, à ce mode d'existence qu'ils perpétuaient sans jamais pouvoir le dépasser.

Une fois sortie de chez eux, je pouvais rentrer chez moi et, les week-ends où il était en permission, faire l'amour toute la nuit et tout le jour avec Yannick, appelé de première classe à la base aérienne 106, et le reste du temps rêver à son retour et à notre enfant à naître, lire, aller contempler l'océan, marcher au bord de l'eau, et la nuit, dans ma solitude tantôt mélancolique et tantôt bienheureuse, écouter la profonde éternité des vagues en me répétant un mot de Nietzsche que j'avais recopié dans mon cahier : « *Ach*, la mer remue ses rêves »... ou en me laissant emporter dans la tourmente des *Hauts de Hurlevent*. Pour rien au monde je n'aurais échangé mon lit magique contre aucun de ceux de mes riches voisins.

Il fallait bien que je paie, moi la nourrie de poésie qui connaissais le grec, moi qui à dix-sept ans, avec l'argent de la boucherie, était partie tutoyer les dieux à même

leur terre et leur ciel, au pays de la grande lumière des hommes, qui avait inspiré à Homère certains vers que j'avais traduits et que je connaissais par cœur. Maintenant, parce que sans hésitation j'avais refusé de briser la vie, mon ventre s'arrondissait au fil des mois, j'étais heureuse dans ma solitude qui fut toujours ce que j'eus de plus heureux, et je me procurais de quoi manger chez ces porcs qui peut-être se trouvaient bien bons de m'employer et en lubrifiaient leur conscience, qui avaient le dévouement aussi de me diminuer, ainsi que le voulait et continua toujours à le vouloir la société entière. Ainsi que l'avait fait déjà le lycée où le conseiller d'orientation me dissuada d'espérer accéder aux métiers d'archéologue, psychanalyste ou journaliste auxquels j'avais osé penser. Ainsi que l'avait fait ma propre famille en me ramenant tous les étés à la servitude. Ainsi que le firent plus tard tous mes employeurs, puis mes éditeurs, les critiques, les hommes que j'aimai, les amis, tous très soucieux de n'être pas dépassés par une aussi petite personne. Ainsi que je le fis moi-même plus encore que tous les autres, pour trouver dans mon auto-diminution la force farouche de finir toujours par tous les laisser loin derrière en me dépassant de façon totalement inattendue pour eux, qui les laissait le cul sur le carreau à gémir sans plus de secours sur leurs enflures mal placées.

Mais contre mon irréductible accord avec la vie et la poésie, contre mon esprit d'enfance inentamable malgré le désespoir très tôt connu, le complot des adultes de tous bords et d'une fille gâtée ne suffisait pas encore. Il a fallu que le chien s'en mêle, que cette bête mauvaise aille chier une nuit sur le tapis du salon bourgeois et que toute la famille attende mon arrivée, au matin, pour me demander d'évacuer la chose. Il a fallu que j'accepte, que je m'accroupisse avec mon gros ventre et que je nettoie leur merde, avant d'aller servir ses douceurs proustiennes à la petite conne calée dans ses oreillers. Une qui n'allait pas tarder à chercher un petit con de son espèce à épouser pour vivre morte le restant de sa vie, une qui ne serait jamais cette jeune fille enfantine

qui avait quitté le lycée pour partir sur les routes et errer, la faim au ventre, la faim de voir, avant de retourner au bord de l'Océan, à l'heure des amours physiques, des rêves déchaînés, une qui n'aurait jamais la chance d'être moi, qui le savait, qui en crevait et n'en saurait jamais assez se venger.

Tout comme cet étudiant en médecine qui m'emmena la même année dans une église en ruines, l'église qui avait été bâtie dans les marais pour remplacer la romane Notre-Dame de la Fin des Terres, du temps où elle était complètement ensablée. Je l'avais précédé dans l'escalier en colimaçon jusqu'au clocher. Une fois sur la passerelle branlante qui surplombait le vide, il me dit dans le silence qu'il pourrait bien, là, maintenant, me pousser. Et que personne ne saurait que c'était lui.

Voilà ce que le corps des filles libres inspire aux bons bourgeois chrétiens habités d'un sentiment de supériorité : le désir de les tuer dans l'anonymat. Bien des années plus tard, je revivrais avec mon suiveur, Sad Tod, mon amant virtuel, la même scène, mais étirée à l'infini. Par tous les moyens il s'employa à me convaincre de sa supériorité, allant jusqu'à me concurrencer, essayer de me faire devancer par l'un de ses nègres, qui publiaient sous un nom ou un autre, quand je lui faisais part de mon travail en cours, me considérant comme une charmante idiote, me niant en public, faisant croire à l'un de mes amis que je le harcelais, s'amusant à me menacer indirectement, refusant de me voir, exhibant sur ses blogs occultes des litanies d'images d'organes génitaux et de gros seins, usant de toute sa puissance brutale, paranoïaque et sournoise, pour me détruire. Je chancelais, rendue à moitié folle, mais je restais debout. Il y avait aussi du bon temps, du merveilleux temps, mais contrairement à ce qu'il croyait je ne prenais aucun plaisir aux violences, et j'y pensais beaucoup : pourquoi endurer ça ? Je voulais arrêter, mais d'abord arriver à le vaincre, au lieu de le fuir.

Les notes que je prenais jour après jour, je les intitulai *Close-combat*. Me battre à distance contre lui, contre sa noirceur fantomatique, insaisissable et pourtant hautement malfaisante, c'était me battre contre moi-même, contre le mal caché en moi, que je n'aurais jamais connu s'il ne s'était dévoué pour l'incarner, contre la haine qu'il suscitait en moi et que ma liberté me demandait de détruire. Voilà ce que j'en venais à croire, voilà ce qu'en viennent à se dire tous les persécutés du monde quand ils ne veulent pas laisser tomber complètement dans le néant les persécuteurs, quand l'empathie et le désir du bien restent plus forts que tout et jour après jour, heure après heure, s'emploient à trouver des raisons au mal qui est fait, dans l'espoir de l'anéantir, lui, le mal, plutôt que le faiseur de mal. Mais parfois le diable est trop profondément ancré, trop accroché à l'être qu'il possède et qui ne désire pas s'en séparer, qui parfois même l'adore. Et il n'y a rien à faire, sinon laisser le jugement de Dieu s'accomplir, et soi-même, renoncer à sauver qui ne veut pas être sauvé, qui même au prix de sa vie l'on ne peut pas sauver. Il y a un bon larron, même in extremis il peut être emmené au ciel. Et il y en a un mauvais.

Il avait fait de lui sa propre idole, il était à la merci de cette idole qu'il détestait autant qu'il l'adorait. En m'aimant il la trahissait, en l'aimant je devenais à la fois précieuse et méprisable.

La maison Usher disparut de la dalle de béton de la Police Spéciale, où elle était apparue avec sa façade fissurée. Un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous, dit Kafka. En cette nuit où j'allais vers Haruki, Paris était ce livre que j'ouvrais en marchant. Ou bien c'était moi que Paris ouvrait comme ce livre qui la sauverait des glaces. Les métaphores sont si renversables. Je continuai d'avancer.

À cause de la sécheresse, une chape de brume jaune et âcre s'abattait régulièrement sur la ville, chargée des pollutions de toutes les usines des environs et

peut-être même de plus loin, de très loin. Malgré l'énorme ralentissement de l'activité économique, on travaillait encore, et dans les pires conditions. Parfois, en regardant, par la fenêtre du sixième étage où j'étais cloîtrée, ce qui restait de ciel, j'avais l'impression que quelque part dans l'univers s'activait une humanité grandiose et radieuse, qui venait se débarrasser des rebuts de ses chantiers par brouettées entières au-dessus de Paris, vaste carrière qui n'avait pour ces héros si vivants pas plus d'existence qu'une décharge publique.

Cette nuit pourtant était assez claire. Quand je me fus assez éloignée des projecteurs de la P.S., je relevai la tête vers le ciel. Épais, noir, mat. Je m'arrêtai pour l'ausculter, me tourner en tous sens à la recherche d'une étoile. *Eppur*, elles y étaient. À moins que je ne les aie trop bues autrefois, où je les avalais par tasses entières, courant au-devant des vagues de cet océan céleste avec des cris de joie, riant à l'énorme Voie Lactée, lame de fond écumante qui emportait dans son sillage les bêtes fabuleuses, plongeant et buvant la tasse, oui, la tasse de sel de la vie, que les nuits projetaient aux cieus des déserts où toujours me ramenait mon existence d'enfant ivre. Je les avais tant bues qu'elles avaient fini par se tarir. Était-ce donc ça, la loi ?

La loi n'est rien, répétais-je au temps où, lectrice de Paul de Tarse, je sentis le christianisme se révéler à moi dans sa magnificence absolue, annihilant la mort. J'avais compris, j'avais vu ce qui échappe à la vue. Le sens de cette spiritualité adorable, que je pouvais saisir par fulgurances ou longues extases, longues de plusieurs semaines, me filait souvent entre les doigts, mais je finissais toujours par rattraper des yeux ma belle truite, fil de lumière dans l'eau vive.

Si nous étions devenus des vers dans la décharge publique d'un autre monde où avait lieu maintenant la vie, ne ferait-on pas mieux, de là-haut où l'on déversait ses déchets sur nous, de nous éradiquer proprement et définitivement ? Ou cette glace

perpétuelle dans laquelle nous étions pris avait-elle été le moyen employé pour que l'infection ne gagne pas davantage notre monde pourri ?

Il ne me restait que ma mémoire, et c'était un trésor fabuleux en ces temps où les souvenirs des hommes étaient aussi maigres et gelés que leur vie. Les yeux sur le couvercle opaque, je tâchai encore de reconstituer la voûte étoilée, et ma tête à la renverse renvoya au fond de mes orbites une tentative de pleurs. Il n'y avait jamais eu rien ni personne à prier, ni dans les myriades d'astres extrêmement lointains, ni dans cette chape suffocante et froide comme un mort étendu sur le monde. Tout ce que j'avais à faire était d'aller trouver Haruki, pour lui demander de m'aider à entrer en action. Je ne l'avais pas vu depuis des mois, mais j'étais sûre que lui était toujours vivant, qu'il faisait partie des quelques vivants qui restaient certainement dans ces limbes. Peut-être même était-il déjà passé à l'acte, d'une façon ou d'une autre, derrière le paravent de son bar chaque nuit hanté par les morts-vivants de la cité.

Je ne suis pas seulement écrivain, pensai-je. C'était la première fois que me venait ce sentiment, et je m'étonnai de l'avoir formulé au présent. Oui, même sans livres, j'étais toujours écrivain, peut-on cesser de l'être, peut-on cesser d'être ce qu'on est, sauf à mourir ? Je n'avais pas été le meilleur auteur de mon temps, loin s'en fallait, mais j'étais des rares qui n'avaient pas seulement à écrire, mais aussi et peut-être surtout, à dire. J'avais connu l'époque de l'écrit proliférant par les livres, la presse, l'Internet, l'affichage ; du bavardage par écrit généralisé, assourdissant, absurde, tournant en rond, au sein duquel chacun se voulait écrivain, oubliant qu'écrire demande solitude et retrait, longue solitude et long retrait. L'époque où de plus en plus pourtant devenaient effectivement écrivains ; et où les écrivains étaient de moins en moins lus, pour la bonne raison qu'on n'avait plus besoin d'eux mais de prophètes, d'hommes armés et porteurs d'une parole. Ce que j'avais pu apprendre du métier d'écrivain m'avait servi à essayer de parler, pas à faire de la littérature. Et c'était peut-

être cette parole encore contenue que les gens avaient cherchée dans mes yeux, au Sacré-Cœur.

Je les avais tous aimés, même en feignant la distance. Ils étaient mes enfants, aussi bien que ceux que j'allais sur mes genoux. Sans doute étions-nous maintenant réduits à l'état de vers ou de rats de la déchetterie ; en poursuivant ma descente de la rue Saint-Jacques, je pensai à tous mes concitoyens terrés dans des lits froids, qui m'avaient autrefois inspiré colère et dégoût par leur lâcheté, leur aveuglement volontaire, leur dévotion aux plaisirs et aux comforts ; il ne leur restait plus que la vie mécanique, totalement aliénée et misérable où les avait conduits leur longue décadence. Ils étaient là, réglementairement endormis dans la nuit ou cherchant le sommeil malgré leur ration de Climax, et s'il ne restait en eux qu'une minime lueur d'humanité, elle m'inspirait une compassion d'autant plus grande.

Au cours des siècles, et de plus en plus, l'homme s'était révélé si mauvais qu'il ridiculisait même le Diable, avec ses vieux tours pendables et trop connus. Mais chaque fois que j'ai appris qu'un être humain se formait en moi, chaque fois que j'ai su que j'étais enceinte, j'ai su aussi, instantanément et avec la plus vive évidence, que l'être humain est ce qu'il y a de plus précieux sur terre.

Un été, à la montagne, alors que j'avais déjà quatre fils, mon honneur et ma gloire sur cette terre, j'étais tombée une nouvelle fois enceinte, sans m'en apercevoir. Pendant cette période de grossesse inconsciente, je me levai spontanément toutes les nuits vers quatre heures pour écrire, dans un état d'intense bonheur. Je commençai un texte que j'intitulai, avant même d'en avoir apposé le premier mot dans mon cahier, *Le deuil et la résurrection*. L'un de mes éditeurs, à qui j'avais indiqué ce titre, avait aussitôt fait la grimace : « Ça fait trop chrétien ». Mais dans ce monde violemment déspiritualisé j'étais devenue chrétienne, je ne sais comment.

Et le titre de ce texte me disait seulement ce qui se passait en moi alors que j'étais en train de perdre la vie qui avait commencé de s'y développer, cette promesse d'enfant. Alors que j'étais en train de perdre la vie, la mienne, qui s'écoulait de moi dans un sang de plus en plus noir au fil des semaines et finit par m'emporter toute entière, aussi blanche que la neige, quelques mois après. Le deuil. Et la résurrection.

J'avais deux ans quand je me vis pour la première fois voir l'invisible et avancer en lui. Ce petit maillot de bains jaune soleil, tout neuf, qu'on m'enfila et dans lequel je remontai la rue de la Plage vers la vaste trinité du sable, de l'océan et du ciel, fut le déclencheur de la lumière en moi : à partir de ce jour je fus la reine du monde, le monde fut mon roi, et vivre consista à me livrer à une délicieuse, époustouflante et tragique marche nuptiale, toujours recommencée, vers lui. Bien plus tard dans mes montagnes je remontai de l'eau de mer à l'eau de source sans rien perdre, moi le bébé-femme en culotte de lumière, l'ardent micro-soleil, de ma sensibilité originelle et de mon aptitude à dialoguer avec les éléments. Mille fois devant moi se balança le hameçon et jamais je ne sus ou ne voulus, perpétuelle affamée, résister à la tentation d'y mordre. Mais toujours, comme par miracle, je m'en libérais et poursuivais mon voyage, indemne. Vint le jour où ma bouche ensanglantée à force de blessures dut payer son tribut de ténèbres au trou d'or. Soleil noir je fus, et dans un éblouissement, au long de mes longues nuits de veille, face au ciel ou à la page blanche, frayai sur les cailloux du torrent.

La Seine gelée brillait comme un miroir d'étain. *Le Ténééré brillait comme un miroir d'étain* : j'ai lu cette phrase il y a longtemps, et j'ai oublié qui en était l'auteur. L'heure de traverser reviendrait-elle ? L'île Saint-Louis ressemblait à une petite bête nocturne couchée dans son odeur de mort. Demain, à l'heure où blanchit la montagne,

je partirais. Comme dit à peu près le poète en deuil. Les derniers temps, il existait une photo de moi appuyée de dos à la grille basse de l'étroit balcon d'un sixième étage, au sud de l'île. Les couleurs chaudes du couchant balayaient derrière moi le ciel où pointait la petite pointe ronde du Panthéon, une péniche à touristes allait bientôt passer, toutes lumières criantes dans le soir tombé. Le soleil finissant jetait du rouge sur mon visage un peu marqué par le temps et mes bras nus, mes yeux noirs liquides semblaient venus de l'autre côté de la nuit. Tomber à la renverse dans le vide, tel était le rêve secret inscrit dans ce corps qui avait un jour vu les saules pleureurs sur l'autre rive du fleuve se renverser d'amour, toutes racines tendues au ciel pâle de Paris, leur longue chevelure caressant l'eau dans les balancements d'une ivresse sans fin.

Reverrais-je Haruki ? En quel monde ? Il n'y a plus de rêves pour toi, seulement des traversées. Il faut tant de temps pour tuer un être. Souviens-toi de Mi-ti la petite chatte. Phares dans le brouillard, mes souvenirs se confondent. J'ai dans la main une petite cicatrice en forme de bec, c'est mon regret de n'avoir pas réussi à sauver les oiseaux que j'ai trouvés blessés ou tombés du nid, dans le jardin de mon enfance. Je me souviens du courlis à la patte brisée que nous avons ramassé, mes frères et moi, entre les hautes herbes du pré marécageux de monsieur Dyeux. Notre mère qui adorait les oiseaux lui avait mis une attelle et nous, on fouillait la terre à la recherche de vers à lui faire avaler. Il est mort au bout de quelques jours, ce joli petit échassier aussi doux que son nom. De même qu'un peu plus tard le bébé chouette pour lequel nous avons confectionné un nid de fortune mais qui ne voulait rien manger. La vie terrestre s'est enfuie de lui, sans doute était-ce trop bas pour lui chez nous, et il n'est plus resté de ce gros oisillon qu'un petit tas de duvet, comme d'un ange qui nous aurait réclamé de retourner au ciel.

Cette cicatrice en réalité je me la suis faite à vélo un jour dans la forêt, en fonçant dans la pente de la dune sur la vieille piste cimentée qui passait à travers pins

et menait à la bouche noire, l'entrée lugubre du blockhaus désert dans la petite clairière où se trouvait aussi une sorte de lit de béton partiellement recouvert de mousse ; j'aimais cet endroit où j'élaborai mon premier vrai fantasme érotique d'enfant, entre mes draps les yeux ouverts sur la nuit revoyant cette lumière, cette pierre, et y plaçant un corps de femme nu à ma disposition, découvrant l'orgasme. Sur cette piste cimentée où bien plus tôt, à l'âge de trois ou quatre ans, j'avais vu un homme lors d'une course de karts être projeté dans un buisson de ronces et perdre ses yeux, crevés par les épines, je m'ouvris donc la main droite en tombant d'un vélo beaucoup trop grand et lancé trop vite dans la descente, et j'ai toujours dans la paume la marque en forme de croissant de lune, à l'emplacement où dans mon autre main se croisent mes deux lignes de vie. Un croissant de lune couché, comme Ismaël le pêcheur m'en promettait un, « ainsi qu'un bateau d'or » sur l'horizon de l'océan la nuit, là-bas dans le sud marocain où je vécus un temps.

Oui, je me souviens de Mi-ti. Il y avait des enfants, mais lesquels ? J'ai eu quatre fils, vous savez. Pourquoi ai-je toujours dû les quitter ? Je les aimais plus que tout au monde. Leur petite main dans la mienne, quand on marchait. Je ne me souviens plus qui était là, ni dans quelles années. Elle est arrivée une veille de Noël. Il y avait du feu dans le poêle et dans la cheminée, de la neige tout autour de la grange. Le sapin dans un coin de la pièce brillait de toutes ses guirlandes, des boules fragiles multicolores et luisantes pendaient au bout de ses cent bras. C'est Florent qui l'avait coupé dans la forêt, Florent pour qui j'avais tout quitté quand je l'avais rencontré, si joyeux, si beau, si viril, si enfantin, lui vingt-quatre ans et moi trente-deux, ensemble on était partis très loin et des années après il savait m'aimer si ardemment encore, pourquoi me suis-je retournée sur Sad ? On y allait toujours avec les enfants, Florent la hachette à la main, les enfants et moi derrière à la queue leu leu dans la neige épaisse, montant jusqu'à trouver le bon arbre, droit, gracieux, harmonieux, bien arrondi, le plus

bel arbre et le plus condamné, poussant trop près d'un aîné qui l'empêcherait de se développer. Il faisait froid, de la buée sortait de nos bouches dans l'air très transparent, un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en vous, c'était un moment de très pur bonheur.

L'arbre choisi, on se recueillait un instant pour lui demander pardon et le remercier, puis le sacrifice commençait, la hachette s'abattait sur son très jeune tronc qui rapidement céda, Florent le saisissait par là, à sa blessure, sang blanc dans la neige, le traînait derrière lui dans la joie des enfants et de moi et de lui, pur moment de bonheur oui, ses branches au sol écrivant peut-être sa souffrance, qui sait ? Quelle folie douce, la vie.

Je l'avais appelée Mi-ti parce qu'elle s'était annoncée en miaulant derrière la porte vitrée alors qu'on était en train de regarder *E.T.* à la télévision. Ce fut notre extra-terrestre, venue comme ça de nulle part, de la blancheur de l'hiver partout étendue, petite boule très douce de longs poils fauves, bruns et blancs. Je ne me souviens plus très bien, n'est-ce pas, la montagne est immuable mais les années se mélangent, voilà ça me revient, l'hiver suivant dans la chaleur du poêle, au creux de la petite maison de pierre solide dans le grand froid des montagnes, j'allais un enfant, un nouveau-né, c'était le Noël d'après celui où Mi-ti était apparue et dans mes bras c'était mon troisième fils. Mais avant ça j'étais restée seule à la grange pour écrire, seule avec Mi-ti dont j'avais vu le ventre s'arrondir, et je lui avais donné ma chaude robe de chambre rose pour le coin où elle s'était installée, sur ce gros rocher qui entre dans la maison, cette robe de chambre dans laquelle m'avait connue un autre homme lors d'une vie antérieure et sur laquelle un beau matin elle avait fait ses petits.

J'avais fini d'écrire *Derrière la porte*, là-haut dans le grand isolement qui me laissait sans voix à force de ne jamais parler, puis Florent était revenu, deux chatons avaient été retenus par des gens qu'on connaissait à Bordeaux, deux autres restaient à

tuer, je ne me souviens pas si vraiment c'était cette année ou une autre, en tout cas il avait mis des gants je crois et plongé les chatons tout juste nés dans un seau d'eau, un dans chaque poing, mais ç'avait été si long pour les noyer, de cela je suis sûre, si long, leur petite vie qui luttait de toutes ses forces. Ces nuits-là, dans la chaleur du lit et les reflets du ciel sur la neige qui par la fenêtre de notre chambre se glissaient jusqu'à nous, nous avons conçu notre premier fils, celui-ci qui naîtrait pour la Noël suivante.

J'écrivais, mais je n'écrivais pas encore. Il fallait que je meure, pour pouvoir écrire. C'est un coup de hache dans mon sternum, la pensée de Sad, celui qui m'a tuée. Qu'y pouvions-nous ? Pour ça je l'ai cherché et il m'a appelée, nous avons cru que c'était pour nous aimer, de plus en plus violemment nous nous sommes frappés à la poitrine mais c'est si long, de tuer un être. Chaque fois que je regardais cette photo de moi, adossée au balcon du sixième étage au dessus de la Seine, je me transportais dedans et hop, je me donnais le plaisir de basculer par-dessus le fer forgé, en arrière dans le vide ! La fille sur la photo restait impassible, avec son demi-sourire et sa pose de danseuse, mais si on la regardait bien on voyait qu'elle était en train de plonger, depuis et pour une éternité elle plongeait à la renverse, là, toute seule, coincée dans l'image.

Il y avait longtemps que j'étais poursuivie. Je m'en suis rendue compte quand j'étais toute petite, je m'en souviens. Sauf que je me croyais appelée. Tout le temps je m'en allais en avant ou en haut, pensant répondre à l'appel. Mais je n'allais pas au-devant d'une voix, je fuyais mon poursuivant. Le plus étrange est que j'aie fini par connaître son visage et son nom sans avoir à me retourner. J'ai trouvé mon assassin. Il était là dès le départ, dans les marais, mais il m'a fallu quarante ans pour le reconnaître. D'une certaine façon, je suis heureuse. La plupart des gens meurent en se demandant ce qui s'est passé. Moi je n'ai plus rien à demander. En cette nuit je m'en

vais voir Haruki, ignorant encore quel sort fantastique il me réserve, et laissant le passé venir me lécher doucement la nuque.

Je sus que j'allais mourir avant même de connaître les conclusions des analyses. Malgré les médicaments je continuais à saigner, chaque fois que je baissais ma culotte je voyais tomber une flaque de sang très lourd, très noir ; et malgré le fer absorbé pour combattre mon anémie, j'étais, sous le grand soleil d'été en montagne, blanche comme un linge.

Tout en moi le savait, et durant trois ou quatre nuits je fis des rêves qui me confirmèrent mon passage dans l'au-delà. Il faut, pour pouvoir partir à sa *recherche*, être parvenu au moment de sa vie où le temps s'arrête. Cueille la fleur de la mort poussée sur le fumier des jours, elle est belle autant qu'une autre et très comestible. Mon agonie fut impérieuse. Le choc de l'enfant annoncé en même temps que perdu me fit d'abord occulter mon propre problème de santé. Vous pouvez détester être une femme à bien des égards, mais le fait de pouvoir concevoir et porter en votre sein une vie humaine, même si vous refusez de l'assumer, restera ancré dans votre mémoire primaire comme le privilège essentiel de votre sexe. En même temps que j'apprenais la perte de cet embryon, j'apprenais son existence ; le deuil et la résurrection se précédaient réciproquement et s'imbriquaient l'un dans l'autre si étroitement que j'en oubliai d'abord la menace de ma mort. La roue du temps tournait dans mon corps à plein régime et les ailes du moulin étaient lancées à si grande vitesse qu'elles ne traçaient plus qu'une seule et insaisissable ligne dans l'éclat aveuglant du soleil de midi. Puis, emportées par leur élan dément, elles s'arrachèrent et se disloquèrent en plein dans cet azur trop vif.

L'inachèvement de mon œuvre et de mes amours, qui de mon vivant m'avait tant préoccupée, ne me semblait plus maintenant de la moindre importance. Tout cela

fut et ne fut pas, quoi qu'il en soit il fut et sera, le ciel poursuivit, poursuit et poursuivra sa course au néant. Entre deux sanglots secrets, j'affichais le visage pâle et serein de la nouvelle femme que j'étais devenue, exsangue, anémiée et paisiblement promise au repos éternel.

Pourquoi me fallut-il tellement attendre les résultats de cette analyse ? Les médecins sont sujets à la tentation de prendre le pouvoir sur le corps de leurs patients. L'homme moderne, et notamment l'homme occidental issu de la société industrielle, n'aime et ne recherche la nature que pour la piétiner et la détruire. Il ne sait pas que la nature est plus forte et plus fine que lui et que c'est elle qui le chassera de ses terres s'il se rend trop importun ; non l'inverse. Il ne se sent un peu bien que lorsqu'il se donne le sentiment de dominer, parce qu'au bout du compte il ne peut pas ignorer qu'il est impuissant face à la mort, face à la vie, son âme est un cocktail douloureux de volonté de contrôle et d'impuissance, il est comme ces hommes à la virilité si fragile qu'ils ont mal au cul si une femme sort de son rôle d'objet de collection pour prendre l'initiative avec eux, c'est ce que j'appelle les types à hémorroïdes, ce gros bourgeois qui m'employait comme petite bonne, il lui suffisait de ses silences pour m'humilier et moi, jolie fleur de dix-neuf ans, j'allais et venais dans sa maison, un chiffon, un balai et une pelle à la main, servant sa fille méchante et stupide et surprenant sa femme en train de picoler dans les coins, deux belles plantes que sans doute il avait piétinées avec succès, mais moi il ne m'aurait pas, moi j'étais enceinte, pleine de vie, moi j'étais seule et je n'avais pas à poser mes yeux sur la beauté, j'étais en elle, j'avais l'air de rien mais je voyais tout et notamment que ce porc était obligé de placer une bouée entre le siège de son bureau et ses larges fesses pour épargner un peu ses boursouflures d'ego. Ainsi fut mon poursuivant, gros autosatisfait posé sur son éternelle bouée de sécurité, qui n'aimait tant asseoir la beauté sur ses genoux que pour la torturer.

On peut penser que Satan gouverne ce monde, mais il ne gouverne que ceux qui lui sont adonnés et se laissent torturer par lui parce qu'ils ont l'obsession de torturer. Sade eût peut-être trouvé un semblant de bonheur à pouvoir détruire toute la nature qui l'obsédait tant qu'il ne savait que la faire souffrir au lieu de l'épouser en amour, mais bien sûr il serait mort avant elle. Mi-enfant gâté, mi-connard désenchanté, l'homme dans son impuissance ne convoite la beauté que pour la souiller. Par pur dépit de n'être pas aussi profond, puissant, beau, inventif, innocent, et aimé de Dieu que la simple nature.

La végétation avait tellement poussé cette année, les feuillages des arbres étaient si denses que la forêt semblait se resserrer autour de la maison, on l'eût dite en marche avec ses arbres, sommeil et paupières, tendre armée de mystères sur le point de nous vaincre très savoureusement, se coucher sur nous au creux de notre inviolable clairière. Il y eut des orages, du vent à ployer les hêtres en tous sens, balancer les fougères, soulever ma jupe, des odeurs à faire sauter le bouton de poitrine de mon chemisier, de violentes tempêtes de grêle et pluie mêlées ou alternées, des éclairs énormes, des étincelles claquant dans toute la maison, des coups et roulements de tonnerre assourdissants, qui faisaient trembler les murs de granit et le plancher comme si murs et sols, pierres et bois eux-mêmes grondaient. Immobile j'exultais, c'était trop beau.

Je cherchais le délire, à entrer en délire comme on entre en prière, pour accéder à la vision. Voir la maladie. Le monde a beau être plein de médecins et de pys de tout poil, ils ne voient rien. Je voyais que la vraie maladie de l'homme, et spécialement de l'homme moderne, c'était la psychose, ainsi que l'avaient vu aussi Hitchcock et Bret Easton Ellis. Le psychotique domine, c'est un dominateur, assouvi ou contrarié. Il

s'arrange pour passer pour sain, ou mieux très sain, très lucide. Le psychotique étouffe ses proches et ses moins proches, resserre ses griffes autour des autres. Le psychotique est contagieux. Il contamine son foyer, son milieu, parfois tout un peuple. Il ne guérit pas, pas plus que ceux qu'il a infectés. Sa pensée inutile, absurde et mortifère (qu'il fait passer pour complexe, haute et innovante) prolifère comme un cancer, inutilement, absurdement et mortifèrement. Le psychotique veut tuer, c'est tout. Il tue. C'est pourquoi le monde est plein de morts que la psychose ambiante fait passer pour vivants.

Ce dernier été, avant d'aller voir un médecin et alors que je saignais de plus en plus, je partis en randonnée au lac d'altitude d'Ets Coubous. Les enfants grimpaient comme des cabris ; moi j'étais à tout moment sur le point de m'évanouir. Florent qui me voyait pâle comme la mort me proposa plusieurs fois de renoncer, mais je continuai, me cachant derrière de maigres buissons pour me changer, gratter les cailloux, enfouir dessous mes tampax pleins de sang et les recouvrir de quelques poignées de cette herbe fine, dure et coupante qui pousse en altitude.

Ces 500 mètres de dénivelé n'étaient rien pour Florent, qui avait travaillé là-haut pendant quatre mois deux ans plus tôt, après que son projet de long métrage était tombé à l'eau et que nous avions quitté Paris pour venir nous installer ici. Chaque jour il s'y rendait à pied, sauf une ou deux fois par semaine où un petit hélico passait le prendre. Un chantier monstrueux pour acheminer l'eau du lac aux canons à neige, j'étais allée voir, c'était impressionnant. Une pelle-araignée, un engin très science-fiction qui s'accrochait invraisemblablement aux pentes pour creuser dans la rocaille les profondes tranchées où enterrer les canalisations. Le reste du travail aux bras et à la dynamite – le vieux spécialiste allumant sa mèche, son cigare toujours au bec, puis la course vers le haut tandis que l'explosion projetait des roches de toutes grosseurs. Florent avait un DEA de littérature, mais il avait fait ça et d'autres jobs quand c'était

nécessaire, puis il fut « intermittent du spectacle », mais jamais tenté de manifester pour conserver des droits sociaux spécialement avantageux.

Une fois au lac, je me reposai devant le spectacle sans cesse vivant, mouvant, évoluant, de l'eau qui passait, au gré du vent léger dans les cumulus blancs, par toutes les teintes de turquoise, mauve, bleu, vert, jusqu'au pur miroitement argenté, sans cesse d'une variation à l'autre, une vraie musique en silence. Et les truites qui filaient, de toutes tailles, des minuscules aux grosses émettant des *bloup* à la surface, et les torrents dévalant d'entre les cailloux et quelques sapins, un peu plus loin le bruit des ricochets auxquels les enfants s'exerçaient, avant d'entrer dans l'eau pour tenter d'y pêcher à mains nues.

Malgré le bruit incessant des eaux, la montagne est le lieu du silence, un silence visible, un silence d'yeux plutôt que d'oreilles, le silence est là dans les masses de granit, tout y est pierre, le ciel pierre d'air, les lacs pierre d'eau, tout y est pierre et lumière, pierre de lumière, diamant, même les cris des faucons que l'on ne voit pas. Je me souvins soudain de mon rêve de la nuit : un homme me promettait des prouesses sexuelles précises, je m'approchais de son oreille et je lui chuchotais : « Oui mais, est-ce que tu m'aimes ? » Il disait oui, alors on partait pour un voyage vers la longue lumière de l'été du Grand Nord. Puis j'étais à Bordeaux, puis dans une profonde forêt, seule, où je marchais très longuement dans un très grand bonheur, en tirant derrière moi un kayak.

Ce dernier détail me venait sans doute de mes stations prolongées et solitaires le soir près de la maison, à regarder le ciel et la forêt sans bouger, enveloppée dans une couverture indienne bleue, à me dire que j'étais faite pour être un vieux Sioux – l'état qui me semblait le plus désirable de la condition humaine.

À trois, quatre ou cinq heures du matin, je me levais et sortais, enveloppée dans ma couverture. Nuit de velours outremer, air frais au visage, je saluais les étoiles, les

constellations achevaient leur tour dans la voûte, un avion avançait vers le sud-est en clignotant doucement de rouge et d'argent, les Pléiades me faisaient signe, m'écrivaient à même le cœur ma jeunesse. À l'est, presque posé sur les crêtes, je vis une fois un croissant de lune aiguisé comme un poignard, soutenant son cercle imprimé en transparence dans la nuit bleu marine, barque céleste telle que voulait me la montrer Ismaël, à Legzira. Dans le silence et la nuit, je contemplais l'océan d'étoiles à marée haute, chargé de bêtes, l'énorme vague de fond de la Voie Lactée. La masse sombre des montagnes face à moi, les longues crêtes derrière lesquelles s'étendait la plaine aux millions d'habitants. Et je pensais à tous ceux qui étaient debout, dans les hôpitaux, dans les usines, ceux qui se levaient ou qui allaient se lever, ceux qui travaillaient, celles que les premières contractions réveillaient et qui allaient partir à la maternité, ceux qui mettaient des pains au four, ceux qui n'étaient pas encore couchés, ceux qui goûtaient leur meilleur moment de solitude. C'est difficile d'être heureux dans la croûte de douleur du monde, mais c'est encore plus important. Conserver dans le noir la lumière qui a été perdue, pour quand il sera temps de la retrouver.

À l'aube, je regardais Vénus à ma fenêtre, à l'est, grosse comme une balle de ping-pong, je la fixais jusqu'à sentir mes pupilles absorber tout son éclat. Le jour se levait tout à fait, elle s'évanouissait, secrète beauté suspendue dans l'invisible aux heures de lumière. Parfois je me rendormais dehors, sous la montée douce du soleil à travers les branches du sureau, les bruits de la brise, de l'eau, des oiseaux, sur le parfait silence. Réveillée par le son du papier de Florent en train de se rouler une cigarette à la table bleue, je restais à écouter ce pur délice, sans bouger.

Et je savais très soutenable la légèreté de l'être. Évaporables les chagrins, éternelle la vie, salvateur l'amour. Inévitables les blessures, volatiles les colères, inoubliables les joies. J'étais bombardée et imbibée d'infiniment plus de lumière que je n'en pouvais restituer, mais je savais ma chance et je voulais faire don. Si l'amour

c'est faire don à quelqu'un qui n'en demande pas tant, c'est pourquoi on invente et réinvente sans cesse l'art, afin de pouvoir faire don à personne. Me restait seulement le vœu d'écrire du fond de la forêt, du cœur intouchable du temps, à qui voudrait voir, offert de nulle part, dans la mâchoire du ciel ses caprices danser autour de l'être immuable.

Plus tard j'étendais la lessive sur les pierres chaudes du muret, préparais un dessert avec les framboises juste cueillies à la lisière de la forêt. L'après-midi j'étais à nouveau dehors, à demi allongée sur la banquette, abandonnée à mon éternelle contemplation du ciel, du mouvement des nuées sur les montagnes, du vent léger dans les feuillages denses. Lézards sur les pierres, l'un traînait sa queue fourchue, du fait d'une mue non décrochée. Je les imaginais grands comme des dinosaures : je ne pouvais plus exister. Retour à leur taille réelle : je respirais.

J'allais mourir, et j'avais le temps de tout.

J'avais un rendez-vous la nuit, je me levais dans le silence, descendais l'escalier à tâtons, ouvrais le volet, me renversais vers le ciel qui avait tourné et la voie lactée monté, les mots venaient à moi, j'adressais à personne et à tous les phrases de la veille enfuie et encore présente.

J'étais sans vouloir, je vivais mon pouvoir.

Puis la fatigue me gagnait.

Je rêvais que j'étais SDF. Mais sur les toits de Paris. C'est là que je vivais et dormais, au lieu de la rue. En me réveillant je décidais que c'était fini, la fatigue, et je partais une nouvelle fois cueillir des framboises. Pas trop loin, près. J'avais la tête qui tournait beaucoup, je prenais les framboises et les cèpes. La clairière m'attendait comme la vache qu'on la traie. Elle était aussi la demeure de la Lumière qui s'était un jour montrée à moi, elle était ma bure, ma nuisette et mon bureau. Je rentrais, le

pantalon trempé de rosée, et je voulais en mettre un autre. Mais je restais couchée sur le lit toute mouillée, à penser que j'étais faite pour la vie, pas pour le monde des hommes. Je pensais à certaines personnes qui me donnaient l'impression si forte d'être d'une autre espèce, d'être de l'espèce humaine, elles. Ce qu'on appelait aujourd'hui l'espèce humaine. Des corps tout couverts d'une épaisse peau aveugle, et rugueuse.

J'avais envie d'une vache à plonger dans ma tasse, au lieu d'un sachet de thé. Elle était toute blanche et brillante, elle sentait bon les herbes, le lait et le bifteck, elle chantait des airs de flûte, je disais en moi-même si vous croyez que j'ai peur des stupides sorcières déguisées en rois, moi je dors, moi je dors les yeux ouverts, moi je suis l'amie de la mort, elle me désire si fort ma tendre amie ma salope, elle m'emportera en me baisant la bouche, oh là là que ça me fera jouir, et les méchants elle les torturera, je lui dis non laisse tomber, mais c'est comme ça les gouines sont souvent très méchantes ou très molles ou les deux. Je disais à la mort je t'avertis je couche avec toi mais après je te quitte et puis même j'irai le raconter à tout le monde parce que moi ça que j'aime c'est exciter les hommes avec la main de la mort, ils ne savent pas que c'est la main de la mort qui leur fait ça, celle que j'ai prise il y a si longtemps pour signer le pacte d'écrire. Pourtant celui qui m'écoute vraiment, il revit s'il m'écoute bien bien bien. Je m'en fiche de mourir moi je suis immortelle, suis-moi mon ange viens que je te fasse jouir là-dedans, dans ma main blanche comme une vache aux pis pleins, là là là que je jouis je sens le sang noir qui me coule, j'ai soif mon ange, vite, écoute-moi bien bien bien ma tête me tourne beaucoup, encore bien bien bien, viens râler là que je me convulse, tu me sens ? Rien ne m'arrête, je suis la vie, la vie pour toi.

Je pensais à ce moment où Pierre et moi, quelques années plus tôt, étions passés à cheval sur un étroit sentier escarpé, tout près de chez moi, où quelques arbres avait été abattus et laissés couchés sur le bord. Pas en travers du chemin, sur le bord ;

et pourtant nos montures s'étaient arrêtées net, refusant d'avancer, bronchant, reculant, levant les oreilles, tremblant, comme prises d'une peur sacrée. Pierre avait dû longuement parlementer avec nos juments, dans un luxe de paroles rassurantes, pendant lesquelles je prodiguais à la mienne des caresses d'apaisement, pour qu'elles finissent par accepter de passer. Et je savais qu'il se produit un dialogue constant dans la nature entre toutes les forces de la vie et de la mort, qui ne sont pas séparées. Les animaux sauvages sont purement spirituels (et les chevaux de Pierre à moitié sauvages, dormant et courant librement dans la vaste montagne), les végétaux aussi. Seuls les animaux et les plantes domestiques ou de culture sont aussi bêtes que l'homme ordinaire, c'est-à-dire domestique et de culture. Tout ce qui est sauvage voit l'invisible, vit dans l'invisible.

Il devait être autour de 14 heures, on prenait le soleil dans l'air très vif devant la maison en jouant un peu avec les enfants, je chantonais « dona eis requiem sempiternam », il y a des mois et des mois que je n'avais pas chanté cet *Agnus dei* très doux de la *Messe du Couronnement*. Du fond de la vallée un gros hélicoptère de l'armée, un Puma, est arrivé. On est habitués à voir toutes sortes d'hélicoptères, mais là j'ai eu peur, ça sentait la mort, j'ai dit : « Pourquoi il vole si bas ? » Je ne l'ai pas quitté des yeux et soudain je l'ai vu foncer dans le câble du téléphérique des travaux de paravalanches, faire volte-face, tomber en vrille, toucher le sol en s'éparpillant comme une boîte d'allumettes qu'on renverse. Les flammes, l'énorme colonne de fumée noire, les explosions successives, j'ai couru prendre mon portable, appelé les pompiers tout en continuant à regarder ça, en face de chez nous, avec une prière sans mots en tête pour ceux qui venaient de mourir.

Ensuite ça a duré toute l'après-midi, là sur cette montagne où je vis un jour en rêve un grand élan blanc qui me regardait immobile, les voitures des pompiers et des

gendarmes dans le sentier à flanc de montagne, les hélicoptères de la gendarmerie et de l'armée. Ils ont éteint l'incendie et il n'est plus rien resté, que deux grandes pales et des miettes de ferraille sur un grand morceau de terre retournée. Les hommes erraient là-dedans sans rien trouver apparemment, ils ont pourtant fini par transporter sur une civière un paquet rond couvert d'un linge blanc. A ce moment-là j'étais toute seule dehors, tout était de nouveau silencieux. Je me suis retournée vers l'autre ciel, derrière la maison, et j'ai vu dans la masse de nuages blancs voguer deux voiles de parapente blanches. D'habitude elles sont colorées et ils ne sortent pas par un temps aussi instable, mais là, voilà, elles apparaissaient, disparaissaient et réapparaissaient dans la mousse de lumière, on aurait dit deux âmes faisant tranquillement leur voyage.

Les tout derniers jours, sur le pas de la porte ou collée à la vitre, je contemplais les nuées qui avançaient et s'infiltraient dans les mille reliefs, blanches et froides, dans un violent désir je me projetais au cœur de la forêt profonde, sur le versant d'en face, cette forêt avec ses grands arbres antiques, ses lichens, ses mousses et ses hauts lys, ses rochers, ses sapins, son esprit inviolable, c'est là que je voulais être et c'est là que je me cachais, au creux du temps qui passe et vous garde pourtant.

Je regardai la Seine jeter des éclats durs dans la nuit comme le Ténére au soleil. Des lueurs bleu d'acier y traçaient des mirages de fissures, mais je savais la glace assez épaisse pour supporter que l'on y taillât des chemins de fer et qu'on y fit circuler des trains, si l'on avait soudain conçu l'idée de relier les antiques gares des deux rives pour faire de la ville morte un circuit de jeu géant. Au long de ses courbes, un peu en retrait des ponts non entretenus et devenus dangereux, on avait planté d'un bord à l'autre du fleuve des barrières de cordes où s'accrocher pour passer sans glisser ni se briser les os sur la surface gelée. Grâce à cet équipement, la traversée s'annonçait plus

facile que la descente de la rue Saint-Jacques, au bas de laquelle m'était réapparu Arthur Cravan, qui avait au numéro 67 fabriqué et vendu seul sa revue *Maintenant* avant de partir errer de par le monde et de disparaître en mer, type de poète comme ils semblaient avoir été définitivement éliminés de l'espèce humaine, les Rimbaud, les Maïakovski, les Essénine, enragés de vie au moins autant que de verbe. Et moi, que puis-je tirer de mon corps troué pour le va-et-vient des hommes, de la vie et de la mort ? Que je me presse, je suis le tube de couleurs d'où sort la nature nue et pure telle que ne la peuvent retrouver que les êtres sexués pensant au-delà de l'homme et de la femme.

Une femme doit-elle renoncer à la vie, à l'amour des enfants et des hommes pour être elle aussi poète ? Foutaise de celles qui dénoncent depuis des décennies l'oppression de leur sexe sans pour autant donner aucun génie à l'humanité, seulement quelques harpies frigides, le seul genre de femmes auquel Sad *croyait*. Une femme libre comme la prophétisait Rimbaud, il était incapable de seulement la rêver. Vous aviez beau vous présenter devant lui telle que vous étiez, gratuite et douée pour le bonheur, ni tourmentante ni tourmentée, il lui était impossible de vous admettre ainsi, il fallait qu'il commence à vous torturer subtilement pour vous rendre souffrante, tourmentée, tourmentante, enfin telle qu'à son image il vous avait préalablement et inexorablement faite. Tout en vous persuadant qu'il était le seul à vous avoir reconnue dans votre belle et bonne nature, ceci afin de vous faire regretter plus cruellement ce paradis en vous qui ne cessait de s'enfuir devant son mauvais œil et sa mauvaise langue.

Réintégrer mon innocence, tel avait été mon harassant travail tout le temps où j'avais aimé Sad, et c'est ce travail qui avait fait durer si longtemps cette passion : même si cet amour était vain, il était indispensable de ne pas le laisser déchiqeter par

les loups Désespoir, Haine et Ressentiment, car alors ils m'auraient dévorée aussi. Or ces bêtes maigres et hargneuses, excitées par la faim qui nous condamnait tous, ne quittaient pas mes chevilles, je sentais leurs morsures jusque dans la chair la plus tendre de mes cuisses. Il était hors de question que je m'arrête, je devais continuer toujours dans cet amour douloureux, éreintant, seule solution pour leur échapper et me préserver. Continuer jusque dans la ruine et au-delà des ruines, parvenir à l'anesthésie de la glaciation.

Le temps vient toujours de ce qui doit être, et cela avait été. J'avais tout oublié, mais depuis peu, du fond de l'iceberg, la mémoire remontait et pétillait en faisceaux de bulles, et je commençais à comprendre que tout devait être revenu avant que je ne retrouve Haruki. Ce qui me faisait hésiter au bord de la Seine gelée, c'était la sensation d'une forte poussée des souvenirs et de leur imminente libération. Je la redoutais autant que je la désirais, et il me semblait qu'en franchissant le fleuve je ne pourrais plus la retenir. Passer d'un présent figé, rive gauche, à un avenir espéré, rive droite, impliquait, étrangement, de remonter le temps vers le passé. Je descendis précautionneusement l'escalier du quai, sortis ma main droite de la poche de mon manteau, saisis la corde et m'engageai sur la surface glissante.

\*

Elle était arrivée le jour du réveillon. Une petite chatte aux longs poils fauves, bruns et blancs. À la fois douce et décidée, impétrante et farouche, avec ses miaulements de violon et ses brefs cris d'archet, sa façon fière et humble de se faufiler dans l'espace, fluide, vive et lente, avec sa faim de loup et son appétit d'oiseau, ses pupilles en coups de lame.

Mi-Ti ! j'ai dit, en lui ouvrant la porte. Elle est entrée, la queue haute, passant le plus loin possible de moi, l'air d'une qui n'obtient que son dû mais se méfie quand même. Comme la première fois je suis allée chercher du lait au frigo, j'en ai versé dans une assiette creuse que j'ai déposée par terre, à côté de l'entrée. Elle suivait des yeux chacun de mes gestes et je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir, puisqu'elle faisait semblant de ne pas me reconnaître.

J'ai reculé de trois pas. Furtive, elle s'est approchée de la porte vitrée. Je l'ai regardée laper sous le lustre pâle de décembre, au milieu du jour chatoyant, grosse perle d'un long collier mélancolique fermée sur son secret, la neige promise. Dans l'encadrement, proches et lointaines, hallucinées, les montagnes avançaient de cime en cime dans le vide, gris sur gris, dures et dressées dans leur désir aigü d'éternité. (Dures et tendues dans leur baiser sans fin au ciel infiniment changeant et impalpable, ciel-amant qui depuis la nuit des temps les couvre de ténèbres et lumières, caresses et rigueurs de ses tempéries et intempéries fantasques).

Mi-Ti, dis-je, petite chatte soyeuse dans tes poils d'or, de neige et d'ombre, où étais-tu passée ? Tu as donc attendu l'heure prochaine de ma mort pour me rapporter le temps fabuleux ?

Oh, j'ai fait vite ! dit-elle. J'ai mis en vrac dans le paquet quelques sourivenirs que j'ai pistés à la sortie de leur terrier... J'espère qu'ils ne se seront pas trop abîmés pendant le transport...

Le fond de la vieille assiette en verre jaune, parfaitement léché, brillait comme un soleil tombé. Maintenant la chatte passait sa fine langue sur ses babines, en me jetant d'en bas ce regard hautain et dégagé destiné à m'empêcher de répliquer. Je savais bien ce qu'elle avait fait de mes sourivenirs. Elle n'avait pas pu s'empêcher de jouer avec. S'ils étaient abîmés, ce n'était certainement pas à cause du transport,

puisqu'ils venaient d'ici même, mais bien de la faute à sa patte de griffes et de velours. Ma poitrine devint dure comme une roche et je me tus.

Fixant l'horizon blanc à travers la vitre, je vis soudain le paquet, abandonné près du sureau décharné. Il était enveloppé d'un papier rouge et vert à motifs de sapins et de boules, entouré d'un ruban longuement enroulé sur lui-même autour du nœud. Encore une fois j'ouvris la porte et je me tins sur le seuil, enserrée dans l'air vif, contemplant ce présent inattendu en essayant de me libérer d'un soupir d'amour et de peur gelé au fond de ma poitrine.

Vas-z-y, vas-z-y, ne cessait de zézayer la neige cristallisée. Une mésange bleue, surgie discrètement du vide, se posa entre les branches nues de l'arbrisseau. Je fis prudemment quelques pas sur la fine couche de givre et revins à la maison, mon cadeau serré contre mon cœur. Comme de lui-même il atterrit au pied du poêle, ainsi que l'eût fait n'importe quel hôte pressé de se réchauffer.

Sans doute y avait-il à l'intérieur mes bébés et mes amours de jeune femme, et je brûlais de l'ouvrir tout de suite, mais le plomb de l'angoisse et de la culpabilité me coulait dans la gorge et me paralysait. Oh, j'avais tant détesté, tout au long de ma vie, ces moments de faiblesse qui me laissaient sans voix face à une injustice flagrante ! Et voilà qu'une nouvelle fois je me retrouvais muette devant une petite chatte orgueilleuse et cruelle qui s'était permis de s'amuser, jongleuse horizontale et carnivore, avec les figures affolées surgies de mon passé. Comme leur cœur avait dû battre, comme elles avaient dû crier leurs prières sauvages, partagées entre leur désir, leur espoir de vivre, et leur vœu de mourir !

Cesse donc de te tourmenter, dit Mi-Ti, de cette petite voix souverainement lasse qu'elle adopte chaque fois qu'elle veut vous persuader de sa sagesse et de votre agitation.

Dis donc, toi, tu veux me faire croire que tu lis dans mes pensées ? Ma chère, ce qu'il y a dans ma tête, je suis seule à le savoir. Alors, évite de parler, et surtout de juger de ce que tu ignores.

Oh, oh, si je savais rire, je rirais ! fit-elle dans un insolent miaulement.

Mon Dieu, quel ennui, les disputes ! Je n'avais vraiment pas envie de me lancer dans une discussion avec cette pauvre bête. Heureusement, vexée, elle était allée, d'un bond, se rouler en boule dans le fauteuil, où elle faisait maintenant semblant de dormir. Ma parole, cette animale était aussi vaniteuse qu'un homme ! J'en ai connu, des hommes... Depuis, beaucoup de temps a passé, mais en devenant vieux, on sait que « beaucoup de temps a passé » ne veut rien dire. Quand on devient vieux, qu'on commence à perdre un peu l'usage de ses yeux, c'est là qu'il ne faut pas manquer de voir, voir à la manière du jeune fou qu'on a élevé en soi, sa vie durant.

C'est tout de même merveilleux que Noël tombe en plein hiver, écrivait il y a beaucoup de temps un jeune homme qui devait plus tard peindre bien des tournesols, des ciels noirs de bleu et des précipices d'étoiles.

J'ai somnolé sur le canapé, dans la chaleur du poêle. Un jour un poète m'a raconté que dans sa ville, à Beyrouth sous les bombes, il avait vu un homme marcher d'une espèce de danse folle : dix pas en avant, neuf pas en arrière, c'est comme ça qu'il allait rentrer chez lui. Mon poète et moi, nous nous étions aimés en temps de guerre universelle, et c'est comme ça aussi que nous avons essayé de rentrer chez nous. Mais nous avons fini par nous perdre dans notre compte de pas, et nous n'étions jamais arrivés.

Mi-Ti, cruelle vivante, que sais-tu de la vie ?

Chatonne, chatounette, tigresse aux yeux de pierre à aiguiser la lame du

bourreau, aux griffes rétractiles comme la langue du serpent, chatounamourette au cœur qui feule dans la fournaise de ton corps, toi pupille d'or et patte de velours, élastique et douce comme un vol de duvet, toi qui n'es pas toi, qui n'es pas une autre, toi qui es Rien et de l'être, innocente, toi petit infini morceau de temps, que sais-tu... ?

Rr, rr, ne rumine donc pas, a dit le poêle. Et je me suis endormie dans sa chaleur, en souriant parce que j'avais retrouvé le bien-être du temps de l'amour, du temps rond du bel amour.

\*

Là-haut dans la montagne, contre mes joues mes cheveux longs comme la pluie, je marche à la tombée du soir sur un chemin dont on ne voit pas la fin, sans me mouiller la pluie chantonne sur la voûte des grands arbres qui m'aiment, tout le long du chemin qui m'aiment bien, oh mon amour il y a tant de joie en moi, là sur ce chemin qui s'enfonce dans le velours de l'ombre, je pourrais rendre n'importe quel homme fou de joie !

Seule sur le chemin dans la forêt, main dans la main avec ce sacré Dieu je marche, et j'ai du bonheur avec les hommes, avec le silence pluvieux et le vent dans les feuilles, et ma vie est la plus merveilleuse du monde...

Oh, ma vie est un roman, ma vie est un poème, et nul n'est plus libre que moi !

Maintenant je suis sans domicile fixe, une feuille dans le vent. Vous voyez ? J'ai tout laissé. Une vagabonde, vagabondée, vagabondeuse, vagabondant son vague à l'âme... Je suis partie sans savoir que je partais, mon pantalon rouge, un sac, quatre robes d'été, juste pour quelques jours, et puis j'ai vu que je ne pourrais plus rentrer. À

Paris j'ai un peu erré, dormant ici, dormant là, traversant et retraversant la Seine, la somnambulique Seine qui marche en dormant sous ses ponts. Seule, toujours seule, car loin de son amour, n'importe où je suis seule, je suis bien.

Ce matin sur le trottoir, était écrit :

Je t'aime

J'adore Paris

C'était comme si on m'avait fait manger une fleur, une rose avec tous ses pétales. Le monde autour de moi de ses pétales entrecroisés bouge, joue, chante et ondule une vive musique, le monde est le parfum tremblant de tous les parfums du monde.

J'avance sur le trottoir, avec le sourire de mes jambes. Par la porte ouverte j'entre dans la boulangerie demander une brioche, son dôme adorable, rond et luisant, à mettre dans ma bouche.

Sous la pluie fine le long du fleuve, tout autour du grand jet de Genève, je tourne, tourne dans le bienheureux vide où se balancent lentement des cygnes, des canards et des forêts de mâts, sur l'eau claire pointillée de gouttes. C'est dans une autre ville et ma vie d'amoureuse, c'est dans une autre vie que je la vis.

Je marche, m'assois à même le quai mouillé, lovée dans mon amour.

Je me lève, d'un même mouvement le ciel se déverse de plus belle, un objet bleu et vert par terre me fait signe.

Penchée vers le beau parapluie, du loin de ma mémoire j'entends l'histoire que m'a racontée J-C, mon frère jumeau : « Un jour, je marchais le long de l'océan, je n'avais plus d'argent, je commençais à avoir faim ; alors la mer a déposé à mes pieds un beau poisson, encore vivant. J'ai remercié Dieu et je l'ai mangé, il était succulent. » Mangé Dieu ou le poisson ?

Dans sa vie qui allait et venait, ici et là, au jour le jour, les moyens de sa survie se présentaient d'eux-mêmes au moment juste, tout se passait comme il était écrit : « Préoccupez-vous d'abord du royaume de Dieu, et de la vie juste qu'il demande, et Dieu vous accordera aussi tout le reste. Ne vous inquiétez donc pas du lendemain : le lendemain se souciera de lui-même. »

Cette histoire de royaume, pensai-je, presque personne n'y croit, ou bien on croit que c'est après la vie ; presque tout le monde s'imagine qu'il s'agit de gagner le Paradis après la mort. Le paradis moi je le vis, moi je le sais, où le trouver. Que je sois amoureuse, et tous les hommes m'aiment, et Dieu lui-même, qui s'ennuyait dans son néant, ne se sent plus de joie et m'aime.

Là où j'habitais avant, il y avait un homme, fort comme un bûcheron et un peu plus âgé, que j'aimais bien. Jeannot. Quand il montait du village dans la montagne, il lui arrivait de s'arrêter chez moi. Il m'offrait de belles pierres qu'il savait dénicher dans les hauteurs, des quartz, silex, conglomérats, grès, bauxites, roches volcaniques, granites, marbres, schistes, gypses... Ou bien il apportait des revues d'astronomie, pour me montrer des galaxies, des trous noirs et des supernovae, des nébuleuses, comètes, quasars, étoiles massives, géantes rouges, naines blanches, nuages interstellaires, amas globulaires, pluies de poussières... De son élocution difficile, le visage tordu par l'effort, il me racontait ses observations au télescope, les satellites qu'il voyait autour de Mars... Les isards à l'aube dans les paravalanches... Et parfois des choses plus intimes... Ses rêves...

Au début il était aussi difficile pour lui de parler que pour moi de comprendre ce qu'il articulait si mal, je tendais l'oreille vers son discours haché, chuintant, entrecoupé de pertes de souffle et de suées, on se tenait là debout l'un à côté de l'autre, deux fourmis sur la montagne essayant de trouver leurs repères, et puis ça finissait par venir, de part et d'autre ça venait. Une fois il avait dit :

« Pour avoir une vision, il faut avoir vécu certaines choses. »

J'avais laissé passer un peu de temps, puis j'avais demandé :

« Lesquelles par exemple ? »

Mais il était resté un moment immobile sans répondre et il était parti brusquement, comme d'habitude. Il savait bien, de toute façon, que je savais. Et si je n'avais pas su, comment expliquer ce genre de choses à quelqu'un qui ne les a pas déjà vécues ?

Sous le grand parapluie vert et bleu que j'ai trouvé à l'instant même où la pluie devenait diluvienne, échoué là au beau milieu du quai, je poursuis mon chemin. Mince silhouette dans mon imperméable noir, mes pieds cambrés dans leurs bottines qui rythment et ponctuent ce que mes jambes écrivent, ce que mes doigts écrivent tandis que je pénètre dans le parc des Eaux-Vives.....Une pelouse abondante et de vastes arbres aux voûtes profondes composent des sphères de verdure intense, à l'intérieur desquelles sinuent des allées grises. Cèdres du Liban, marronniers, érables, platanes, pins, sapins, hêtres... Nul être humain, c'est l'heure du déjeuner ou bien une catastrophe à laquelle je viens d'échapper miraculeusement a fait disparaître tous mes congénères de la Terre... Mais non, voici un homme avec son husky, beau semble-t-il, de la même beauté aigüe et inquiétante que celle de son chien. Comme moi il déambule ; lui avec son chien, moi avec mon parapluie, à nous deux nous voilà qui tissons à travers le parc désert un réseau de bruits de pas mouillés, de regards esquissés et de déplacements inattendus ; Quelque chose joue aux échecs avec nos deux corps, lui le voici là, puis là-bas, et maintenant derrière, ce sont les aléas de nos courbures d'âme qui nous envoient de telle allée à telle-là... Dans les parcs rôde le meurtre, me soufflai-je. Et l'espace se dégageant soudain sur une vaste perspective herbeuse qui

descend jusqu'aux rives du lac, je me laisse aspirer par la pente légère, aspirer vers là-bas, où volent des mouettes.

Seule et seul, seul à seule... Un coup de dés jamais n'abolira la distance... Ne nous inquiétons pas du lendemain... Demain je me retrouverai en route pour Paris, sans domicile et sans argent. Mais pour l'instant je suis là, légère dans une ville étrangère, chaque demain sera un aujourd'hui, et aujourd'hui que j'ai tout quitté rien ne me pèse, tout est léger. Sur ma bouche entrouverte je remets du rouge à lèvres, dans le miroir du poudrier vois que la pluie a fait boucler ma frange. Elle a envie de dormir, toute nue dans un lit. Longeant dans l'autre sens le Rhône, si je parle de moi à la troisième personne, me dis-je, c'est que je suis loin de moi, aussi... Voici le monde, voici l'errance, voici la vie...

Remontant le long du fleuve, je traverse l'avenue, m'enfonce un peu dans la vieille ville, m'arrête sur une petite place où tourne un manège multicolore de chevaux de bois. Je m'assois sur la terrasse couverte d'une pizzeria. Juste à côté de ma chaise, un beau parapluie violet m'attend.

On perçoit quelques notes d'une musique lointaine, la rumeur empluïée d'une ville par un dimanche après-midi, et la conversation en russe d'un couple installé à ma gauche, lui costaud et clair, elle plus jeune et brune.

Voici les gens, les êtres humains...

À ma droite deux jeunes filles avec un chapeau kaki sur la tête, le visage douloureux, se soutiennent en silence, l'une regardant l'autre qui, étrangement, lui tient l'oreille. La plus féminine des deux porte une veste en cuir, son visage est rond de jeunesse, maquillé. L'autre, qui est peut-être un garçon, paraît menue dans sa veste en jean ; c'est elle qui se fait tenir le lobe entre deux doigts.

Le Russe de sa voix grave et lente n'arrête pas de parler, tous les deux fument cigarette sur cigarette, sans doute chez eux n'ont-ils pas encore été intoxiqués par la peur du tabac.

Voilà qu'aujourd'hui Dieu m'envoie des parapluies. J'adore cette couleur. Si personne n'est venu le chercher d'ici la fin de mon repas, je l'emporte. Personne ne sait qui je suis, sauf les hommes qui m'aiment. J'ai fait ce que j'avais à faire, je suis partie de partout et personne n'est plus libre que moi.

Vraiment j'adore ce parapluie mauve. Si je le prends, je le vole ?

Voici la mémoire, voici le temps où tous les temps sont un...

À Bordeaux, il y eut une période, ça a duré quelques mois, où je volais souvent... Des produits de première nécessité pour mes enfants, quand je n'avais pas d'argent. Et puis pour le plaisir, quand a pris fin mon histoire avec Daniel dont j'étais follement amoureuse, oh je m'en souviens bien, je raffole tant de l'amour... C'était Noël, j'entrais dans les grands magasins, je me servais en cadeaux à offrir à tous ceux que j'aimais... et je me servais, moi... en vêtements... et surtout sous-vêtements... bas noirs, bas couleur chair, bas couture avec le trou en haut, mes hommes aiment tant ça, porte-jarretelles, toutes petites culottes fines, guêpières, bustiers, soutien-gorge... satin, soie, voile, dentelle, duvet... couleurs... mon petit corps mince et dodu grimpé sur des talons aiguille, comme il me plaît !, comme je vais m'en servir pour prendre et donner du plaisir ! C'était une jouissance aiguë de sortir impunément de ces temples avec tous ces objets de joie intime... Jusqu'au jour où j'ai fini au poste, avec mon sac plein de livres et de paires de bas, entre deux charmants flics qui m'ont menacée de perquisitionner chez moi... Oh, c'était assez sexy... Ils en auraient trouvé, des jolies choses... Ils m'ont cuisinée pendant plus d'une heure avant que je ne me décide à avouer... un peu...

Voici le temps, voici le temps...

Quand le manège cesse de tourner, son propriétaire sous la pluie qui s'est remise à tomber n'arrête pas de faire des allers et retours à la fontaine pour remplir son seau dont il jette le contenu sur la plateforme rouge circulaire. Maintenant il pleut vraiment à verse, il a remis le manège en marche, les chevaux tournent à vide, vite.

Le manège tourne, avec une seule petite fille en rouge, on dirait moi quand j'étais enfant, je m'habillais toujours en rouge et j'aimais le vertige, toujours à grimper sur les arbres et les toits, et sans le savoir réinventant la danse des derviches, tournant sur moi-même, bras écartés, jusqu'à l'ivresse... Sans cesse j'écris, je ne peux pas m'en empêcher, c'est comme tournoyer et tournoyer ; régulièrement je lui demande s'il n'en a pas assez, mais non, il veut que je continue, il aime ça ! Comme le disait Jeannot, à propos des cataclysmes climatiques, de toute évidence « il y a quelque chose derrière tout ça »... Oui, mais on ne sait pas quoi.

Les sanglots surgissent et me frappent à coups de poignard, douleur violente qui monte, dure, et cesse net une fois moi tuée. Jour et nuit je suis lardée de coups de sanglots puis tout s'arrête et je suis morte, chaque fois je suis morte. Si tu meurs tu me tues, mon amour.

J'étais alors à Tarbes, passant toutes mes heures dans le jardin Massey qu'avait fréquenté en son temps Isidore Ducasse, comte de Lautréamont en mal d'aurore, alors qu'il était encore tout jeune homme. Je ne me lassais pas d'imaginer sa silhouette fantomatique errant dans les allées, lui dont l'unique portrait, une photo de mauvaise qualité, n'était même pas attesté, lui dont, un jour d'automne, j'avais cherché la tombe, arpentant longuement et vainement, accompagnée par les corbeaux, le cimetière de Montmartre où les gardiens finalement consultés, après m'avoir laissé feuilleter de grands registres où étaient couchés à l'encre bleue des centaines de noms ayant, avant cette année 1870, appartenu à des vivants, finirent par retrouver l'information selon laquelle ses restes ayant été déplacés quelque temps après sa mort, on ignorait depuis

où se trouvait ce poète, la parcelle où il avait été réenterré ayant elle aussi fait l'objet de transplantation de tombes.

Je voulais que ça cesse, je voulais arrêter, chaque fois alors il me faisait le coup du désespoir, des promesses renouvelées, je me mettais à penser que ça n'était pas si grave, que j'avais l'esprit assez aventureux et solide pour poursuivre, je voyais bien son sadisme mais je voulais le dépasser, je refusais de croire à mon acceptation de ces règles, je revenais encore une fois proposer d'autres voies, même s'il trichait je pouvais bien jouer encore, et je continuais. D'autant qu'en secret j'avais toujours peur qu'il ne meure, et même qu'il ne se suicide, il s'amusait avec ça aussi et tout en m'efforçant de ne pas y croire cette menace agitée de loin me faisait sangloter – qu'il écrivît *ce soir je me tire une balle* et c'était moi qui m'effondrais sous la violence du coup -, peut-être au fond était-ce un désir de ma part, qu'il meure enfin, que je sois libérée, ou bien c'est que, me mettant à sa place autant qu'à la mienne, je ne voyais pas comment on pouvait supporter de soi de tels agissements sans avoir envie de se supprimer de la surface de cette terre.

J'étais en plein rêve et en plein cauchemar, j'avais beau me pincer pour me réveiller, sans cesse ce sommeil me reprenait, me recapturait.

J'étais plantée dans une pierre, je ne pouvais pas m'en arracher. Immergée dans un sol étranger dont je ne voyais pas les rives et dont il était impossible de m'extirper. Je dormais, la joue contre une chair intime, dans une odeur d'amour. Heureux les simples d'esprit. Soudain une main s'abattait sur ma joue et me dévissait la tête, je hurlais de douleur, m'évanouissais, me rendormais.

Je dormais, le visage enfoui dans sa cachette, étroitement enlacée à cet être, et mes cils le caressaient. Je dormais, je lui disais fais-moi avaler tes somnifères et joue de moi dans mon sommeil.

Des armées de fantômes se déchaînaient.

J'étais mon Excalibur, moi seule aurais la force de me libérer de cette pierre où j'étais sexuellement enfoncée, je m'attendais, que je vienne chercher ma force.

Du fond du fleuve le froid glacial remonte entre mes jambes, j'essaie de distinguer jusqu'à quelle profondeur l'eau s'est changée en pierre, et d'abord je ne vois rien mais peu à peu mes yeux s'habituent à ce mélange d'obscurité opaque et d'éclats de lumière enfouis, et soudain je vois clairement sous mes pieds une gueule ouverte, pleine de dents, une gueule de berger allemand prise dans les glaces. Je recule d'un pas et je revois ce clochard, un beau jour de printemps au début des années 2000, ici même, j'étais sur le pont et lui tout au bord de l'eau, en bas, à renvoyer sans cesse au loin une bouteille en plastique, de plus en plus loin de la berge, et son chien, le même que celui-ci, s'épuiser à aller la chercher, je revois nager ce chien dans l'eau lourde jusqu'à la bouteille qu'il ramenait de plus en plus péniblement, à contre-courant, et je me revois impuissante accoudée au parapet du pont avec mes deux jeunes enfants angoissés par ce spectacle, essayant de les rassurer mais pensant qu'il finirait par se noyer et ayant envie de vomir à cause de la mauvaiseté des hommes, de leur mauvaiseté redoublée dans le malheur.

La Seine a gelé avec toute sa pollution et ses cadavres aussi, agrippée à la corde j'avance sans plus chercher à voir ce qu'il y a sous mes pieds, des têtes d'êtres humains sans doute, sans plus rien chercher à voir puisque je vois Sad qui pourtant était capable d'amour, je vois sa tête telle qu'il tint tant à me la montrer, hérissée de serpents.

Les femmes en guise de main droite ont un tranchoir, c'est pourquoi il lui faut sans cesse planquer ses bas morceaux dans les trous de son imaginaire. Un homme à

qui l'on a fait baisser son pantalon doit porter la vengeance. Il entrera avec sa bombe dans un lieu plein comme un œuf.

Très vite, il a compris que son passage ici-bas serait une guerre. Tout son temps de vie humaine serait désormais consacré au déploiement de stratégies savantes et impitoyables pour dominer, pas à pas, aussi bien l'adversité féminine que la tyrannie de ce corps dans lequel il était tombé.

Et pourtant j'ai vu Dieu, celui qui est bon et qui vit au Ciel. Et je le revois quand je veux. Je me rends devant sa porte, aussitôt il l'ouvre et me laisse entrer. Je suis un peu gênée d'écrire *Dieu*. C'est un gros mot, n'est-ce pas ? Je comprends ceux qui interdisent que l'on prononce son nom ou qu'on le représente. J'aimerais mieux l'appeler Qui. Seulement c'est bien au nom de Dieu que le monde est en guerre, que la guerre est générale, métastasée, illimitée. Alors c'est bien à ce nom que je dois m'adresser, c'est lui qui doit être le sujet, l'attribut ou le complément de mes verbes, c'est lui, caché derrière les mille masques que lui prêtent ses suppôts, que je veux reconnaître et convaincre de se montrer face à face.

Ici-bas je l'aime aussi et je ne sais que faire, sinon être sa douceur. Je vois sa beauté et je ne veux rien faire, je ne veux pas le toucher avec obscénité, ni le forcer ni l'abîmer, seulement l'aimer pour ce qu'il est, homme et dieu. Lui tel quel, tel qu'on ne le veut pas.

Ce dieu descendu dans l'homme que j'ai connu n'était pas le Christ, loin de là. Ce dieu-là en vérité, descendu dans un homme misérable et mauvais, beaucoup plus apte à faire souffrir qu'à connaître lui-même la souffrance, je ne peux pas croire que je l'ai aimé, je ne l'aime pas, je n'ai aimé en lui qu'une côte de mon Idéal, comme dit Nietzsche à propos de la femme, une illusion mortelle.

Le problème, je vous le dis, c'est que les gens ne connaissent pas Dieu. On

entend dire « Dieu est grand » ou « Dieu est amour » ou « Dieu est mort » ou « Dieu n'existe pas », mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'on peut parler de Dieu comme d'un homme, lui appliquer les mêmes adjectifs. Et puis après ? Que veut dire « athée » ? « Je crois qu'il n'y a pas de Dieu », ce qui est encore une croyance, ou « Je refuse de croire en Dieu », ce qui révèle souvent un ressentiment à l'égard d'un Dieu auquel on croit sans le savoir. Voilà ce que ça veut dire pour la plupart, mais je suis de ceux pour qui c'est : « Je ne crois pas ». Ce sentiment, croire, m'est étranger. Je ne crois en rien, pourtant je connais « Dieu ».

Il s'agit de savoir ce que veulent dire les mots, ce que veut dire le mot. Je le regarde, Qui, faire et être. Pour savoir qui il est. C'est de lui à moi et de moi à lui que ça se passe, la guerre sainte. Le combat d'amour avec sa créature, voilà ce qu'il veut, même s'il ne le sait pas. Par où sa créature apprend à le connaître et à révéler la vérité : qu'ils s'engendrent réciproquement.

Dieu est une connaissance, non une croyance. Plus je le connais et plus je suis à lui, plus il est à moi. Et il en sera ainsi pour l'éternité, que ça plaise ou non.

La descente de la rue Saint-Jacques, ténébreuse et remontée par un vent glacé, avait ressemblé à une longue marche dans un couloir de la mort. Traverser la Seine c'était maintenant s'enfoncer soi-même un pic à glace dans le cœur, se défoncer soi-même tapi palpitant dans l'étau d'acier gelé de sa poitrine. De l'énorme quantité d'eau solidifiée sur laquelle je progressais pas à pas, refluit comme d'une inépuisable seringue dans mes veines un froid léthal, chargé de mille diamants coupants.

La souffrance serait moins terrible si elle n'était pas rétroactive. Sur le moment on endure comme une bête, ainsi que je l'avais fait à Tarbes dans ce réduit d'hôtel où j'avais trouvé refuge, seule le soir entre quatre murs resserrés autour d'un lit minuscule, croyant mon amour mourant tout en m'empêchant de le soupçonner de se

moquer de moi. Bien des fois j'avais souffert comme une bête, nous souffrons comme des bêtes, gagnés et un peu protégés par une sorte de gel de la conscience, un enrobage d'hébétude ou de folie passagères. Mais vient le moment où nous réintégrons toutes nos facultés, et nous voici bientôt soumis au souvenir de la douleur, exposée cette fois dans son éclat insoutenable, amplifiée par tout ce que la raison sait et par tout ce que la mémoire a accumulé d'autres souffrances. La même échelle qui de joie nous a soulevé au ciel s'enfonce dans l'abîme et quelle que soit notre résistance il nous faut aller jusqu'au bout, en crever ou en ressortir, pas même sauvé puisque sortir vivant de l'enfer c'est en sortir l'âme plombée d'une bombe à retardement qui finira tôt ou tard par vous faire sauter la cervelle.

La vie est malade. Je l'écris sur mon blog, je suis accro à Internet. Et je vois la vie être de plus en plus malade.

Quoi de plus ridicule, misérable, pitoyable, qu'une passion vécue du début à la fin le cul vissé sur un siège face à un écran ? Voilà pourtant où nous en sommes.

L'internaute dispose de l'infini à coups de clics. Il a tous les pouvoirs, et d'abord sexuels. La pornographie règne sur la Toile, elle en est le principe plus ou moins occulte, ainsi que dans la vraie vie l'araignée souvent planquée dans un trou de l'encoignure où elle a tissé son piège. Homo techno, mouche porno.

Chaque fois que celui qui m'aime à distance se laisse enbaver et rouler sous mes yeux dans la saloperie pour me faire payer l'amour qu'il ne me fait pas, je veux partir, et pour bien partir, mourir. En plein jour la lumière devient d'un noir de fond de ciel, ça pue, ça pue comme aiment les mouches à merde. Je m'arrache de mon ordinateur, je m'en vais par la pensée chercher l'air pur de mes montagnes, dans ma forêt avec les trucs-machins, chercher les limites du rêve. Ah, quelle énorme plaisanterie ! Là-haut, là-bas ou là-travers, le rêve est en expansion, l'expansion

s'accélère, laisse de plus en plus de vide entre les étoiles, à la fin il n'y aura plus que du froid glacial et du vide. Affaire sans retour.

Je me souviens de cet après-midi d'été où un astrophysicien me le dit, au sommet du pic du Midi. Non il n'y aura pas de big crunch, tout va continuer à s'enfler et à s'enfuir, de plus en plus vite, jusqu'à totale extinction. Les galaxies s'éloignent les unes des autres à une vitesse telle que la force gravitationnelle ne pourra jamais les arrêter. Même en tenant compte de la masse cachée de la matière noire et des neutrinos, la densité moyenne de l'univers reste inférieure au taux critique qui lui permettrait de ralentir et à terme, de s'effondrer sur lui-même ou d'atteindre une taille stationnaire. On ignore quelle force détermine cette accélération, mais on la constate : oui, l'univers doit s'expandre indéfiniment.

Malgré mes lunettes noires, là sur la terrasse de l'observatoire, je l'écoutais en plissant les paupières entre les plaques de neige résiduelle et les coupoles blanchies à mort par le soleil très proche, et c'était comme s'il criait d'une voix de diva pour briser mes tympanes de cristal. Car ce que j'entendais, moi, c'était que la distance entre les êtres, et notamment entre ceux qui s'aimaient, n'allait cesser de s'agrandir, que mon rêve se dilaterait à l'infini jusqu'à me faire perdre toute consistance, que le jour ne viendrait jamais d'une nouvelle fusion, d'un paradis retrouvé et d'une chance de ne pas le perdre, cette fois.

Il y a quelques milliers d'années paraît-il, sous le même soleil, un philosophe grec qui avait élu domicile dans un tonneau a déclaré que pour bien vivre il faut disposer d'une raison droite ou d'une corde pour se pendre. Quand la ville se met à puer la charogne, quand me prend la conviction d'être aimée par une charogne, un mort-vivant, un vampire, je me transporte là-haut, après m'être en chemin arrêtée à Lourdes pour acheter une corde d'escalade, fine, rose, et très solide.

Sur certains jeux en réseau, on peut, à l'intérieur même du jeu, commander une vraie pizza, afin de s'alimenter sans avoir à quitter son écran. On peut aussi acheter des éléments utiles pour progresser dans le jeu, avec du vrai argent. Ou bien créer des personnages, des items, et les vendre ensuite aux enchères sur e-Bay, toujours avec du vrai argent.

Je dis « vraie pizza », « vrai argent », alors que l'adjectif *réel* paraît plus approprié pour s'opposer à *virtuel*. Mais le virtuel est devenu la réalité de notre monde, et tout mon effort consiste plutôt à distinguer entre le vrai et le mensonger. Une pizza mensongère vous laisse crever de faim, les fantômes la mangent en route.

Je voudrais bien pouvoir, avec de l'argent vrai, racheter le moi mensonger que j'ai laissé dans la machine.

Là, dans mon vrai corps, il n'y a plus personne. Pas même un faux être. Encore des muscles, du sang, des poumons, qui s'affolent quand je grimpe dans la montagne. Je roule comme une douceur sous la langue l'idée d'une vraie corde pour me libérer de mes chaînes virtuelles. Mettre un terme à la dilatation de mon rêve. Du moins s'il n'y a rien après la mort.

J'ai un amour virtuel. J'ai des amis virtuels, qui peuvent être aussi des ennemis virtuels. Je vais converser chez les uns, chez les autres. Je guette les manifestations de mon amour virtuel. Je joue à vivre en ligne, je me donne l'illusion de jouir du jeu, j'en jouis. Mais une angoisse sans nom me vide jour après jour, nuit après nuit, lentement, sûrement. Je sais, au fond, que je suis en train de me transformer en simple élément du jeu, en objet virtuel que le jeu manipule lui-même.

L'internaute est un visiteur potentiel de millions de lieux, dont beaucoup apparaissent ou disparaissent à chaque instant. De site en site, de lien en lien, il peut surfer sans limites, courir et gratter de ses petites pattes de rat l'infinité des trous,

passages et couloirs souterrains de la vie. Sans limites dans l'espace virtuel, sans limites dans le temps virtuel, qui est une abolition du temps, sans limites dans la variété de l'offre : toutes les voix du monde semblent s'y faire entendre, alors qu'évidemment rien n'est plus faux, seuls résonnent dans ces catacombes des échos assourdis, des rires enregistrés et des bruitages de cinéma. Ni la voix de l'enfant en train de jongler avec les démons de ses rêves ou de sa boîte à jouets, ni celle de la femme en train d'accoucher, ni celle du vieil homme en train d'agoniser ne s'y entendent. Encore moins celle de l'enfant qui travaille en usine ou mendie, celle de la femme cloîtrée, celle du SDF, celle du soldat qui chie de peur dans son treillis. Ni celle des milliards d'hommes sur cette terre qui sont trop occupés à survivre ou à vivre pour s'offrir le luxe décadent d'une pseudo-vie. Et les entendrait-on sur son ordinateur ou à la télévision, on ne les entendrait toujours pas. La voix n'est pas seulement une série de sons, pas plus que la chair n'est qu'une image.

Régulièrement j'ai la gueule de bois, l'écoulement verbal dans la blogosphère me révulse, je voudrais ne plus jamais boire ce jus d'impuissant, pauvre épanchement d'êtres physiquement morts, psychiquement anorexiques-obèses, semence stérile et frelatée qui ne saurait enfanter que toujours plus de monstres pour grossir les rangs des armées de la Mort, que nous appelons contre nous-mêmes.

Jour après jour j'essaie de déposer là ma douleur, de la dire tout en la masquant sous toutes les réserves de joie que je peux trouver en moi. Chaque jour je me dépèce en public, et ceux qui me lisent doivent sentir l'odeur de la chair à vif, puisqu'ils reviennent.

Avant d'arriver sur la Toile j'étais, dans la vraie vie, reine en mon royaume. Mais toute vie accumule ses douleurs, et si dans un moment de grande lassitude l'occasion se présente d'oublier, bien fort qui n'y succombe pas. *Vous comprenez, il fallait vraiment que je retourne en enfer*, a écrit Nick Tosches, *chasseur d'opium*.

*c'est surtout les sites de sexe, les chats (où l'on peut relier plein de gens des 4 coins de la france, voire du monde et où l'on peut mettre de côté notre timidité pour parler avec de nouvelles personnes mais c'est trop virtuel) ainsi que les jeux en réseau marrants comme [www.isketch.net](http://www.isketch.net). Il y a aussi les sites de musique comme [www.launch.yahoo.com](http://www.launch.yahoo.com) ou les sites officiels de chanteurs(ses) où l'on peut voir et écouter des clips gratuitement uniquement en se connectant à internet. depuis hier, je suis accro à hilary duff, en écoutant ses clips depuis que j'ai vu "treize à la douzaine". Ca m'a donné subitement envie d'avoir une rimbambelle d'enfants comme eux et l'image d'hilary duff me revient dans la tête. Ils représentent une image de perfection pas accro à internet, font plein de choses activement en dehors de la maison et peuvent se consacrer avec bonheur à leurs enfants. Moi je reste assis devant l'ordi sans bouger, ni sortir. Je ne vois plus la lumière du jour. J'ai des troubles de sommeil, je dors à 6h du matin et je me lève dans l'après-midi. L'internet est trop pratique, on peut consulter les horaires de train sans sortir, les programmes télé, les comptes en banque etc....Je me lave moins, Il y a un bulldog dont je m'en occupe mal, c'est mon colocataire propriétaire du chien qui le sors plus souvent à ma place, je ne fais plus les courses, ni la cuisine, ni la vaisselle, le ménage, le lit etc.... j'ai beaucoup de papiers et des démarches en retard à faire, je n'ai plus la motivation de répondre aux courriers de mes amis depuis 6 mois par courrier, portable ou mail. je déprime en restant immobile, en moisissant sans avoir la force, ni la volonté de bouger. J'ignore s'il existe des cures de sevrage mais aidez moi à m'en sortir, je vous en prie.*

C'est l'un des appels envoyés sur le livre d'or d'*accroweb*, un site consacré aux drogués du net. On y trouve aussi des informations telles que celles-ci :

Aux Etats-Unis, onze millions d'internautes souffrent de cyberdépendance.

En France on note que les cyberjunkies, ou netaholiques, sont principalement des hommes jeunes qui participent à des chatrooms, s'adonnent aux jeux en réseau ou à la consultation de sites sexuels.

En Chine comme aux Etats-Unis les cliniques spécialisées en addiction à Internet fleurissent. En Corée on développe des thérapies de groupe.

En Chine le gouvernement étudie la possibilité de limiter autoritairement la durée de connexion aux jeux pour prévenir la cyberdépendance des jeunes. Des suicides collectifs organisés et planifiés sur Internet pourraient avoir suscité cette proposition de loi.

Les MMOG (Massively Online Multiplayer Game), jeux en mode multijoueurs, où plusieurs milliers d'internautes peuvent se retrouver, combattre, parler en simultané, sont d'une potentialité créative époustouflante, démesurée.

Toujours sur *accroweb*, on commence à se poser la question d'une dépendance aux blogs, constatant que certains blogueurs postent des articles plusieurs fois par jour et restent à l'affût des commentaires.

Sur un site de psychologie, on évoque une étude de sujets *addictés au virtuel*, c'est-à-dire à la relation virtuelle, caractérisée par la fuite de l'autre et de son désir, une communication avec un autre virtuel permettant un contrôle de soi et de ses émotions.

L'un des clones de Sad m'envoie un code pour pouvoir regarder les vidéos d'un site spécialisé dans la petite mort, on y voit les visages, et seulement les visages, de dizaines d'hommes et de femmes en train de se masturber seuls devant une caméra. Ils appellent ça *Beautiful agony*.

En Corée du Sud un jeune homme est mort d'épuisement après avoir passé dix jours et dix nuits d'affilée à jouer dans un cybercafé. *Beautiful agony*.

Internet, formidable fenêtre, nouvelle église. Évolution spectaculaire de la lecture et de l'écriture. Chaque pratiquant se réjouit de ses possibilités infinies, tout en sentant bien que l'usage souvent addictif de ce média est fortement teinté de régression, qu'il tente de répondre à un Manque que cette Pléthore ne fait pourtant que creuser davantage, éloignant-confondant chaque jour un peu plus les pôles du virtuel et du réel, du désir et de la satisfaction : déplaçant de plus en plus le réel dans le virtuel et la satisfaction dans le désir, rendant par là de plus en plus inaccessibles réel et satisfaction, dissous, diffus, tombés au fond de cette *fosse de Babel* (Kafka) où se fomentent la confusion des espaces mentaux, où les identités tâchent de s'affirmer tout en se dissimulant, de se distinguer tout en sombrant dans l'indistinction, cette matrice précise et folle comme un oxymoron, où le temps s'effondre et où le labyrinthe s'étend en même temps que le chaos.

Je pense à la noire araignée tapie au principe de ce réseau, infernalement planquée et vivace, comme celle dont un jour j'ai décrit le manège, l'ayant observée pendant plusieurs heures, du moment où une mouche se prit dans sa toile, fut promptement paralysée puis lentement sucée et dévorée, jusqu'à sa totale disparition.

Pourtant, chaque matin, j'allume mon ordinateur, me souvenant de Monelle, la petite vendeuse de lampes de Marcel Schwob : « Ce sont, dit-elle, les lampes de cette saison ténébreuse. Et autrefois ce furent des lampes de poupée. Mais les enfants ne veulent plus grandir. Voilà pourquoi je leur vends ces petites lampes qui éclairent à peine la pluie obscure... Les enfants abritent leurs petites lampes avec leurs mains et s'enferment. Il s'enferment chacun avec sa lampe et un miroir. Et elle suffit pour leur montrer leur image dans le miroir. »

De ce monde à *l'autre monde*, quelle que soit la forme de ce dernier selon les époques et les civilisations, on sait depuis toujours qu'il existe, pour qui risque le

franchissement, un point de non-retour. Mais aujourd'hui, embarqués et paniqués par la machine, ce sont des troupes entières d'hommes qui se précipitent vers le bord de la falaise. Il fut un moment du paléolithique, il y a environ cent mille ans, où il ne restait plus que quelques dizaines de milliers *d'homo sapiens* sur terre, une seule dizaine peut-être. L'espèce aurait pu s'éteindre. Il fut un moment du XXe siècle où l'humanité eut le sentiment que son invention, la bombe atomique, pourrait bien la faire disparaître de la surface de la terre. La fuite en avant hors du réel s'est accélérée, s'accélère en même temps que les progrès de la technologie. Je vis un moment, en ce début de XXIe siècle, où j'ai la sensation que la télécommunication sous toutes ses formes pourrait bien nous anéantir tous à plus ou moins long terme, faire de nous à plein temps des *ghosts out of the shell*, et même finir par nous éliminer physiquement après avoir détruit notre âme.

Peut-être disparaîtrons-nous comme le champion de jeûne, dans la nouvelle de Kafka, s'amesuisse jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de lui. Après avoir pris malgré nous notre plus grand risque, enduré les plus grandes souffrances. Le supplice muet d'hommes et de femmes exorcisés à jets continus par un réseau électronique monstrueux, outil sophistiqué, sadique et brutal de leur dépendance.

Ce monde nous chasse peu à peu de notre corps, nous conduit à le laisser se convulser seul, comme en cours de biologie la chair des grenouilles électrisées, tandis que notre esprit divague en compagnie d'autres spectres, à plat dans une machine. Le combat avec l'ange a pris fin il y a si longtemps que nous n'en avons plus même le souvenir, nous gisons marmonnant et bavant en direction des enfers, trompés sans seulement nous demander par qui ou par quoi. La gueule aplatie sur nos saints écrans, nous voici réduits à deux dimensions, vaincus par la technologie. Ce que nous appelons vie de l'esprit ou art ne sont, détachés de notre vie réelle, que délires de moribonds.

Cette passion que j'avais, de me brancher encore et une nouvelle fois à ma fausse vie. Être une prise, s'enfoncer dans les trous d'une énergie commode et machinale, domestique. Trouver dans ce piège à oubli l'impulsion, l'énergie nécessaires à se maintenir dans un semblant d'existence.

Alors que j'étais morte, comme eux tous, les pseudos. Nous évoluions en enfer tout en tâchant de l'ignorer, ainsi que font toujours les morts. Seuls les fantômes qui acceptent de reconnaître vraiment leur mort peuvent abandonner leur errance et accéder enfin au repos éternel. Nous, l'armée des spectres, continuions à nous agiter dans le château déserté comme si nous étions, en chair et en os, en train d'y mener grande vie.

Une fois couchée, seule dans le silence de la nuit très avancée, je me berçais encore des bruits de la fête factice. Ou bien, soudain projetée dans le corps d'une passante à proximité de la bâtisse, je percevais, épouvantée, les bruits lugubres, tapages, sifflements, gémissements de douleur ou de plaisirs infâmes qui s'échappaient de ces murs sans âge. Et je ne savais s'ils venaient de la forteresse en ruine qui s'élevait au bord du gouffre ou bien du fond du gouffre, d'où ils se répercutaient dans le cœur de pierre de la demeure inhabitée. Du néant, même consolateur, comme le dit Silésius, au nihil, il n'y a qu'un pas, si vite franchi.

Camp de la mort, miroir de la modernité. De ceux qui se font mettre par la parole de leur père avant de la chier par la bouche, des assis baiseurs de viande froide, des accidentés de la lettre paralysés à mort, des verbeux de la verge, des planqués derrière le verbe, des collabos de l'administration des purges, des vers solitaires de l'hypertexte, des sangs moisissés de la consanguinité, des cagoulés contents d'eux. Veuillez composer votre code, pour plus de jouissance veuillez composer votre code,

discrétion garantie, ce magnifique miroir en cadeau, expédié sous pli discret, expédient expédié, aux expédiés volontaires, ce magnifique miroir, retour de jouissance garanti.

Après de si longs manques de sommeil, il m'arrivait de tomber dans des endormissements brefs et soudains, porteurs de micro-rêves statiques, puissants, visionnaires. Dans l'un, j'étais attablée devant une assiette qui contenait un morceau de branche sciée. Dans un autre, la main de Sad me servait un bol chinois plein de vers de terre noirs, grillés, carbonisés. Pour finir, la pointe d'un compas était enfoncée dans mon œil ; un peu de rétine déchirée se décollait.

Et cet interminable cauchemar : guerre, fin du monde. Nous, peuple de déportés en hardes, parqués dans un vaste entrepôt de béton. Soudain la cuvette des toilettes était supprimée, à la place où elle se trouvait avant, la dalle était parfaitement refermée. Pas un trou nulle part pour la remplacer, nous étions dans une « maison » close. La puanteur s'installait, une eau lourde chargée de merde montait du sol. Une vase immonde qui montait, montait le long de nos jambes.

Je ne sais comment, mais je suis sortie de cet endroit. Dehors il fait froid, mais c'est dehors.

Le matin d'un autre jour, je sortis du sommeil encore horrifiée de la vision que j'y avais eue d'un grouillement de vipères sur un tas de fumier, au milieu desquelles serpentait une énorme couleuvre, grande et grosse comme un python, affublée d'une tête immonde, large et lâche, rappelant l'expression d'un Goebbels. Je le sus aussitôt, cette couleuvre, cette nuit-là, avait été un avatar de Sad.

Je sors du rêve et aussitôt l'air rugit et se déchire, les méchants laxativés chient dans leur froc et tombent dans la fosse à oublier, les justes entrent dans la cour du ciel, par la porte que je tiens ouverte à volonté.

C'est tout autant moi qui inconsciemment ai arrangé cette histoire afin qu'elle se déroule ainsi : afin que par la parole et la distance notre amour soit protégé de la souillure.

Mais il n'en fut rien, bien au contraire.

Parler sans agir engendre la peste, dit William Blake dans ses Proverbes de l'enfer.

Et plus qu'un dégoût, un désespoir sans fond face à cette source de malheur que finit trop souvent par devenir la vie de l'artiste, dont la quête de beauté et de liberté reste toujours un crime aux yeux des dieux et des hommes, passible de peine capitale. Et un rejet sans appel de ce milieu cynique, le milieu littéraire, où comme en politique la vie innocente, la pureté de l'art et l'amour sont traînés dans la boue au nom des plus bas intérêts.

Sans doute la plupart des écrivains portent-ils au fond d'eux-mêmes le germe d'une haine secrète pour cette activité à laquelle ils sont aliénés, la littérature. Mais le plus souvent, après avoir, un jour de nausée, décidé d'en finir une bonne fois avec elle, comme le fit Rimbaud, on se rend compte qu'une vie sans elle serait encore plus aliénante et voilà que la nécessité revient, il faut absolument qu'on dise encore quelque chose... Et la littérature s'impose, pas tellement ou pas seulement pour guérir d'un choc, mais pour témoigner.

Bien sûr la guerre était aussi économique, et de plus en plus. Quand tu les gênes, me disait Stéphane Zagdanski, s'ils ont le pouvoir d'ignorer ton travail, ou de l'assassiner, ils font tout pour t'empêcher non seulement d'être reconnu mais aussi, très simplement, de vendre... donc d'exister, ne serait-ce que matériellement. Ils veulent t'éliminer.

Réaction primaire, animale... Qui ne fait pas partie du clan doit être chassé ou tué. L'exercice du pouvoir réveille les plus bas instincts. Mon amie Laurence m'a

raconté le cas d'un homme de télévision très célèbre, et de très bonne tenue, qui, au sein même de l'endroit où il travaillait, était aller pisser contre la porte de son rival en amour... Une journaliste très connue se laissa aussi aller à une agressivité bestiale à mon rencontre : « J'AI DES ENVIES DE MEURTRE ! » devait-elle glapir sur le palier de Sad...

À considérer les intellectuels médiatiques et emblématiques d'une France qui essayait encore de briller de tous les feux de sa culture et de son aisance, il sautait aux yeux qu'en dépit de leurs discours, ils se répartissaient, dans leur vie publique comme dans leur vie privée, les rôles de leur classe créés au dix-neuvième siècle. Dominaient ceux qui étaient nés pour dominer, non en raison de qualités humaines, mais en fonction de leur qualité sociale. Quelques-uns parvenaient à gagner des places en s'élevant d'un barreau à l'autre de toute la longueur de leurs dents, mais ainsi agrippés ils devaient demeurer leur vie durant dans l'inconfort de cette grotesque position.

Quelques décennies plus tôt, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, qui s'étaient pourtant posés en libérateurs du peuple et de la femme, avaient ensemble fait lourdement payer leurs aises sexuelles à bien des jeunes filles qu'ils instrumentalisaient et faisaient souffrir sans vergogne, tandis que lui, malgré leur pacte, mentait à sa bourgeoise comme l'eût fait n'importe quel bourgeois afin de s'amuser tout en s'assurant la permanence d'une femme parachute. Soumise au vouloir de son homme, la soi-disant libre Simone, vieille fille décidément rangée malgré ses frasquettes, n'avait même pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de son amour pour Nelson Algren. Beaucoup de belles paroles distribuées au public, beaucoup de souffrances infligées en privé, entre eux et à leur entourage. Encore que ces paroles ne fussent belles qu'en apparence, l'existentialisme de Sartre, avec sa conception de l'homme comme « passion inutile », étant empreint d'une désespérance

sans appel, et le féminisme de Beauvoir d'une intense détestation du corps de la femme. Imposture totale. Comme l'était aussi maintenant l'imposture de Sad, de son couple, et de toute une élite intellectuelle et politique qui affichait des prétentions de guide mais était en fait complètement dévorée par le spectacle. Quiconque se risquait derrière les façades du décor, comme je l'avais fait, tombait dans le vide, et s'il survivait à sa chute risquait d'être broyé par l'excavatrice qui continuait à creuser la tombe qu'était devenu leur être rongé par le mensonge.

Oui, la vieille échelle porte-malheur que décrivait en riant mon ami Dany Laferrière était toujours d'actualité : la Blanche fait jouir le Blanc, le Noir fait jouir la Blanche, et la Noire, dernière des derniers, fait jouir le Noir. Bien entendu le Noir n'est pas nécessairement celui qui a la peau sombre, mais, ainsi que le notait Milena Jesenska dans ses chroniques sur un monde qui s'acheminait vers le désastre de la Seconde Guerre mondiale, le « Nègre » est celui qui est en position sociale ou politique de dominé, qu'il s'agisse d'un Juif, d'un pauvre, d'un Tzigane, d'un Arabe, d'une femme, d'un jeune ou d'un vieux. Le Blanc exploite et exclut la Blanche, qui exploite et exclut le Noir, qui exploite et exclut la Noire : chacun avait une place dans ce système, et à moins d'occuper la toute dernière, une place d'exploitant autant que d'exploité, d'écartant autant que d'écarté.

La métaphysique de la vie privée dévoile la métaphysique de la politique, a dit un jour Milan Kundera. C'était une maladie fort répandue chez les intellectuels, qui avaient en France pour tradition de donner sans cesse des leçons au peuple, que de ne pas conformer leur discours à leurs actes. Tout comme aucun des politiques, urbanistes et architectes complices n'aurait habité les barres de béton parées de noms lumineux à la façon de la glorieuse ancêtre *Cité radieuse* (« maison du fada », rigolèrent les Marseillais, « réceptacle parfait d'une famille », dicit martialement Le Corbusier), où ils parquaient ceux dont ils se nourrissaient. L'homme est un mouton pour l'homme.

Et le grand bourgeois, qui se voudrait élite éclairée, n'est pas même un loup, il est un veau. « Ce ne sont pas les riches bourgeois qui achetèrent des tableaux de Cézanne et de Monet qu'ils dédaignaient », me rappelait mon cher Sarane Alexandrian, ancien compagnon de route de Breton, « mais l'employé des douanes Vincent Choquet, le pâtissier Eugène Maurer, qui collectionna trente Renoir quand personne n'en voulait, le baryton Faure, etc. »

Ce si vieux et triste dix-neuvième siècle n'en finissait pas de ne pas vouloir mourir, d'autant qu'après l'espoir suscité par la révolution sociale et sexuelle des années 60, il ne semblait demeurer d'alternative que dans la morne perpétuelle insatisfaction, impitoyablement décrite par Michel Houellebecq, à laquelle nous condamnait le libéralisme triomphant.

Alors quoi ? Il fallait inventer et explorer, à ses risques et périls.

J'étais en vacances pour quelques jours là-haut, c'était le matin, dans la lumière une neige légère dansait entre ciel et sol. Debout à ma fenêtre, j'écoutais ce silence, je regardais cette beauté. Sur des feuilles de papier pelure blanc, aussi fines et translucides que le monde dans lequel j'étais en train de m'évaporer, je recopiai un passage de la *Grande Vision* de Black Elk, ce texte dans lequel le chaman sioux reçoit l'herbe de l'Etoile du Matin. Dans ce passage il était question d'un portail arc-en-ciel, et de points cardinaux d'où surgissaient des chevaux de quatre couleurs différentes. Voici comment parlait Black Elk : « Le cheval bai me dit : “Regarde-les, tes chevaux viennent en dansant”. » Je regardai et vis des millions de chevaux faisant un immense cercle tout autour de moi – un ciel plein de chevaux ».

Dans cette première lettre je lui dis des choses que j'ai oubliées.

Toute la chronologie se mélange dans ma tête, parce que c'était comme si le temps s'était arrêté de passer, comme si on avait vécu tout ça dans un cercle de temps, sans début ni fin. Je commençais à avoir vraiment envie de le voir, mais en même temps rien ne semblait pressé.

Il était en vacances à Long Island ; moi, dans mes Pyrénées. Je passai l'été dans un état d'extase teintée de mélancolie. Sans cesse je partais sur les sentiers, dans les buissons. « Tu as l'air envoûtée par la montagne », me dit un ami. Je descendais le moins possible au village, toute à la joie de ma solitude dans les hauteurs. Je lisais et relisais les poètes. J'écrivais des textes contemplatifs. J'écoutais de la musique, je dansais sur du hard rock avec mes petits garçons, je me réveillais en chantant. Je passais des heures immobile à observer la nature, les oiseaux, le ciel. J'écoutais le vent. Je sortais sous la pluie. Je suivais des animaux sauvages dans la forêt...

Le temps fut instable toute la saison. Chaque fois que je me déshabillais pour essayer de bronzer, le soleil se cachait aussitôt derrière un nuage, surgi parfois de nulle part, et je devais me rhabiller. Jean, mon petit voyant, qui avait alors six ans, finit par me dire : « Ne t'inquiète pas, maman. *Si le soleil se cache, c'est parce qu'il t'aime.* Mais il viendra quand même, parce que *ses rayons veulent aller sur toi...* »

Moi aussi je sentais que quelque chose allait venir, mais je ne savais pas quoi, et j'attendais.

Tout était apothéose, et tout s'écroulait.

Le jour dans l'azur. La nuit des étoiles filantes ascendantes, telles que je ne cessais d'en voir en rêve.

Dans l'autre vie tout s'écroulait.

Quelques mois plus tôt j'avais signé un bon contrat sur une simple idée, un livre qu'il me restait à écrire, un livre amusant à faire, l'histoire d'une femme qui se

métamorphosait en homme, et qui m'aurait rapporté un confortable à-valoir. Mais j'étais maintenant incapable de l'écrire. La seule phrase qui me venait, c'était celle de Kafka : « Un matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoire Samsa s'éveilla dans son lit transformé en une véritable vermine... »

Plus tard, bien plus tard, quand tout fut déchiqueté et ravagé, alors que j'avais décidé de pourtant maintenir intact en moi notre amour cent fois souillé, je cherchai le secours d'autres penseurs ; c'est alors que se présenta Léon Chestov avec son *Athènes et Jérusalem*, dont le chapitre *Parménide enchaîné* m'aida à me libérer de cette Nécessité dont la contrainte me hantait depuis l'enfance. Tu as raison, me disait Chestov, contrairement à ce que dit le grand Parménide, ce qui a été n'a pas forcément, n'a pas nécessairement été. Il peut en être autrement, il te suffit de le vouloir. Et je le compris aussitôt, puisque c'était exactement ce que j'étais en train de vivre. Ce qui avait été je l'effacerais, je ne me laisserais pas pétrifier en cédant à la tentation de regarder en arrière. Comment l'effacer ? Il ne s'agissait pas de pardon cette fois, d'ailleurs je n'ai jamais rien compris au pardon, je n'ai jamais aimé ce qu'on appelle le pardon, je n'ai jamais cru au pardon tel qu'on l'entend habituellement, le vrai pardon doit avoir lieu malgré soi, comme l'amour. Il me fallait, pour garder la joie connue mais annihiler toute cette douleur qui voulait la détruire, accomplir une opération réellement magique. Je créerais par la parole un trou de ver pour passer dans une autre dimension ; ce qui avait été là-bas n'aurait pas été, ici. J'abolirais la Nécessité, et je trouverais pour de bon ma grande, ma supérieure liberté.

Les mots sont comme nous : dans l'Éden, ils vivaient nus. Maintenant ils sont tous habillés ; quand par hasard un mot ose sortir nu dans la rue, la police l'arrête.

Des internautes à dsl overdosés titubent dans l'écroulement des immeubles de

lettres. Aux ruines du château, des chattes s'ouvrent muettes, et même les rois se déculottent.

Derrière les portes capitonnées de l'Anonymat building, des rectificateurs de parole tabassent la vérité à coups d'annuaires électroniques. Leurs tiroirs pleins de bas confisqués qui leur servent de femmes s'entr'ouvrent dans la journée. Simulacres, seuls miroirs où ils puissent un instant jeter un œil sur leur visage. Le matin, prenant soin de ne pas se laver les mains avant de se toucher les yeux. La nuit venue, dans leur voiture, poursuivant lentement le long des trottoirs leurs reflets qui fuient aux caniveaux.

C'est leur façon de chercher l'amour. Terrifiés par la mort, ils restent accrochés à ses mamelles de chienne couchée dessus la ville. L'âme de l'homme, sous l'afflux du poison sucé, se contorsionne, et il perd sa figure.

Décombres d'escaliers, là-haut dans un mur effondré une femme à sa fenêtre pleure sans larmes l'obscur perte de l'étreinte.

Là-haut à la fenêtre de l'immeuble en ruine dans la ville ruinée, je pleurais sans larmes, voyant pendant ce temps les guerres, la destruction de la nature, la mort qui s'étend, la souffrance hurlante étouffée par le bruit du spectacle, pendant ce temps l'argent qui dévore le temps, les trafics d'êtres humains, d'organes, de génomes, les trafics financiers, les trafics d'armes, les trafics de drogues, le trafic des visages et des corps au scalpel des vendeurs de fausse beauté, pendant ce temps la destruction de la beauté, de l'amour et de l'esprit, pendant ce temps les trafics de fausse poésie, la victoire du mensonge, l'adoration organisée des idoles aveugles et assoiffées de mort, la vénération de toutes les langues bavardes qui ne disent rien, la soumission au rien, pendant ce temps le sacrifice de l'enfance, le règne du capital, les industriels vandales, les artistes vendus, les écrivains et journalistes véreux, les politiciens arrivistes, tous

habiles communicants capables de se persuader eux-mêmes autant que les autres de leur importance, voire de leur humanisme. Ayant vu de près leur vie construite sur un monstrueux mensonge, une bête écœurante, pourrie, boursouflée, sournoisement tapie derrière un masque brillant. Les enfants qu'après une vie stérile ils ont fini par adopter pour, apeurés devant le miroir, se donner bonne conscience, ces enfants soi-disant sauvés par eux, mais qui doivent supporter le fardeau de leur vanité et de leur mal-être et se réfugient dans la drogue ou l'anorexie quand la charge est trop lourde.

Leur abjection. Ils ont beau s'asperger de mots savants et s'envelopper dans leur habit de supériorité, j'en ai trop vu, trop senti, trop compris (puisque c'est aussi à ça que le peuple leur sert, se décharger sur lui de leur boue, mais de loin, comme si ce n'était pas la leur), leur puanteur n'échappe pas à ma sensibilité exacerbée, je suis obligée de me durcir comme la pierre pour ne pas hurler de dégoût, hurler aussi de pitié pour leurs victimes innocentes, leurs proches martyrisés en secret. Je voudrais me jeter dans le vide, je suis obligée de me battre contre cette pulsion violente et répétée qui est en fait une pulsion de salut – mieux vaudrait disparaître que se laisser contaminer par le pus qui suinte de leur état –, je suis obligée de fuir les fenêtres ouvertes, si belles, pourtant, si claires, si tentantes.

Je me contiens, un sang noir se fige dans mes veines, j'ai envie de tuer. Car j'ai peur d'être aussi l'éternelle fille du peuple vindicative et brûlée par deux démangeaisons mauvaises, celle d'aller voir les têtes des privilégiés tomber sur la place de Grève et celle de réussir à se faire épouser par l'un de ces princes, d'entrer dans cet univers où tout semble brillant, facile, donné, permis, d'être cette traîtresse.

J'ai entendu l'énorme rumeur des manifestations, les slogans scandés dans les micros et par moments les violents mouvements de foule que dessinaient des milliers de cris soudains, les cris aigus de terreur ou de rage que poussaient des milliers de personnes chargeant ou fuyant devant une charge de la police, la police dont ne

cessaient de retentir les sirènes, la police dont en sortant de chez moi je voyais les grands cars massifs comme des camions de guerre, garés à la file le long du trottoir. Et j'ai pensé que oui, nous sommes en guerre, la guerre est générale, violence de tous contre tous.

Ça se passait partout et ça se passait en France, ce pays à la sensualité politique qui aime le brillant de la lame et le sang qu'elle fait couler, cette affaire sadienne des rapports de force, ce goût de la dramaturgie régressive, jouissive et meurtrière, ce besoin toujours renouvelé de transgresser la Raison que nos philosophes sacrèrent reine de la nation et qui nous corsète outrageusement, cette raison dressée comme un balai dans notre dos qui fige les rapports sociaux, radicalise la laïcité, crispe les oppositions, perpétue le culte de *l'esprit fort* contre la force de l'esprit et impose le couvre-feu aux musicalités de l'âme, ignorant ses besoins naturels – car l'âme en a comme le corps, l'esprit aussi, et c'est le monde moderne dans son entier qui les ignore, n'a même plus idée de ce qu'ils peuvent être, et les rend ainsi aussi dangereux que des bombes.

Et oui, j'ai voulu voir au fond de l'abjection de l'homme afin qu'il me révèle mieux ce que je veux voir, non de lui que j'aime pour sa lumière, mais du monde qu'il contient et qui l'empêche de la mettre en acte. Du monde que je contiens aussi, auquel j'adhère malgré moi, que je laisse encore m'opprimer alors que je veux m'en libérer tout en sachant que seul un dégoût final, plus qu'une lutte finale, m'en libèrera.

Et l'horreur du Mal m'apparaît dans son détail et son énormité, je me laisse tout le loisir de considérer le spectacle cru et nauséux qui grâce à ma douleur, à ma haine, à ma fureur crucifiante, m'est révélé. Je bois la lie, cela qui n'est que lie, épaisse, immonde, volumineuse à vous faire éclater la gorge. Puis je la vomis, à longs et violents hoquets qui semblent devoir m'emporter aussi.

L'estomac enfin vide, je reviens à l'amour, à ma faim d'amour, à mon besoin de nourrir l'homme du trop-plein d'amour qui tend mes seins psychiques et qui me semble plus que jamais nécessaire pour lui permettre de vivre et le protéger, lui Sad, l'innocent. C'est-à-dire lui qui se trouve toujours, au bout de cette opération savante et exténuante, innocenté. Je lui donne ma vie, il me prête son existence, ce n'est pas en lui ni en moi, c'est dans la transaction qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

Il y eut aussi dans toutes les banlieues du pays ces trois semaines d'incendies de voitures qui mirent le feu aux médias, tous aussi avides d' *événements* et de prémices de fin du monde, blogueurs et journalistes également excités par la possibilité d'une auto-destruction qu'ils n'osent accomplir eux-mêmes, pas plus que les *racailles* des cités, les uns et les autres se tendant confusément le miroir sans oser se regarder face à face, espérant la sentence de leur dieu quel qu'il soit, quelque figure qu'il prenne, mais n'appelant par leurs actes ou leurs écrits que les misérables sanctions de la police à bottes ou de la police à parole, l'une et l'autre comme toujours, comme sempiternellement, dédiées au retour de l'ordre bien-pensant.

Que se passa-t-il ? Le bon Français ronflait et râlait sur ses lauriers fanés. Des *barbares* sans parole commencèrent à pulluler et à incendier, et des petits blancs morts-nés dans leur bouillon de culture se mirent à puruler, pousser des cris de chouette effraie sur le péril bronzé. Alors qu'ils sont eux-mêmes la décadence incarnée, confits de lettres aussitôt mortes qu'ingérées par leur organisme malade, et tout aussi embourbés que les barbares dans leur impuissance, leur sexe honteux, leur besoin d'argent, leur dépendance à une quelconque drogue, leurs dérapages violents, leur mal-être chronique, leurs appels dérisoires à des valeurs traditionnelles, leur manichéisme stupide, leur réflexe primaire d'en découdre, leur fantasme de se sentir enculé et d'enculer en retour, leur foi mauvaise, leur haine de la vie, de la joie, de

l'amour, leurs pulsions de meurtre, leur désir d'en finir avec eux-mêmes, avec l'ennemi, par une *bonne guerre*, comme on le dit en d'autres temps, et qu'on l'obtient.

Pendant ce temps le bon Français, mal à l'aise, détourne les yeux et parle bas. Si l'ONU enquêtait pour savoir s'il y a chez nous des armes de répression massive ? La plus grande ruse de ces dernières étant de faire croire qu'elles n'existent pas, aucune preuve ne pourra être établie, pas plus en Europe que dans le reste du monde. Les inspecteurs repartiront et la répression massive restera cachée sous nos côtes, enclume dans la poitrine de chacun d'entre nous. Ce qui, bien entendu, n'empêchera nullement la guerre d'avoir lieu. Telle qu'elle a depuis longtemps lieu à chaque instant et nous perce de flèches de plus en plus douloureuses. Ou telle que, si nous ne savons la contenir, elle achèvera notre martyr en nous arrachant le cœur en même temps que l'enclume. Prions pour que le cœur soit alors bien réduit à néant, lui aussi.

Dans les mois qui suivirent, souvent je vis des hélicoptères tourner au-dessus de la ville, des Gazelle ou des Puma, les gares tenues par la police et l'armée, mitrailleuse au côté, l'Église américaine gardée par des chars, une autre fois porte Maillot la place occupée par des soldats en treillis lourdement armés, « c'est le Liban ici ! » a dit le chauffeur de taxi africain, à la radio sur RFI c'était la guerre toujours la guerre les victimes civiles, « ils tuent les gens pour rien, jamais rien ne se règle, on a moins de prix que des vaches » a-t-il ajouté, très en colère. Sad avait alors changé de ministère, mais ces déploiements de force me faisaient chaque fois penser à lui.

De la fête de *l'Humanité* où je me rendis avec mes enfants pour rencontrer Roberto, l'animateur du site militant Bellaciao où je publiais des textes, je garde l'impression d'un camp retranché. En descendant de la navette, à la Courneuve, c'est comme si la guerre avait eu lieu, à moins qu'on ne l'attende. La passerelle, le terrain, les installations, le ciel, tout est lugubre. Les jeunes qui campent sur place déambulent,

couverts de boue et ahuris de fatigue. Une fois muni du bracelet d'accès, il faut dès l'entrée passer par l'un des nombreux sas d'âcre fumée de merguez, qu'un vent bas étire et fait stagner sournoisement. Quelques attractions pour les enfants, manèges et tir à la carabine, ils gagnent des pétards et je vide mon porte-monnaie mais au moins ils ne seront pas venus pour rien. Sur la grande scène un groupe de rock dont j'ai oublié le nom, on l'écoute un moment, au milieu d'un public divers mais plombé de tristesse. Au théâtre de Guignol, qui raconte une histoire de locataire expulsé, je m'assois sur un ballot de paille à côté d'un garçon chevelu qui fume d'une herbe dont je respire les volutes, espérant y trouver de quoi égayer un peu mon âme. En vain.

Sur le stand Rifondazione, je passe voir Roberto, il me présente d'autres personnes qui se mettent aussi à me parler, mais le bruit ambiant m'empêche de les entendre et je me contente de hocher la tête en signe d'assentiment – je me demande bien à quoi. On fait un dernier tour, d'après ce que je lis sur les tracts et les affiches, ici tout le monde est solidaire de quelque peuple ou catégorie sociale. Mais à part une Antillaise dans le bus – une femme d'une cinquantaine d'années avec une Blanche du même âge aux cheveux gris, toutes deux vraisemblablement militantes dans quelque association – et un jeune Beur parmi les danseurs de banlieue d'une démonstration de hip hop, je n'ai vu partout que des visages pâles, très pâles. Il semblerait que la plus grande fête populaire de France n'attire pas beaucoup le peuple des immigrés, même de deuxième ou troisième génération.

Qu'est devenu le peuple ? À l'âge de vingt-six ans, subsistant depuis longtemps et encore pour longtemps entre petits boulots et chômage, j'ai décroché pour quelques semaines un job d'agent recenseur. Par tirage au sort il m'avait été attribué le secteur "Bordeaux Nord". Le superviseur m'a alors proposé de m'en donner un autre. J'avais l'air d'une poupée de dix-huit ans, il ne voulait pas m'envoyer arpenter pendant des heures et des jours, seule, l'un des quartiers les plus durs et les

plus misérables de la ville. Il a même insisté, mais je ne voulais pas de passe-droit, je n'avais pas peur et je l'ai fait sans problèmes, pendant que mes petits de six et deux ans, avec lesquels je vivais seule, étaient à l'école. Entre les barres HLM et les bicoques parfois sans eau ni électricité j'ai effectivement vu beaucoup de misère, je ne pouvais pas me permettre de laisser les papiers, il fallait que je les remplisse sur place avec les gens, souvent incapables de le faire eux-mêmes ou très hostiles à la paperasserie et au Pouvoir, dont j'étais à leurs yeux une représentante. Je me faisais belle pour y aller et tout s'est bien passé, je me souviens d'avoir mangé des loukhoums à la rose avec un vieil Arménien solitaire, avoir bu du café avec une femme dont tous les fils étaient en prison, et sur bien d'autres toiles cirées poisseuses d'alcool, avoir aussi vaincu ma peur de bien des bergers allemands aboyeurs.

Avec une partie de l'argent gagné au bout de plus d'un mois de travail, 1600 francs à l'époque, je suis allée chez Conforama acheter une table et des bancs en pin blanc, bien neufs et clairs ils ont fait comme un rayon de soleil dans la pièce où on mangeait, les enfants et moi. J'aimais bien cet appartement sous les toits, dans le quartier Saint-Michel, les pièces étaient petites et éclairées directement du ciel par des lucarnes, tout aurait été parfait s'il n'y avait toujours eu, en se levant le matin, un énorme cafard noir qui courait sur le lino. À ce moment-là j'étais très pauvre, il n'y avait pas de RMI et j'avais beaucoup moins de moyens qu'un Rmiste plus tard, je n'avais rien, par exemple je n'avais pas le téléphone, ce qui n'était pas grave, ni de quoi manger à ma faim, ce qui n'était pas trop grave non plus tant que j'arrivais à nourrir mes enfants. Mais ça m'a toujours peinée, ensuite, de voir des personnes bien en chair aller aux restos du cœur ou faire la manche. Les pauvres avaient donc tout perdu. Ils avaient perdu la faim réelle, celle qui vous rend maigre et irrécupérable comme un loup, et avec elle leur dignité, qui aurait dû les inciter à cracher dans la soupe à Coluche. Même les pâtes étaient chères pour moi, je ne risquais pas d'être un

peu enrobée. À ce moment-là je lisais comme une affamée, béni soit le pays où même les démunis peuvent trouver à lire, c'est à cette époque que j'ai lu *La Faim* de Knut Hamsun.

Les périodes de pauvreté sont finalement celles qui s'obstinent le plus dans ma mémoire. La pauvreté isole, j'étais très isolée, une femme seule avec deux enfants est plus isolée qu'une femme seule. Le très pauvre n'entre jamais dans un café, un restaurant, un cinéma, un train, un avion. Mais enfin j'avais du temps, de la lecture à volonté, de l'amour quand ça me chantait et ça me chantait tout le temps. J'étais toujours joyeuse, il me semble. La grande pauvreté est une grâce, surtout quand elle est choisie. À qui elle est imposée, elle est aussi une malédiction. Elle vous marque à l'âme, elle vous marque à vie parce qu'elle est aussi le signe d'une vie *nécessiteuse*, la victoire de la mauvaise destinée, de cette *anankè* qui désigne aussi en grec les liens du sang (la fatalité de la naissance) et la torture, la prison. C'est comme ça qu'ensuite le riche se sent comme naturellement autorisé à vous traiter en sous-homme et à vous rayer de cette carte du monde où vous n'avez jamais eu le droit d'exister vraiment.

Conscient de la dangereuse situation nationale et internationale, Sad pensait, pensait gravement l'état du monde, entouré d'une cour de jeunes et moins jeunes intellectuels, ses sangsues qu'il suçait aussi. L'un les autres, les autres l'un, les uns les autres se couvrant de suçons d'amour et se gavant la bouche de leurs symboliques bites réciproques, lui s'exclamant régulièrement : « Comme vous avez bon goût de m'apprécier et d'admirer ce que j'aime, mes amis ! », eux répliquant, la langue empâtée d'extase : « Maître, les foutres de Shakespeare, d'Heidegger et d'Homère ne nous remplissent pas mieux que le nectar qui sort de cette brillante bite vôtre que sans répit vous astiquez ».

Pardonnez-leur car ils ne savaient pas ce qu'ils disaient, et moins encore ce que lui leur disait. Sa fameuse question : « Qui êtes-vous ? », vous déchirait l'en-soi, mais tous ceux qui écoutaient s'écouter parler ce diable habile et volubile repartaient sans s'apercevoir qu'ils étaient réduits en confetti d'un effet aussi désastreux que joyeux, et qu'il leur fallait maintenant, avant de songer à aller voir ailleurs s'ils y étaient, réunir leur soi, retrouver leur noyau, leur structure innée : il faut une terre pour cultiver un jardin, sans terre vous n'avez que des fleurs coupées et des paradis artificiels, le sol se dérobe sous vos pieds et si vous ne savez pas mourir de vous-même en beauté, pour vous donner une chance de vous re-semer et ré-éclore, il vous faut détruire discrètement les autres en les contaminant de votre mort, ce qui fait de vous un damné volontaire.

Peut-on dire en toute liberté « Je est un autre » sans avoir d'abord assumé l'essence précédant l'existence de ce Je ? On ne peut que prendre l'homme pour une « passion inutile », incapable d'atteindre le Tout, quand on a misé sur une liberté déployée dans le néant, une liberté qui piège, engage l'homme à agir dans une logique d'échec intime, livre la conscience au mal et à l'impossibilité de la liberté qui libère. Outre qu'on ne saurait être libre seul, car cette liberté-là est impuissance et la liberté en acte est relationnelle, il est plus tragique encore que d'être privé de son authenticité par l'entourage, la pensée unique, l'Opinion, etc, c'est d'en être privé par soi-même, par un système où la conscience, au lieu de dialoguer avec la substantifique moëlle de l'être, la gouverne ; où le chasseur sauvage est déchiré par ses chiens trop disciplinés et continue à errer dans la forêt sans se rendre compte qu'il est devenu fantôme. Pour parer au regard contraignant et tueur de l'autre je porte un masque, je multiplie les masques, je lui tends un faux moi à regarder : stratégie parfois valable dans la surface « mondaine » (mais le masque, qui signe la crainte d'être vu et puni, en envoyant à la face d'autrui le rejet de toute culpabilité, n'appelle-t-il pas par en-dessous la punition,

le plaisir de la punition ?), mauvais calcul pour l'être profond. Vos faux visages peuvent finir par se changer en gueules qui vous dévorent ou menacent à tout instant de vous dévorer.

Sous l'œil lubrique de Cabinets, sa directrice de, donc, mon Concombre Masqué et ses compagnons de carnaval se retrouvaient par petits comités dans son bureau, où ils devisaient, aussi vaniteusement que vainement, avec des airs de conspirateurs révolutionnaires. De temps en temps tel ou tel organe, revue sur papier ou en ligne, reproduisait l'enregistrement de leurs ris et suçotements sans fin, ces garçonnets d'un âge parfois avancé n'étant de toute évidence toujours pas sevrés des mamelles maternelles, eux qui, en ces lieux d'aisance, se gonflaient, au dernier stade de leur masturbation cérébrale, d'une ultime orgasmique pensée empruntée à François Meyronnis, auteur d'un essai sur le néant, à savoir que *la sexualité d'un homme va aussi loin que sa langue*, grâce à quoi ils se sentaient survirils, tout en continuant à se retrouver entre puceaux pour échanger leurs giclées d'esprit, puis en solo plus ou moins honteux fixant les gros seins que leur tendait à profusion maman, *i.e.* l'industrie pornographique, les yeux rivés aussi sur la géante bite à papa qui devant la caméra et malgré sa pauvreté de langue les fourrait toutes et éjaculait abondamment.

La sexualité d'un intellectuel ne va nulle part, elle est morne, platement fantasmatique, sans relief et sans intérêt. Ce qui se passe dans sa tête, à défaut de son corps ? Mais rien. Puisque le sexe c'est la bête, c'est le néant. À la limite baiser dans une église, ou bien déguisé en domestique, ce genre de transgressions banalissimes qu'il croit subversives mais qui ne le feront jamais changer de vie, ni lui ni personne. Son corps n'a aucune imagination, tout entière requise par sa pensée. Se tripoter ou se faire tripoter lui paraît follement inventif. Ces dames, comme la Beauvoir, se pâmeront à s'imaginer en petite femme de leur petit mari, ou à pratiquer quelques

attouchements sur d'autres femmes, dans les deux cas cherchant mollement la femme qu'elles ne sont pas, tout en couchant ici ou là avec des hommes sans rien sentir.

L'intellectuel est si étonné d'avoir une sexualité, malgré son corps raide et inutile, qu'elle lui semble extraordinaire – alors que l'observateur (l'observatrice) en voit les pauvres limites, aussi pauvres que le combat qui se mène entre ce qui lui reste d'instinct et la débilité de son corps circonscrit par sa langue. En vérité la sexualité d'une femme, d'un homme, va aussi loin que leur capacité à percevoir, à l'extrême pointe de leur intuition, la puissance aiguë du verbe qui habite toute chair, toute chose, qui peut se réduire à un seul mot, qui peut se réduire au silence. Toute guerre est celle, violente, que l'homme mène à son occupant, le verbe dans sa chair, et qui ne peut se résoudre que dans la fusion de l'amour.

Des puceaux, c'est ce que nous étions tous sur la Toile, livrés à la branlette intellectuelle autant que charnelle. Chacun y était fort content de soi, régulièrement on se congratulait réciproquement pour faire monter la sauce, ou bien on se fouettait et s'excommuniait ce qui revenait au même, l'essentiel étant de se donner du volume. On eût pu y organiser des cérémonies de remise de prix qui eussent ressemblé aux *Hot d'or*, ces *Césars* du film X où les salariés du cul à la chaîne se prennent pour de grands acteurs et réalisateurs. Et ce n'était pas le paradoxe le moins amusant que de constater que dans ce petit milieu où l'on se targuait volontiers d'élitisme et où l'on déplorait à grands meuglements la perte de l'échelle des valeurs, eh bien ma foi les grenouilles n'avaient de cesse de se faire aussi grosses que des bœufs, et que plus elles s'enflaient, plus on les respectait, exactement comme cela se produisait dehors, dans le vrai monde, dans cette société dont on vomissait les mensonges et magouilles tout en les reproduisant dans l'espace de la blogosphère, faux-semblants, bluffs, lâchetés, renvois

d'ascenseur, attaques perfides, mensonges éhontés, glorification de veaux d'or et combines en réseaux compris.

La mécanique mortifère des hommes, que je voyais chaque jour à l'œuvre en Sad, dans sa vie privée comme dans sa vie sociale, je la voyais fonctionner en chaque petit chef ou aspirant chef de chaque petit milieu. Sad aussi aimait tout ce qui brille, une vraie pie. Quelqu'un rencontrait-il le succès, il se rangeait aussitôt à ses côtés, se faisait passer pour qui l'avait toujours secrètement soutenu, voire inspiré, et s'arrangeait pour faire retomber sur lui une part de la médiatisation de l'autre. Il était entré, tout jeune, dans les arcanes du pouvoir en léchant les pieds des grandes personnes bien placées pour lui être utiles, puis en manigançant toutes sortes d'alliances et contre-alliances. Et il ne s'était jamais départi de cet usage exclusivement intéressé des êtres qui l'entouraient, y compris bien sûr Cabinets, sa fidèle hyène, et sa femme Sophia, une star de la lutte contre le sida qu'elle ne risquait pas d'attraper, auprès de laquelle il était toujours bon de s'afficher. Un jour où cette épouse têt rompue en couple aux exercices de domination avait publié un affligeant best-seller, essai bâtard qualifié de *romanquête* sur la « France d'en-bas » qui remporta un prix décerné par un jury de complices, on le vit manifester en public un étonnant regain d'amour et d'attentions envers elle, dont on ne sut s'il était plus inspiré par le clinquant de la récompense ou par les sommes très confortables que s'apprêtait à encaisser sa tendre moitié.

Il faisait tout ça avec j'allais dire tant d'innocence, du moins avec un tel naturel, que ça me donnait presque envie de rire. Je lui reprochais sa lâcheté, ses mensonges, ses tricheries, mais voilà ça glissait sur son plumage, ça ne lui faisait pas honte, dans son esprit tel était l'ordre des choses, le monde ne fonctionnait-il pas ainsi ? Certes il le refaisait et le dénonçait à longueur de temps avec ses bichons, mais toute la différence, n'est-ce pas, était que lui faisait partie de ces surhommes

nietzschéens (peut-être même était-il le seul sur cette terre !) qui avaient réalisé la transmutation de toutes les valeurs, ce qui signifiait quoi ? Que ses actes n'avaient aucune importance, seule comptait sa supérieure pensée, qu'il zarzuelait à souhait à ses grosses têtes creuses et qu'il avait par moments la bonté de vouloir me faire entrevoir, quoique manifestement les femmes fussent impropres à la survie en ces hauteurs. « Kierkegaard, écrit Chestov, essaya de réveiller l'angoisse et l'horreur de la vie dans l'âme de Régine Olsen. Il ne réussit pas, il est vrai, à l'« élever » jusqu'à lui... ayant vu qu'il ne retrouverait pas sa jeunesse, que Dieu lui-même ne pouvait la lui rendre, il se précipita désespéré vers l'arbre de la connaissance du bien et du mal et voulut obliger Régine Olsen à le suivre. » Voilà ce que je voyais de Sad, plutôt que sa soi-disant liberté qu'il voulait me démontrer. Décidément Chestov mettait les mots sur ce que j'avais pu constater: « Tout ce que l'homme déchu entreprend pour se sauver le rapproche de l'abîme. Il veut fuir la nécessité et il la transforme en immutabilité à laquelle il lui est impossible d'échapper ; certes il ne peut lutter contre la nécessité, mais il peut la haïr, la maudire, tandis que l'immutabilité il doit l'adorer, car elle le mène au royaume de l'« esprit », elle lui donne *oculis mentis*... » L'immutabilité est le masque de la nécessité, et l'adorer, c'est s'adonner au néant et se condamner à l'inertie.

Il existait un lieu où je n'étais pas naïve, où il n'était pas méchant. C'est là que nous habitions et nous tendions les doigts, mais par en-dessous, sous toute la grande comédie que nous jouions malgré nous. La grande comédie nous venait de l'enfer social contre lequel nous luttons, contre lequel chacun doit lutter, mais auquel Sad, empêtré depuis des décennies dans son pouvoir, son mariage, ses réseaux, son image médiatique, était enchaîné par mille démons qui lui faisaient faire ces immondes grimaces que je lui voyais chaque fois que ses diables enfonçaient leurs griffes dans ses chairs pour l'empêcher de bondir dans la vie libre et gratuite. Sad s'était condamné

lui-même à jouer de son corps comme d'une marionnette à laquelle il avait assigné des rôles précis, selon qu'il se trouvait devant une caméra, en public, en privé avec un homme, en privé avec une femme ou en privé seul. Seul il s'utilisait encore et toujours, comme, sans états d'âme, il utilisait les autres, continuant de dissocier corps et esprit et de n'accorder de prix réel qu'à la liberté de l'esprit, alors que dans ce rapport de maître à esclave son esprit était aussi prisonnier que son corps. Et qu'il était lui-même autant prisonnier des autres, ces objets dont il dépendait hautement pour maintenir sa position dominante, sur le terrain spirituel comme sur le terrain politique. De même que le « divin » marquis vu par Man Ray, Sad s'était emmuré dans sa volonté à prétention surhumaine de satisfaire ses pulsions sans avoir à en répondre ni devant les femmes ni devant Dieu le Père, qu'il défiait sans cesse tout en quémendant sa bénédiction. Je pouvais toujours, animée de révoltes de plus en plus violentes, brûler la Bastille, il était, lui qui pourtant aimait la lumière et l'infini, définitivement embastillé, condamné à l'ombre du cachot tandis qu'il continuait d'agiter sa marionnette triomphante par la fenêtre pour berner la foule, et lui avec.

L'esprit court sur ses propres surfaces, mais ce qui l'électrise, trempe d'or le fil de ses figures, c'est le sexe tapi dans le profond sommeil. C'est le rêve tapi dans le profond sommeil. Au cœur du profond sommeil de notre passion, se trouvait un rêve de beauté et de vie éternelle baignant dans une sexualité parfaitement innocente et joyeuse. Ce lieu était hors du monde sans doute et c'est pourquoi nous ne pouvions nous y rejoindre « en vrai », comme disent les enfants, mais l'incessante guerre que nous nous faisons aussi, dans ce réel où tout nous sépare, ne faisait qu'attiser le désir de cet autre réel inatteignable où nous aurions pu nous aimer « en vrai », dans quelque paradis isolé où ne serait restée de nous que notre vérité première.

Bien entendu il n'admettrait jamais avoir été obsédé par une femme au point d'en tourner fou furieux, tout juste parlerait-il de jeux avec ses roses, dans son système

on n'aimait pas une femme on aimait les femmes, trois points de suspension. Il avait été élevé parmi les femmes, le dernier-né, l'enfant chéri, jusqu'à sa mort il lui faudrait rester le roi du harem, sinon elles vous mangent comme elles ont mangé papa que j'ai tué, vous savez ? C'est pourquoi les femmes l'aimaient d'ailleurs, il réveillait en elles le désir de cajoler en même temps que la frustration, puisqu'il s'y entendait à les exciter avec ses promesses à points de suspension, puis à ne pas les satisfaire, il les secouait jusqu'à faire d'elles un cocktail de désir sexuel et de désir de meurtre, d'amour inconditionnel et de haine, et bien souvent elles finissaient par s'autodétruire de l'intérieur. On l'entendait railler la folie des femmes, mais depuis toujours c'était son jeu favori d'éveiller en elles cette folie, pour cela il savait s'y prendre avec une parfaite délicatesse sadienne, une infinie patience qui lui assurait d'infinies jouissances. Il ne se privait pas pour autant de tomber amoureux de ses proies qu'il ne consommerait pas, de se donner les palpitations et même les souffrances de l'amour grâce auxquelles il pouvait se sentir vivant. Mais voilà que nous étions allés tous les deux trop loin dans ce jeu dont je n'avais de cesse de le faire sortir, et qu'il était devenu aussi dangereux pour lui que pour moi. Un temps il m'annonça qu'il avait changé, qu'il n'était plus le même, et je crois, ma tête bien sur mes épaules, qu'en effet il était passé de l'autre côté de lui-même. Seulement il ne sut que faire de ce nouvel être qu'il était devenu et qui était lui-même dans toute sa beauté, mais fragilisé par sa nudité – ainsi que le dit Jim Harrisson à propos d'Hemingway, quand on a porté un masque toute sa vie, si on l'arrache la peau du visage vient avec – et il réintégra son bon vieux personnage, celui qui l'empêchait de prendre le risque de quitter sa sévère matrone, et rendait tout amour impossible.

Et j'étais toujours imprégnée du sentiment que si nous n'arrivions pas à nous revoir, c'est l'ordre entier du monde qui en serait dérégulé et en souffrirait. J'y repense cette nuit en traversant Paris gelée. Je t'ai vu délirer, Sad, j'essayais de suivre, je me

disais ça fait partie du jeu, se donner le droit de se laisser aller au délire, mais au bout d'un moment c'était trop difficile, j'avais l'impression d'être la femme qu'on coupe en deux au cabaret tu sais, je voulais bien faire le rôle mais je sentais la scie, j'avais mal, ma peau saignait, j'avais peur, je finissais par dire stop tu es complètement fou, et puis ça s'arrêtait, et puis tout recommençait plus calmement, jusqu'à la crise suivante, les miennes crises consistaient en déluges de mots d'amour ou bien de désespoir et parfois de reproches, en crédulité débridée aussi, comment avons-nous pu durer si longtemps comme ça ?

Je l'appelais Monsieur le Sinistre de l'Intérieur, premier ministre de ma chair, de mon intérieur, tantôt ministre du culte et tantôt policier, espion et manipulateur de mon pays. Par diminutif de Sinistre, je l'appelais Sin aussi, où j'entendais en espagnol *sans* et en anglais *péché*, non qu'il fût sans péché, il était né dans un berceau bien trop catholique pour n'y avoir pas été imprégné du sentiment du péché, sa naissance même en était un, n'est-ce pas ? Mais il était bien *sans*, comme Armand Robin qui écrivit *Ma vie sans moi* il vivait sans lui, aussi à distance de lui qu'il tenait à distance les femmes qu'il séduisait. Avec lui c'était l'amour sans, et la chair sinistrée.

Une femme admirable, dans la bouche des hommes de cette génération comme dans celle des néo-machos, c'était une qui supportait vaillamment et si possible joyeusement la folie de son mari, c'est-à-dire ses besoins, un homme a des besoins n'est-ce pas, naturels, sexuels, spirituels, politiques, alors il les fait et sa femme ramasse, éternelle mineure même quand elle gagne sa vie, moule accrochée à son rocher, la femme ramasse les merdes que son chien de mari dépose sur le tapis du salon pour se venger du salon, du tapis et de tout l'attirail domestique par lequel la femme admirable se charge de châtrer son homme, après qu'il lui a soigneusement fait croire qu'il était le seul à pouvoir la baiser.

N'étant pas une femme de ce genre, je ne pouvais à ses yeux être qu'une femme de l'autre genre, le genre prostituée. Une Lilith, une Babylone à cheval sur sa Bête, l'Apocalypse incarnée, voilà ce que j'étais et pourquoi il lui fallait dépenser tant d'énergie pour me réduire sans cesse à une petite chose tantôt attendrissante et commune, tantôt méprisante et à détruire. Les femmes libres sont si inquiétantes pour les hommes faussement libres.

La vérité c'est que les êtres ont peur les uns des autres, et moi aussi je voyais en lui la Babylone de saint Jean. Certes raffinée et attrayante, ainsi que Dürer l'avait gravée, en courtisane vénitienne. Mais au deuxième regard dangereuse, et surtout écœurante. Sa langue qu'il se vantait d'avoir fourrée dans tant de bouches, comment supporterais-je qu'il la glisse dans la mienne ? Ce faisant il m'aurait insérée dans la multitude, c'est-à-dire dans la promiscuité, il m'aurait réduite à l'état de ver grouillant parmi les vers, voilà l'impression que j'avais, tout au fond. Tout au fond, nous étions victimes de la fantasmagorie sexuelle suscitée par notre image. Moi qui décrivais l'amour charnel sans honte dans mes livres, n'étais-je pas aussi à ses yeux un misérable corps d'organes, n'éprouvait-il pas vis-à-vis des organes une répulsion et une révolte (la Nécessité !), autant qu'une fascination obsessionnelle ? En tout cas moi je voulais un homme pur, comme ceux que j'avais connus avant, c'est-à-dire des innocents, qui aimaient les femmes sans calcul, pas pour les observer et trafiquer comme des scientifiques, pas comme des entomologistes qui vous réduisent à l'état d'insectes à collectionner. Pas des tueurs froids, mais des donneurs de vie chaleureux. Je voulais lui apprendre à être un homme qui donne la vie et sait la recevoir. Et parfois, parfois on y arrivait. Mais il aurait fallu que nous soyions réellement l'un près de l'autre pour que ça dure, pour que nous puissions protéger la vie de tous les fantômes gloutons qui habitent la Distance et dévorent au passage la bonne nourriture que vous vous envoyez.

Il m'appelait Lolita et il devait se sentir Humbert Humbert, à ne pas pouvoir s'empêcher de me poursuivre en me relançant chaque fois que je m'éloignais. Mais j'étais aussi le misérable HH, et lui aussi était ma lolita, capricieuse et foldingue, se riant de mon désir jamais satisfait et s'entendant à l'exciter comme la plus pute des courtisanes. Je le lui disais parfois, il avait tout de la courtisane, le lever de jupons, le fiel, les fuites, les menteries, cet homme hébergeait en lui la pire des femmes, de celles qui s'emploient à persuader les hommes qu'ils les aiment à la folie alors qu'elles ne font que manier savamment insinuations, promesses et frustrations pour les rendre fous de désir. J'étais fou de lui, mon atroce diva, voilà. Pourtant je crois que j'aurais eu envie de vomir si sa langue avait pénétré dans ma bouche, il devait bien le savoir aussi et c'est pourquoi nous avons pris soin de ne jamais nous rencontrer, tout en faisant mine de croire que le sort s'acharnait contre nos amours.

Dans la lumière comme des enfants joueraient à « on dirait qu'on est des amoureux », bâtissant leur fiction et la vivant à fond sans pour autant passer à l'acte dont ils sont incapables ; dans l'ombre deux bêtes aveugles se disputant le même tunnel, deux bêtes au carrefour, Œdipe et son père, bientôt l'une morte, l'autre les yeux crevés. Or c'est si long de tuer un être... les petits chats qui se débattaient dans le seau...les bébés des déportées que la kapo Gerda Quernheim noyait à la naissance, de son propre chef, au Revier, l'infirmerie du camp de Ravensbrück où mourut Milena, l'ardente amante que Franz Kafka ne put que condamner avec lui aux amours sans chair...

Il fait froid sur Paris, la Seine est glacée, ma tête gèle et je m'emmêle. Tout est vraiment parti de là, de cette parole qu'il m'avait fait envoyer : « Dites-lui que je l'aime ». Avant c'était flou et prêt à le rester, un flottement assez agréable et sans passion, mais à partir de ces mots tout a changé, il faut faire très attention aux mots,

comme a dit Victor Hugo devant le gigantesque trou du cirque de Gavarnie : « Une goutte d'eau a fait cela ».

Après je me suis plaint qu'il se faisait désirer sans jamais se donner, mais c'est de ma faute aussi, tout le monde le voit bien, n'est-ce pas ?

Parfois je pensais que son but était de me rendre folle, comme il l'avait fait avec d'autres. Pire que Don Juan : le serial séducteur qui indéfiniment se fait miroiter et se dérobe, ne consomme pas, ne s'en va pas, ni ne vous laisse partir. Je le savais dès le début, pourtant, comment il fonctionnait. Une fois au Monoprix de la rue de Rennes, une femme s'était jetée sur moi pour me demander si j'avais fait l'amour avec lui, j'ai compris qu'il l'avait rendue folle de rage mais je n'ai pas voulu répondre. Une autre s'était déplacée pour me donner rendez-vous à la piscine d'un grand hôtel canadien, afin de m'interroger aussi sur mes relations avec lui et me raconter un peu dans quel état il l'avait mise, lui l'homme très mûr et prestigieux, à séduire la toute jeune femme qu'elle était, lui donner des rendez-vous, l'embrasser sur la bouche puis s'écarter, ne jamais la prendre dans ses bras, la frustrer, la laisser lui téléphoner chaque jour des mois durant sans jamais lui répondre, ne serait-ce que pour la faire arrêter, puisque c'était ce qu'elle lui demandait, une réponse, un oui ou un non. Enfin la pousser à l'obsession, selon son propre mot, et au désir de le tuer. Et bien avant cela, oui, je l'ai toujours su, le corps sait qui tue, et c'est pourquoi j'avais si longtemps tenu à l'écart tout début de séduction entre lui et moi, sur mon goût de lui j'avais fermé mon corps, je m'étais tue. Et puis j'avais fini par oublier ce que je savais, et par plonger. Certaines tenaient le choc, les filles qui se font une spécialité de flirter avec des vieux de renom et ne s'alarment pas de leurs bizarreries et caprices, ou les élégantes frigides ou endurcies pour lesquelles l'amour fait partie d'un art de vivre et n'engage pas davantage qu'une sortie au concert, qui peuvent s'entendre congédier au pied du mur par un « Vous ferez partie de mes mille et trois, que j'aurais aimées sans tromper ma

femme », et s'en trouver désappointées mais plutôt flattées, avant de passer à autre chose, comme la préparation de leur mariage ou celui de leur fille.

Quand l'on en vient à juger la victime pour absoudre le bourreau, par des raisonnements du genre « Elle n'a qu'à pas être si bête », que je pouvais aussi bien m'appliquer à moi-même, il faut savoir qu'on est en grand danger de ne plus pouvoir désirer le bien, de ne plus être capable de se débarrasser du mal, et donc, comme l'avait senti Chestov, de perdre tout espoir d'être libre. Sans compter les implications politiques d'une telle posture, si vite collectivement adoptée – « Ils n'ont qu'à pas être si inférieurs, si sous-hommes ».

Vingt jours d'isolement et de solitude dans la splendeur des montagnes enneigées : je passai le mois de janvier dans un total état de grâce.

Silence, altitude, air pur, un mètre de neige à des kilomètres autour de la maison. Pratiquement pas de communication : pas de voisins immédiats, téléphone coupé par la tempête, donc pas d'internet non plus, un courrier de temps à autre quand je descendais en raquettes au village, c'est tout.

Vingt jours à écrire, suivre les traces d'animaux, entretenir le feu. Malgré le froid très vif, jusqu'à moins quinze degrés, le corps toujours chaud comme un poêle, largement assez couvert d'un mince pull pour arpenter la forêt et les pistes glacées.

J'étais une véritable ressuscitée, le Temps m'appartenait comme je Lui appartenais. Ici, maintenant, dans cette parfaite solitude, ce doux silence, cette beauté indicible, je connus vingt jours et vingt nuits durant un absolu, un surhumain bonheur.

Au printemps, je suis allée sur la colline de Montjuic, à Barcelone, et je suis entrée au musée d'art roman. Les fresques me fascinaient, j'y voyais des masques africains. Le musée était à peu près désert. Seule devant une abside je me suis sentie

aimantée, irradiée. L'alarme s'est déclenchée, le gardien a surgi en me disant, mécontent, qu'il ne fallait pas franchir la barrière. J'étais pourtant restée sagement derrière... Du moins mon corps n'avait pas bougé...

Mais depuis quelques mois j'avais des rapports singuliers avec la force électromagnétique, comme d'ailleurs avec le reste du monde... Si je passais près des voitures télécommandées de mes fils, elles se mettaient en marche toutes seules... J'entrais dans la pièce où mon ordinateur était en veille, il se rallumait... Je ne pouvais plus les portes en fer qu'avec mes chaussures, pour éviter de prendre chaque fois le jus... Systématiquement les portillons du métro refusaient de s'ouvrir sur mon passage : pas à cause de mes tickets, qui fonctionnaient normalement avec n'importe qui d'autre, mais à cause de moi... Un jour où j'étais seule à la maison pendant un orage, l'intérieur en fut bombardé de fortes étincelles claquantes, telles que je n'en avais jamais vu...

Un autre jour je me suis rendue à une réunion de parents d'élèves, après l'école. Comme une vingtaine d'autres personnes avant moi, je suis passée devant un bureau vide dont la porte était ouverte. Quelques instants après, une fumée noire envahissait les couloirs et l'escalier. L'ordinateur de la pièce en question avait pris feu. Le nez plein de suie, on s'est retrouvés à courir dans les marches où l'on n'y voyait déjà plus rien, puis sur le trottoir, toussant et le cœur battant, en train de regarder de beaux pompiers jaillir de leurs beaux camions... J'essayai de chasser un vague sentiment de culpabilité.

De tels incidents n'étaient que des scories de mon état, mais de plus en plus souvent allaient jaillir du volcan de véritables diamants. Du port d'Anvers, j'eus dans les cris des oiseaux de mer, la vision d'une large rivière lumineuse qui liait la Seine à l'Escaut. En sortant du musée de Barcelone j'allai m'asseoir sur une marche, en haut du grand escalier. Quatre mouettes surgirent, tracèrent en vol un cercle au-dessus de

ma tête, disparurent. Je pensai à ce qui m'était arrivé à Charleville, quelques mois plus tôt.

Rimbaud m'était apparu plusieurs fois en rêve, il m'avait montré l'or du ciel, je l'avais hébergé dans mon appartement, c'était à mon tour de lui rendre visite. Les 10 et 23 novembre nous étions allés passer la journée là-bas, Florent, les enfants et moi. Et là, le premier matin, au moment où je partais après m'être recueillie seule sur sa tombe, Arthur m'avait prise par l'épaule et demandé de rester encore un peu.

Je sais, tout ça est étrange... Pourtant je n'invente rien... Et je suis saine d'esprit... serais-je raisonnable si je prétendais tout contrôler, tout savoir ?

Vous pensez quoi ? Que je me suis fait un roman ? Evidemment que oui, vous savez bien que je suis romancière. Je raconte l'histoire comme je l'ai vécue, c'est tout. Et vous, comment vous la voyez, votre vie ? Qui vous dit que les autres voient de la même façon que vous ce que vous vivez ? Tout le monde me dit toujours : si je vous racontais ma vie, vous pourriez en faire un roman. Oui bien sûr. Même cinq minutes seulement de votre vie pourraient suffire à écrire un roman. Soyez heureux, je vous annonce la bonne nouvelle : votre vie est un roman. Jouissez, pleurez de joie ou de chagrin, endurez, ayez envie de mourir, ayez envie de tuer, ayez envie de vivre, ayez envie d'aimer, vivez l'aventure à fond : votre vie est un roman. Vous-même êtes un poème, une formule, une formule magique – apprenez à vous en servir. Quasimodo est une formule magique.

Arno et David sont là, mes fils aînés. Je leur dis de choisir parmi les meubles, la vaisselle, les livres, tableaux et posters, ce qui peut leur servir ou leur faire plaisir ; le reste ira à Emmaüs, comme la dernière fois que nous sommes partis, ou dans la rue. Ils sont un peu tristes et gênés, on dirait qu'on est là pour un héritage, disent-ils en riant. Ils me convainquent d'emporter des choses dans les Pyrénées, moi je bazarderais

bien tout, même ce qui est beau, tant pis. C'est vrai, je suis comme morte. Je leur réplique joyeusement mais ici dans cet appartement où j'ai tant espéré, tout s'écroule.

C'est terminé, trop de dettes, il faut quitter Paris. À la fin du mois d'avril les petits devront abandonner leurs cours de violon au Conservatoire, perdre leurs amis, perdre avec nous tout un bonheur de plusieurs années. Florent a perdu l'espoir de faire son film, perdu sa confiance en notre amour. J'ai perdu un éditeur, perdu l'énergie, la capacité de gagner de l'argent, perdu l'espoir de revoir Sad, perdu la partie sur tous les plans.

On commence à vivre dans les cartons, il faut jeter et vendre des livres, jeter des jouets, jeter des vêtements, jeter et jeter, on ne pourra pas tout emporter. Il nous reste de l'herbe que nous a laissée Fabe après le réveillon, on ne fume presque jamais mais là j'en ai besoin, le soir je demande à Florent de nous rouler des joints, un, puis deux, puis trois...

Les trois derniers jours je tombe malade, fièvre, vertiges, je ne tiens plus debout. Florent assure, infatigable dans son désespoir. Il loue un camion, avec Arno et David il passe la journée à transporter des meubles, ceux qui vont chez eux, ceux qui vont dans la rue, ceux qui vont à la montagne.

Après toute une journée de déménagements dans Paris chez l'un puis l'autre de mes fils aînés, nous voilà partis pour mille kilomètres en camion dans la nuit, de la rue Saint-Jacques (la plus longue montée de Paris) jusque là-haut dans la montagne à un petit vol d'oiseau de l'Espagne, par la Nationale tracée sur l'antique chemin de Compostelle.

Au matin, Florent qui n'a pas lâché le volant tente d'aller jusqu'à la maison par le sentier qui serpente dans la forêt. À quatre cents mètres de chez nous le camion se plante dans la pente, impossible de le sortir de là, et il menace de verser dans le ravin.

Pour éviter le pire on se met à le vider, là au milieu des arbres. On est ahuris de fatigue, l'estomac vide, dans le corps une nuit blanche et des retards de sommeil accumulés... et voici tout un fatras de grandes chaises dorées, meubles divers, cartons plus ou moins éventrés, sacs de voyage et autres amassés là, au beau milieu du bois, entre les grands hêtres et les sapins de la forêt déserte, à côté d'un camion en tour de Pise... Vision surréaliste. Je reste un moment hébétée par un sentiment d'absurdité totale, jamais je ne me suis demandé aussi fort : ce que je suis en train de vivre est-il bien réel ? Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que le monde ? Cauchemar, cauchemar jusqu'au bout.

Pendant que Florent finit de décharger la bête, je m'en vais à pied à la maison, trimballant sur mon dos, sur des centaines de mètres à travers bois, une grande et lourde chaise bleu roi et or. Une fois là-bas je téléphone à un ami du village pour demander de l'aide, il ne peut pas venir. Oui parfois le monde ne tient plus debout, on a du mal à croire qu'il est vrai.

Finalement c'est Marcot qui vient avec son break, Marcot notre ami le fermier, qui est toujours là pour les coups durs. Je continue mes allées et venues entre les arbres avec chaque fois sur le dos une de ces énormes chaises baroques achetées quelques années plus tôt, quand j'étais riche, chez un artisan du sixième arrondissement – et tout en peinant je me vois d'en haut, espèce de chimère parfaitement incongrue, tortue humaine hérissée de quatre lances d'or, progressant lentement sur le sentier balayé d'ombres et de lumières douces par le soleil printanier qui filtre entre les hauts feuillages.

En une quinzaine de voyages, eux transportent machine à laver, meubles, cartons... Une fois le tout entassé dans l'unique pièce du bas, où l'on ne peut plus circuler, reste à sortir le camion de là. L'opération dure des heures et tourne au désastre. Il faut aller chercher un tracteur, à dix kilomètres de distance, pour

finallement réussir à extirper l'engin du bois. Quelques heures de sommeil, puis Florent le remonte à la capitale, et redescend avec notre vieille voiture, restée là-bas où ce n'est plus chez nous.

L'été venu je suis repartie à Paris, seule. J'ai continué à arpenter mon ancien quartier pendant des heures et des heures, des jours et des jours. N'arrivant pas à comprendre pourquoi je ne pouvais pas rentrer chez moi, dans mon appartement, pour aller me reposer un peu dans le petit lit bleu de mon bureau. Pourquoi je ne pouvais pas rentrer chez moi.

Quand je suis retournée dans les Pyrénées, je ne pouvais plus poser un talon par terre, la chair en était entamée presque jusqu'à l'os, mes pieds au cours de mes errances parisiennes avaient tant frotté sur mes chaussures que s'y était creusée une dépression de quatre ou cinq centimètres de diamètre et de plusieurs millimètres de profondeur, que la peau avait quittée et qui restait horriblement sanguinolente sous le simple pansement que j'y avais collé ; chaque pas m'était un supplice, une fois arrivée à la maison et passée chez le médecin je ne sortis plus de plusieurs jours et je mis des semaines à guérir.

Le 12 août, je me suis réveillée douze fois dans la nuit et j'ai vu, de mes yeux bien ouverts vu, à la place du pic du Midi une Vierge magnifiquement couronnée. Chaque fois ça me faisait un coup, un peu comme si on me mettait un doigt dans le cœur, j'étais émerveillée mais ni étonnée ni incrédule, après chaque vision je me disais simplement « Maintenant rendors-toi sinon tu seras fatiguée demain », et je me rendormais.

Quelques jours plus tard, vers huit heures du soir, alors que je me promenais seule dans la montagne, j'ai vu un buisson ardent. Je l'ai reconnu aussitôt, ça a duré longtemps, j'ai changé plusieurs fois d'angle de vue pour l'observer mais c'était bien

ça, et moi je n'étais plus qu'un sourire, Dieu se montrait à moi, il était aussi impossible d'en douter que de douter qu'on est en présence d'un éléphant, la première fois qu'on en voit un. J'ai dû rester là une heure peut-être, j'étais portée, embrassée, aimée. Mais pour raconter l'ineffable je n'ai pas de mots et je n'ai pas envie d'en avoir. Le plus difficile à dire est l'expérience que j'ai connue un peu plus tard au bord du gave, un peu plus haut dans la montagne, où l'univers entier s'est mis à me parler. Tout en myriades de minuscules miroirs, et c'était l'Esprit.

Il y eut un temps, il y eut des peuples où des expériences de cette nature étaient pourtant comprises. Toute spiritualité est devenue grossière ou meurtrière, abjectement politique, le monde est devenu trop distrayant, divertissant au sens pascalien du terme, pour que chacun puisse avoir ne serait-ce que l'idée de vivre en lui-même sa propre aventure humaine, et la technologie nous fournit tant d'images qu'on en oublie de VOIR avec ses propres yeux... Si on était un peu plus réceptifs on se rendrait compte que ce genre de phénomène naturel, ou « surnaturel », se produit constamment et sous bien des formes, on se rendrait compte que sans cesse le monde nous PARLE et qu'il aime, et qu'il adore qu'on lui réponde.

Il est difficile aujourd'hui de raconter une expérience mystique, de dire « Longtemps et longtemps je me suis laissée inonder par la grâce » ou « Je me suis élevée de la lumière naturelle à la lumière de la grâce »...

Chaque jour je partais dans la nature, je parlais aux oiseaux, aux arbres, aux nuages, au vent, à tout, cachée dans un buisson je parlais, et j'étais dans un état très étrange, ultra-sensible, fantastique, une extase mais alors supérieure, au-delà des mots. J'avais ouvert toutes les portes de mon château, le jour y entra à flots.

L'extase ressemble à un large escalier baigné de lumière, le long duquel on va et vient, degré par degré, plus souvent en ascension fulgurante ou en chute libre. Plus

on monte, plus l'atmosphère est éblouissante, les dernières marches s'y jettent, invisibles. Parfois on est tout là-haut, perdu de vue. Souvent on est couché sur le vaste palier intermédiaire. Parfois on est en bas, dans la lumière naturelle où la vie, même éclairée d'en haut, retrouve son caractère à peu près ordinaire.

Au tout début de septembre, un midi, Florent et moi, médusés, avons assisté à l'arrivée d'une escadrille de soixante-dix vautours fauves au-dessus de notre grange. Il y en a beaucoup dans les Pyrénées, mais d'ordinaire on les voit à plus grande altitude et surtout en plus petit nombre, quatre ou cinq à la fois, voire une douzaine quand un cadavre de brebis traîne dans le coin.

Ce jour-là ils sont arrivés par le sud, ont longtemps tourné au-dessus de nos têtes avant de partir vers le nord, et de disparaître derrière la montagne. Il faut se rendre compte que ces oiseaux font jusqu'à deux mètres quatre-vingt d'envergure, et qu'ils planèrent là, au-dessus de notre tête, pendant près d'une heure. On n'en finissait pas de les voir débouler de cette crête, le ciel en était noir, on a eu largement le temps de les compter.

Aucun spectacle n'est plus grandiose et magnifique que celui de leur vol, lequel n'est qu'une longue et virtuose glissade le long des couloirs invisibles de l'air. L'impression exaltante qu'ils ne manquent jamais de provoquer se trouvait extraordinairement amplifiée par leur nombre absolument exceptionnel et leur proximité. C'était un peu comme lorsqu'on sent les secousses d'un tremblement de terre : on a le sentiment qu'il est en train de se passer quelque chose de supérieur, quelque chose qui risque de faire basculer le monde dans l'inconnu.

Le téléphone a sonné : c'était le maître d'école, Indy venait de se casser le bras, il fallait l'emmener à l'hôpital. J'ai pensé que c'était pour mon petit garçon une façon de me demander de ne pas le quitter. Je suis restée encore quelques jours et puis j'ai fait mon sac, et je suis partie. Un matin nous avons déposé les enfants à l'école, puis

Florent m'a accompagnée au bus. C'était poignant de se dire au revoir à travers la vitre. Ces derniers jours on avait évité de parler, il m'avait juste dit, une heure plus tôt : « Ne t'inquiète pas, fais ce que tu as à faire, ça ira »... On savait bien, tous les deux, que je ne pouvais pas faire autrement... Mon beau Florent, si jeune, si gai, si doué au lit, si vivant, et maintenant malheureux, parfois laissant exploser sa peine et sa colère mais le plus souvent solide, fiable, s'occupant des enfants, assumant ma folie. On s'était tant aimés, si fort, si ardemment, si fusionnellement, et ça durait encore malgré mon autre amour, nous étions l'un à l'autre, obligés de nous comprendre l'un l'autre. Pas de contrat de mariage entre nous, pas besoin de signature au bas d'un papier pour nous garder unis pour le meilleur malgré le pire. Dans la générosité de son amour, malgré sa douleur il voulait me laisser souffler un peu, vivre autre chose, parce qu'il savait aussi combien je m'étais battue, depuis des années, pour écrire et affronter les difficultés matérielles, puisque nous avons essentiellement vécu de mes droits d'auteur. Combien je m'étais sentie de plus en plus épuisée, au point de lui dire « Je ne sais tellement plus comment m'en sortir que j'ai peur de développer un cancer ou quelque chose comme ça... » Et voilà, pour oublier un peu, j'avais fini par attraper un beau rêve qui passait... C'était quand même mieux... Une chimère sans doute, mais n'avais-je pas aussi supporté, par amour, celles de Florent, sa façon de croire à sa vie rêvée, dont rien jusque là n'avait pu le faire sortir ? *Notre besoin de consolation...* C'était ainsi, mon tour était venu d'avoir besoin de me défoncer la tête, et le sien d'accepter le réel et de tenir le choc pour nous deux, pour nous quatre. Tout ça n'était qu'une seule et même histoire, celle de l'amour, de ce qu'il nous révèle et dont, parfois, si c'est vraiment l'amour, il nous sauve.

Cancer, pourtant. De son activité sur Internet, Sad dit un jour : « Je suis comme une cellule qui se démultiplie, avec mes yeux je touche les vies comme des échardes. »

Les joies sont comme des fleurs, chacune a sa forme, sa ou ses couleurs, son parfum, sa texture, sa gratuité ou son idée secrète, et ceux qui s'exposent à travers un phrasé vous communiquent non seulement la chaleur et la qualité particulières de leur chair, mais aussi son sens et son essence, sa dimension à la fois pulsionnelle et raffinée, charnelle et spirituelle, le style vous indique si et comment l'auteur atteint ce septième ciel où la vérité se possède dans une âme et un corps... et vous pouvez comprendre des choses à la façon dont en ce moment même je ne suis pas pressée d'en finir avec ma phrase, d'en finir de me balancer avec elle, vous pouvez déduire quelque chose de ma façon d'aligner et d'enchaîner des mots et des virgules.

Je suis donc partie pour l'éternité, avec dans mon sac de voyage quatre robes d'été. Et mon errance a commencé.

« Il faut guérir. Hier soir je l'ai sentie souffrir de nouveau. Je sais que là-bas on recommence à me battre. Je ne peux m'empêcher de le savoir, mais assez de cette histoire. Si encore je m'étais bornée à noter tout cela par plaisir, pour me libérer... mais c'était pis, à mesure que je relisais, un désir de savoir, de trouver une clé dans chaque mot jeté sur le papier après toutes ces nuits. »

C'est l'histoire d'Alina Reyes, *La Lointaine*. Une amatrice de palindromes, anagrammes et autres jeux avec les mots, née dans une nouvelle de Julio Cortazar, elle-même comprise, en édition française, dans un recueil intitulé *Les Armes secrètes*. Que sont les armes secrètes ? Soyez attentifs aux mots, on ne se rend pas assez compte que ce sont des grenades.

« ... Elle m'a dit : "Mais que t'arrive-t-il ?" C'était à l'autre qu'il arrivait quelque chose, à moi si loin... »

« Hier soir je me suis endormie en imaginant des messages, des lieux de rencontre. Arriverai jeudi. stop. attends-moi pont. stop. Quel pont ? »

Voilà aussi ce que je suis : un personnage inventé par un écrivain. Voilà où je me suis trouvée, il y a déjà longtemps : dans un texte.

« Cette psyché a vu des choses bien étranges, Monsieur ! murmura Poole.

- Mais rien n'est plus étrange que sa présence en ce lieu, répondit sur le même ton le notaire... Pourquoi Jekyll aurait-il eu besoin d'une psyché dans son cabinet ? »

Psyché... Pourquoi Psyché ne devait pas voir son Eros...?

Une autre histoire de métamorphose...

« Je savais bien que je risquais la mort ; car n'importe quel produit s'assurant brutalement le contrôle de la forteresse de la personne humaine est capable, si l'on force un tant soit peu la dose ou si le moindre contretemps survient au moment de la démonstration, d'anéantir ce tabernacle immatériel que je comptais changer. »

Je débarquai à Paris, chez mes enfants. Chez les uns, puis chez les autres... Je partis cinq jours près de Cannes, le temps d'un colloque où je fis une conférence sur « Éros et extase ». Et où je me mis publiquement en colère contre un neurologue qui venait d'exposer, quarante-cinq minutes durant, sa conception de l'art : une activité de malades mentaux (« Y a-t-il un gène de la créativité et de la maladie mentale ? »), à laquelle il fallait remédier par des soins appropriés, « créer étant une façon de devenir fou et de se suicider ». Du fond de la salle je bondis sur mes pieds et de toutes mes nuits sans sommeil, de toute ma liberté nouvelle, toute ma révolte, je l'apostrophai, véhémement :

- Vous avez dit : “Antonin Artaud, que nous connaissons bien...” Permettez-moi de rire... Si vous connaissiez Artaud, vous l'auriez lu, vous auriez lu *Van Gogh le suicidé de la société*, ce livre brillant et très lucide dans lequel il livre une analyse radicalement opposée à celle que vous venez de nous donner sur la condition de l'artiste. Et vous sauriez aussi ce qu'il dit des médecins, lui qui les connaît bien pour les avoir subis toute sa vie : à savoir qu'ils sont jaloux, jaloux de celui qu'ils

prétendent guérir... parce qu'il est parvenu à des états de conscience que leur esprit borné ne leur permettra jamais d'atteindre...

- Bien sûr que je connais Artaud, répliqua-t-il sans rire, de plus en plus stupide. J'ai un appartement à Marseille juste à côté de l'immeuble où il a vécu... Mais peut-être êtes-vous malade vous aussi... ?

Je ne pus récupérer le micro mais nous eûmes le privilège d'apprendre, en réponse à la question suivante, qu'on trouvait le pourcentage le plus élevé d'alcooliques parmi les artistes et les littéraires (50%), et le plus bas parmi les scientifiques (3%), plus sobres encore que les militaires (10%), qui manquaient ainsi de quelques points le pompon de la rectitude sociale.

Je revins sur l'île Saint-Louis, dans l'appartement de David et Ariane, partis en vacances. Désormais j'étais debout au sommet d'un pic très pointu, ne pouvant songer à m'asseoir tant l'espace était étroit, suffisant à peine à mes deux pieds, suspendue debout dans ce monde vertigineux de toutes parts et de bas en haut, attendant que mon oiseau fantastique vînt m'arracher de là et m'emporter dans l'ivresse éternelle de son vol.

Chaque matin en me levant je traversais la Seine, vers la rive droite ou la rive gauche. Chaque journée, chaque nuit je l'attendais. « Ça y est, on est partis pour la vie », avait-il dit. Mais chaque jour, la vie s'annonçait pour un autre jour.

Il lui faut le temps de se préparer, pensais-je. Et je patientais en errant dans les rues, ou en restant couchée sur le canapé à écouter de la musique, Air, Placebo, Eminem, Tricky, Bjork, Bowie, Moby, la B.O. de *Dead Man*, de *Fight Club* ou de *Ghost in the Shell*, quand j'avais besoin d'une grande consolation la magiquissime *Messe en si* de Bach, ou en contemplant la Seine, debout sur ce minuscule balcon suspendu entre deux toits. C'était le mois de septembre, l'air était doux, une nuit des

saxophonistes jouaient sur les quais, de mon perchoir je voyais Paris toute de velours et de diamants... Viens mon bel amour, lui dis-je par mail, allons nous balader dans l'ombre le long de l'eau... Et je restai seule dans ma prière nocturne, le long des heures.

Au bout d'une dizaine de jours, un matin, je dus fermer la fenêtre du studio, qui donnait six étages plus bas sur la cour pavée. Une si vive pulsion s'emparait de moi en la voyant que je ne l'ouvris ni ne l'approchai plus de la journée. À la montagne j'avais l'habitude de sauter par la fenêtre de ma chambre pour aller me réfugier dans la nature dès que ça n'allait pas.

Le lendemain je m'aperçus que la rue où je vivais s'appelait autrefois *rue de la Femme sans teste*. À cause d'une très vieille histoire, celle d'une femme malheureuse en amour, qui avait fini injustement décapitée... Je fis mon sac et partis à Genève, où j'étais invitée.

Crise, finances, violence... Là-bas le soir au restaurant j'ai essayé de suivre la conversation, qui courait presque inaudible à la surface de ma conscience, ma conscience continuellement enchantée par mon amour, telle une mer profonde d'où montait en secret le chœur inépuisable des sirènes. Quelques heures plus tôt j'avais parlé en public, durant trois-quarts d'heure. Une fois les gens partis avec leur sourire de remerciement, alors que je pensais m'être déplacée gratuitement, on m'avait remis une enveloppe, dix billets de cent francs suisses liés par un trombone, juste de quoi prolonger ma solitude encore deux ou trois semaines.

J'irai à Lourdes, pensai-je. Près de chez moi, de mes enfants. Solitaire et incertaine, l'idéal pour se sentir légère. Là-bas, au tout début, il y eut une enfant qui voulut connaître l'amour, et qui le rencontra. Un bel amour ardent, qui lui coûta la vie.

Pour revenir et rester à Paris, j'aurais pu aller squatter chez des amis, ici et là. Mais il aurait fallu parler et je n'en avais pas envie. Hors de ma solitude, le monde

n'avait plus de sens. J'étais toujours en contact avec Sad mais rien ne bougeait, nous étions ces prisonniers qu'avait décrits Kafka dans *La Colonie pénitentiaire*, une machine que nous ne connaissions pas n'en finissait pas d'imprimer dans nos corps la marque de notre condamnation à l'impossible. « On ne peut évidemment pas se servir d'une écriture simple, elle ne doit pas tuer sur-le-champ... »

J'ai entendu un souffle, comme une rumeur au bord du Gave, racontas-tu. J'ai levé la tête, mais pas une feuille ne bougeait. J'ai regardé dans la grotte, et je l'ai vue...

Oh légère, sérieuse et fidèle fiancée du vent, de l'eau et de la lumière, ton malheur a été de parler. Petite Bernadette, toi que j'aurais pu être, je te comprends pourtant : comment longtemps se taire ? Tu n'as eu le temps d'apprendre ni le silence, ni le dire. Laisse-moi m'approcher de toi sans crainte, je sais qui tu es et ce qui t'est arrivé, parce que ça m'est arrivé aussi. Tu as gagné le royaume des Cieux, et ce qu'ils ne veulent pas permettre, c'est que cet au-delà se trouve bien dans cette vie. Aujourd'hui quand on visite « le cachot » où tu vivais « au moment des apparitions », comme ils disent, cette petite pièce insalubre, meublée d'une table et de deux lits, où vous vous entassiez à six, tes parents, toi l'asthmatique et tes trois frères et sœurs cadets, les mines contrites sont de rigueur. De même que dans toutes les hagiographies qui tirent la leçon chrétienne de ton aventure, on se délecte pieusement du malheur de ta vie. De même que pour mieux chasser l'illumination, la lumière qui habita leur corps originel, sous couvert de compassion on vénère Jésus sur la croix, Marilyn Monroe gavée de barbituriques, Elvis mort dans sa merde, Van Gogh à l'oreille coupée ou Rimbaud en enfer, l'humanité médiocre et frustrée jouit dans le ressassement pervers des souffrances qu'elle infligea elle-même à ses sacrifiés.

« Je ne vous promets pas de vous faire heureuse en ce monde, mais dans l'autre », t'a dit la Dame. Quel « autre » ? Le Christ a annoncé la venue prochaine du royaume, mais il a déclaré aussi qu'il était déjà là, parmi nous. Ça veut bien dire que la lumière peut surgir à tout moment dans l'âme de celui qui reste en éveil... Et même que nous sommes déjà dans la lumière, et que nous nous en apercevrons si nous avons les yeux ouverts, n'est-ce pas ? « L'autre monde », c'est celui qu'on peut voir avec nos « autres yeux », celui que tu as vu, par un froid matin de février 1858, à la « tutte aux cochons », cette grotte boueuse et hantée de démons, l'endroit le plus mal famé de la ville, celui où l'on faisait garder ses porcs...

C'est là que tu as réinventé l'amour, toute seule, et le plus haut amour qui soit. Celle que tu appelas longtemps « Aquero », « Cela », comment l'aurais-tu conçue, sinon d'un pur regard ? Immaculée conception surgie de ton âme d'enfant... Oui, sans doute était-ce bien le nom de la « petite demoiselle » que tu as vue dans le rocher de Massabielle.

Bernadette, faisons la ronde et sautons à la corde, comme à vingt ans tu aimais encore le faire avec les enfants... Les autres peuvent bien ricaner, ce n'est pas eux qui ont vu la dame des cieux ! Ta si belle joie, ils ont eu vite fait de l'abîmer et de s'en emparer, eux tous... Ils ont eu vite fait de t'enfermer... Loin de chez toi, exilée dans un couvent, avec dans le rôle de Cabinets la Terreur une Mère Supérieure haineuse et décidée à te faire payer ta joie, jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'est que tu dépassais les bornes avec ton indécent bonheur, toi la misérable... Et la modernité, et la majorité bornantes, toutes deux fortes d'un avenir promis aux plus grands succès, n'avaient pas l'intention de s'en laisser conter.

Une nouvelle fois je suis descendue du train de nuit *La Palombe bleue*... Un nom qui me rappelle la chasse à laquelle j'ai assisté un jour dans la forêt des Landes, du matin au soir dans le labyrinthe d'une interminable palombière, où des chasseurs

singuliers chaque année appellent la tourterelle en imitant son doux roucoulement. Une chasse comme une capture amoureuse, où l'on veille le ciel en espérant l'oiseau, une chasse à mort différée. La chasse est belle, la suite l'est moins... Moi j'ai toujours préféré les oiseaux en liberté.

Florent est venu, on s'est retrouvés dans un café, je me suis mise à pleurer. On s'aimait toujours... Et le chagrin de ce qui nous arrivait, à tous les deux... Notre vie disloquée... Les enfants... Il m'a accompagnée pour chercher un logement dans la ville, d'abord sur les rives du Gave, mais là c'était trop cher. J'ai fini par trouver une chambre selon mon budget et mon goût à l'hôtel Saint Maurice, situé dans une petite rue du vieux Lourdes, tout près du château et aussi du cachot. Ni télé ni téléphone, seulement de quoi poser mon corps et mon ordinateur portable, c'était parfait.

Les chambres avaient des grilles rouge bordeaux aux fenêtres, et elles étaient organisées autour d'étroites passerelles qui donnaient sur une cour intérieure ornée d'un arbre à kiwis courant sur une tonnelle. De l'autre côté de la rue s'élevait une belle ruine aux murs ocres, envahie d'un fouillis de végétation sauvage, de broussailles qui servaient de palais à toute une population de chats et de chatons tigrés.

Au coin de la rue le cimetière de l'Égalité... Tous égaux devant la mort, est-ce si sûr ? Dans ma forêt, si j'avais un peu de chance, les vautours fauves et les corbeaux auraient le temps de me manger avant qu'on ne retrouve mon squelette, bien blanc et sans regrets.

Du sommet du pic du Jer, au-dessus de Lourdes, on voit bien que la ville s'étend dans le creux laissé par l'énorme glacier qui descendait là, il y a cent mille ans. Et soudain, là-haut dans le vent magnifique, alors qu'une énorme masse nuageuse, de plus en plus sombre et menaçante, s'accumule au sud-est, du côté de chez moi, alors que les lignes superposées des montagnes sont de plus en plus saillantes et noires, que

des rapaces divers dans ce ciel de fin du monde se livrent à des vols planés et des piqués vertigineux, et que ce paysage, comme tout paysage qu'on regarde vraiment, qu'on vit absolument, est un tableau, c'est-à-dire une conscience, et que si Dieu est la conscience du monde, il se révèle là que le monde n'a pas la conscience tranquille, soudain donc je tourne la tête vers la vallée encore éclairée, vers la grotte là-bas indiquée et cachée par la basilique, et je vois que la Vierge, cette jeune fille blanche apparue dans le temps à une petite noirette, n'est autre que l'esprit, le fantôme lumineux du pur glacier qui autrefois fit ici son lit, avant de s'y laisser fondre sous le soleil.

Je sais, Bernadette, je l'ai écrit déjà quelque part, « parfois l'on entend venir le vent de très loin, alors que pas la moindre feuille ne frémit encore il s'introduit entre les montagnes... »

Je me suis assise à la fenêtre, pour fumer une cigarette. Sur les cinq fils électriques qui surplombaient la ruine et traçaient une portée, des oiseaux se sont disposés, puis mis à chanter. D'un haut-parleur lointain une musique sacrée, accompagnée d'une volée de cloches, s'est répandue sur la ville. J'ai fermé la fenêtre et me suis couchée, épuisée soudain par la montée de mon amour, qui s'élevait dans mon corps en un chœur somptueux. Je suis habitée par une foule de musiciens exquis.

Franz Werfel, en transit à Lourdes alors qu'il fuyait Vienne et les persécutions auxquelles son camarade Kafka avait échappé en crachant ses poumons et en perdant voix et vie, écrivit un joli roman, *Le Chant de Bernadette*. Lui aussi vit que cette jeune fille était une amoureuse, et son amour un chant.

Dans la ville je marchais et marchais, ne me lassant pas du sanctuaire, cet étrange parc d'attractions au milieu duquel coule le Gave. J'en faisais le tour et invariablement revenais m'asseoir sur le talus herbeux au bord de l'eau verte qui coulait vite, face à la grotte, d'où me parvenait la litanie, la ritournelle, JE VOUS

SALUE MARIE PLEINE DE GRÂCE LE SEIGNEUR EST AVEC VOUS VOUS ÊTES BÉNIE ENTRE TOUTES LES FEMMES ET JÉSUS LE FRUIT DE VOS ENTRAILLES EST BÉNI, dite dans un micro par un curé à voix de curé et chaque fois reprise par les malades et la foule assemblés devant le trou, monocordement, ad libitum. Malgré le monde, tout était toujours extraordinairement calme, la rumeur humaine ne couvrait pas celle de la rivière au bord de laquelle je descendais et où je voyais jouer, vive et veloutée, la lumière du ciel.

O la pluie de lumière, le miel blanc de l'amour... ! J'en connais la douceur, j'en connais le goût, je les ai éprouvés, Bernadette, je les éprouve encore, à l'infini ! Chérie, si nous avions grandi ensemble, j'aurais pu connaître avec toi la « petite demoiselle » miraculeuse, celle avec qui tu as appris la joie. À ton âge, j'avais été amoureuse de quelques garçons, mais aussi d'une fille. Une ou deux... On n'est pas fixé quand on a quatorze ans... Une fille, c'est plus rassurant, n'est-ce pas ? Tu leur as bien dit qu'Aquero n'était pas plus grande que toi : une minuscule demoiselle d'un mètre quarante, lumineuse, blanche, bleue et dorée, souriante et gentille... douce, si douce... Mais quand tout le monde eut décidé qu'Aquero était la Sainte Vierge, il la leur fallut plus grande, plus majestueuse... Et finalement c'est celle que tout le monde voyait – sauf toi, et celle que tout le monde veut encore voir, qui s'encadre toujours dans le trou de la grotte... Voilà un siècle et demi qu'ils viennent par millions voir Celle que tu as vue, et qu'ils ne la voient pas... Ta Vierge à toi demeure ton secret...

Pourtant j'ai vu ici des foules et des foules, par les larges allées du sanctuaire, d'un bord du Gave à l'autre, des foules bigarrées se déverser continûment, pèlerins d'Europe, d'Amérique, d'Afrique, d'Asie, valides sur leurs jambes et malades dans leurs chariots bleus, familles entières, enfants blonds, enfants noirs, vieilles et vieux, scouts, jeunes ecclésiastiques et petites bonnes sœurs, toutes les langues s'entendaient, tous les visages, tous les costumes se voyaient, on se serait cru dans une rue de

Manhattan, mais alors un Manhattan très calme, et moi qui n'aime pas les foules, je me rendais compte avec stupeur que je ressentais ici une grande, une incroyable impression de paix... Sans doute parce que j'étais comme la petite voyante, malgré le monde, seule avec mon amour.

Heureusement, Lourdes est assez cosmopolite pour présenter des visages imprégnés de cultures plus souriantes que la nôtre. Le pire allié du christianisme, c'est bien la petite-bourgeoisie blanche, qui s'y entend pour en tirer les valeurs les plus négatives. Un matin pendant la messe en plein air, j'ai aidé le temps à passer en échangeant sourires, signes et jeux imperceptibles avec deux petits Antillais qui s'ennuyaient... De temps en temps on entendait un malade pousser des cris et des râles de possédé... À la sortie je me suis faite draguer par un handicapé, un type de mon âge peut-être, tout maigre avec un long visage, il avait l'air un peu attardé mais en tout cas c'était un joyeux, il m'adressait force sourires et mimiques à la Woody Allen dans *Guerre et Amour*, me faisait des signes avec son pouce... Puis on l'a entraîné, et tous les deux on s'est fait au revoir de la main... J'ai eu l'impression de lui avoir fait plus plaisir que la Sainte Vierge...

Chaque soir, la procession mariale fait vendre des milliers de flambeaux et former un interminable un peu minable serpent de corps et de chants, qui s'écoule lentement des rues de la ville à la grande basilique du Rosaire, sur le parvis de laquelle le cérémonial reprend, clergé sur l'estrade, carrioles de malades en premières lignes. Encore une fois une voix contrite sort des haut-parleurs.

PRIONS POUR LES DÉFUNTS ET POUR CEUX QUI MEURENT  
AUJOURD'HUI MÊME.

Voilà. Lourdes se dévoile : ville de la Mort.

Blanche et bleue, raide et molle, niaise à vomir, partout dans la ville, obsédante, cette Vierge de pacotille, c'est la pastille, la grosse pastille à avaler,

l'ultime anesthésique. Aquero était une demoiselle enfantine, une sorte de petite fée, l'incarnation même de la vie joyeuse, joueuse, légère. L'Eglise et le peuple ont préféré y voir, sous le couvert de cette vierge mère toujours apitoyée, prête exceptionnellement à vous miraculer mais surtout prête à vous recevoir dans l'au-delà, une idée de mort.

Je pensais à Sad, qui est catholique... un catholique pas très catholique, jouisseur et impénitent, mais quand même... Il y a quelque chose de pourri au royaume des chrétiens c'est, malgré leur culte du Saint Esprit, leur haine de l'esprit et du corps en vie, leur obsession d'en finir avec cette indécence, leur goût de la mortification. Je savais bien que même pour un esprit libre et libertin tel que Sad, les femmes, c'est-à-dire « la chair », au fond, c'était l'enfer – et que le meilleur moyen d'en sortir, c'était de remplacer, ou du moins de racheter la chair par le verbe. Je le voyais bien dans les livres... Ces scènes de sexe où le narrateur regarde et se regarde à distance, et avec les yeux de l'Ecclésiaste : *Vanité*, tel aurait pu être le titre de tous ces livres. Le sexe c'est le néant, voire l'enfer ? Très peu pour moi. Même avant de savoir de quoi il s'agissait vraiment, alors que j'étais encore une enfant, j'étais persuadée que faire l'amour était la plus belle aventure du monde. Je me représentais le moment où j'aurais accès à cet acte dans une grande vision lumineuse, un moment de plaisir à mourir de joie, de communion inouïe avec le grand soi et le grand tout... Le plus beau est que par la suite, croyez-le ou non, je n'ai jamais été déçue.

S'il était un type revenu de tout, moi j'étais une femme revenue de rien, je n'arrêtais pas de ne pas en revenir... Sans doute, pensais-je, parce que je me suis toujours gardée de devenir une « vraie » femme. « La femme est trop définitive, sa peau est un tombeau », c'est ce que j'avais écrit dans un poème où je disais aussi que je préférais « jouer » les différentes facettes de la femme, pour rester bien en vie. Finalement j'étais d'accord avec Sad. Moi aussi je voyais en la femme la mort. Voilà

pourquoi je disais que je serais pédé si j'étais un homme. Ou alors il faudrait que je trouve une femme qui n'ait pas peur de regarder lucidement son sexe, ce qui n'est absolument pas le cas des héritières de Simone de Beauvoir... ni des femmes du siècle précédent... Une femme à la fois douce et libre, c'est-à-dire gratuite... Si Rimbaud est parti avec Verlaine, c'est qu'il a bien (re)connu l'enfer des femmes... Je me disais. Où en son monde aurait-il trouvé une femme réellement libre, ou du moins innocente ? Une femme qui ne l'étouffe pas sous les obligations de son sexe ? Qui ait dès le plus jeune âge appris à aimer son être, et à refuser de le laisser étouffer par son sexe ? Voyez où nous en sommes encore : l'obstination acharnée des femmes à se libérer en tant que femmes. Pourquoi ne pas chercher à se libérer tout court, en être humain complet plutôt qu'en femelle ? Qui ne trouverait pas pitoyable un homme qui chercherait à se libérer en tant que mâle ? Mais cela vient aussi, tant les êtres humains se sont enfoncés dans une misère spirituelle sans précédent.

Mon paradis, il est dans la chair des hommes, dans ma propre chair restée sans pourquoi, et dans la sauvagerie de ma pensée qui là-haut plane, fuse et vole, munie d'excellentes ailes et d'yeux perçants.

J'aurais aimé lui parler de vive voix, mais puisqu'il ne le voulait pas, je ne cherchais pas à forcer les règles du jeu. Pourtant, s'il était vivant, qu'est-ce qui l'empêchait de me faire entendre sa *vive voix* ?

Moi en tout cas j'étais pleine de vie... Si j'avais pu, je lui aurais envoyé mon corps par la poste.

Lourdes berçait mon attente, une histoire comparable à la mienne habitait cet endroit, il me semblait que nulle autre ville, en dehors de Paris où je n'avais pas les moyens de rester, ne me permettrait de survivre avec bonheur à mon épreuve. Et puis ici, je pouvais régulièrement voir Florent et les enfants... Un jour, en voiture, alors

qu'ils venaient me voir à Lourdes, ils ont demandé à Florent pourquoi ils faisaient tous ces allers-retours. « C'est la même chose que quand on est allés à Charleville », leur a-t-il répondu. Et ils ont tout de suite compris, on gardait tous les quatre un souvenir émerveillé de notre visite à Rimbaud, en quelque sorte c'était le pèlerinage qui continuait, celui que j'avais commencé rue Saint-Jacques et pour lequel, d'une manière ou d'une autre, on marchait tous. « Des vagabonds sans boussole », a dit Jean, qui devait avoir sept ans.

Oui, qui connaissait le but ?

La semaine du dernier rosaire approchait, la ville se remplissait d'Italiens, tous les hôtels étaient complets, y compris le mien, comme on me l'avait annoncé dès mon arrivée. Alain, le patron, me proposa de déménager dans un établissement un peu excentré.

- Allez-y voir de ma part, me dit-il un soir en me servant la soupe rituelle. Ils attendent un groupe de jeunes mais il leur restera une petite chambre. Le Catharsis, ça s'appelle. Ça veut dire quelque chose, je crois... ?

- Oui... quelque chose comme Purification... Purgation... Exorcisme, en quelque sorte ! Où se trouve la Vierge, le Diable rôde toujours...

Le lendemain à 9 heures et demie du matin je poussai la porte du Catharsis. Le café sentait le tabac et le pastis, des hommes qui n'avaient rien de pèlerins, le visage recuit, étaient accoudés au comptoir devant leur verre d'alcool. Le patron me précéda dans les escaliers jusqu'à la chambre : minuscule, sombre, sans sanitaires.

- Allez voir aussi au café Vidal, me dit Alain en me servant la nouvelle soupe du soir. Vous préférerez peut-être...

J'allai au café Vidal le lendemain matin assez tôt. Plus encore qu'au Catharsis la salle évoquait les bas-fonds. Un couple encore jeune quoique défait de tout âge par

la misère était attablé, en cette heure de petit déjeuner, devant des Ricard. Les hommes debout au comptoir paraissaient fantomatiques dans l'air enfumé. Je ne vis pas de machine à café, apparemment on ne venait pas dans la maison pour siroter des expressos...

Une petite vieille grise qui faisait le service m'accompagna jusqu'à la chambre. Toujours sordide et sans sanitaires, mais plus claire et plus grande. Lourdes était vraiment au complet, mais il ne s'agissait que de patienter quelques jours avant de pouvoir réintégrer le Saint-Maurice, modeste mais agréable. Je dis à la vieille que je prenais la chambre, en lui demandant si c'était calme, car je comptais travailler dans la journée.

- Travailler...?

Je compris qu'elle me soupçonnait de vouloir faire des passes.

- Oui, écrire. Mon travail, c'est d'écrire. Je suis écrivain.

Loin de la rassurer, ma réponse acheva de l'inquiéter. Elle me lança un regard de côté, et redescendit sans un mot.

Je débarquai donc avec mon sac dans cet établissement au nom de dictionnaire de médecine. N'y aurait-il que la mort pour nous sauver de la situation impossible où nous nous trouvions ?

En m'installant je m'aperçus que la chambre était humide et glaciale. Il faisait meilleur dehors, mais dès que j'ouvrais la fenêtre un bruit de circulation énorme, incessant, rendait l'endroit intenable. Je n'avais pas noté que la pièce se trouvait au premier étage au-dessus d'un rond-point où tournaient sans interruption voitures et camions. Je décidai de passer la journée dehors.

Je restai quelques heures à la bibliothèque. Dans un livre de Pierre Assouline, *Lourdes*, je trouvai l'histoire du Docteur Chatenay. Pendant quarante ans, de 1938 à 1978, ce dandy né en Guyane, métis de père martiniquais, jusqu'en ses vieux jours

amateur de voitures de sport et de jolies femmes, fit de la cité mariale la capitale de l'avortement pour tout le grand Sud-Ouest et une bonne partie de l'Espagne. Il y pratiquait la charité à sa façon, effectuant des avortements à la chaîne dans sa clinique Notre-Dame, décorée dans un goût psychédélique et ornée de vitraux sur lesquels on pouvait lire : « O Marie conçue sans péché priez pour nous qui avons recours à vous ». Son établissement dut fermer ses portes suite au décès par hémorragie de deux jeunes femmes. Ce que chacun savait depuis des décennies, nul ne put feindre plus longtemps de l'ignorer. L'auteur, qui l'avait rencontré, rapportait les étranges propos de ce gynécologue. Au sujet de la Vierge : « Ce n'est pas vrai, m'a-t-il dit un jour, elle n'a pas accouché seule. On n'a pu laisser le fils de Dieu venir seul au monde, dans de mauvaises conditions. L'Eglise fait le silence là-dessus. Mais moi, dans le jardin de ma clinique, j'ai eu une apparition. Ce qui me permet d'affirmer que trois sage-femmes extra-terrestres ont accouché la Vierge. Puis elles se sont désintégréées, emportant avec elles placenta, linge souillé, etc. »

Une autre fois, toujours dans son jardin, le Dr Chatenay a vu la Vierge couronnée, qui lui a dit : « Je suis deux, nous sommes deux Vierges, car si on ne m'avait pas nettoyée depuis tant d'années je serais noire. »

Excentrique, oui, mais sans doute pas si bête... En conclusion d'une lettre où il s'expliquait sur les deux décès (accidentels et dus à un enchaînement malheureux, car il semble que c'était un très bon chirurgien), il écrivit : « La malignité fut répandue à tous les échos non sans tartuferie. Mais qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou non, c'est la Vierge qui régit la vie et la mort sur la terre. »

J'allai ensuite marcher et m'asseoir au bord du Gave. Face à la grotte, je regardai les roches sombres et escarpées dans lesquelles, à l'époque des apparitions de la Vierge, le diable venait faire des siennes, menant grand tapage, bruits, cris, éboulements et sifflements au passage de paysans épouvantés. Phénomènes que

l'Église s'employa à étouffer et qu'on finit par oublier. L'Église a peur de *l'Inconnu*, disait Léon Bloy, qui estimait que l'époux de la *Vierge prudente*, le Paraclet, le Saint-Esprit, était tellement l'ennemi du *Prince des Ténèbres* qu'il était presque impossible de les séparer. Et je m'interrogeais moi aussi sur cette *étoile du matin*, Marie pour les chrétiens, que les Anciens appelaient Lucifer. En tout cas, à Lourdes ou ailleurs, partout où apparaissait la Vierge, se manifestait aussi, sinon lui-même, du moins le double maléfique de cet inquiétant *Inconnu*.

*Que celui qui peut comprendre comprenne*, concluait Bloy.

À sept heures le soir, je retournai dans mon bouge. Le couple du matin était toujours là, à la même table, toujours picolant. Je traversai la salle sous les appréciations des types du comptoir, qui depuis l'aurore avaient eu le temps de s'imbiber largement.

Tout Lourdes était complet, beaucoup de pèlerins avaient dû se loger dans les environs, mais je crois que j'étais la seule cliente de cet hôtel, et il n'y avait pas de quoi s'en étonner. J'entrai dans ma chambre froide, ouvris la fenêtre ; le monde hostile se mit à rugir. Je dus la refermer pour pouvoir téléphoner. Florent me dit qu'il venait me chercher, il n'était pas question qu'il me laisse là-dedans. Quand je redescendis, un type essaya en chancelant de me séduire, si l'on peut dire... Je payai et déguerpis.

Je passai un ou deux jours à la maison. Lors d'une promenade en montagne avec Florent et les enfants, sur un plateau élevé je sentis monter en moi quelque chose d'atroce qui m'obligea à m'éloigner d'eux un grand moment – je ne voulais pas que les petits voient ça. J'eus alors la révélation insoutenable d'un univers froid, indifférent, étranger, hostile, un univers de néant absolu, envers du vide salvateur qu'avait jusque-là constitué la nature pour moi, un univers muet dans lequel je n'étais plus qu'un morceau de matière vivante où s'était concentrée l'angoisse.

De retour à la maison, je me persuadai que pour calmer mon tourment, il me fallait absolument retrouver ma solitude. Je partis à Tarbes où je trouvai cet hôtel pas cher, de type industriel, chambre minuscule et impersonnelle, mais propre et chauffée. Je passai du temps à tourner dans le beau jardin Massey, où se promena aussi Lautréamont, à parler aux canards et aux paons, regarder les arbres et les enfants, écouter les oiseaux et le bruit de l'eau cliquetant sur les cailloux. Il y avait du soleil, la vie était si belle, sans me lasser j'arpentais lentement les allées, mon petit magnétophone à la main, à dire doucement des choses à Sad, et à enregistrer pour lui la nature, les cris et les rires des filles et des garçons qui sortaient du lycée... Ses derniers messages m'inquiétaient plus que jamais, ils me semblaient rédigés comme des testaments. Cependant il m'adressait un message tous les jours. À moins qu'il ne m'écrivît de l'au-delà, et cela depuis un certain temps déjà... Je commençais à penser que j'avais affaire à un mort, à comprendre que je parlais à une âme morte. Tel était mon amour, mon adversaire. Je ne pouvais le combattre qu'en l'aimant, afin de le faire sortir à tout instant de son néant, de l'en faire surgir bien vivant, existant et puissant.

Un matin je ne reçus pas de nouvelles ; le lendemain non plus. Je n'avais aucun moyen de le joindre directement. J'appelai des gens, et je réussis à me procurer son numéro de téléphone. Je tombai sur un répondeur, mais quand j'entendis sa voix je me sentis tout de suite mieux. Je lui laissai une parole d'encouragement, je crois – j'étais si confuse que j'ai tout oublié.

De tout cela je t'accuse et je te remercie, je te remercie en t'accusant, car grâce à tout cela j'ai traversé ma faute, car reconnaître ta faute m'est beaucoup plus difficile que reconnaître la mienne, reconnaître ta faute que tu ne veux pas voir, c'est te révéler et t'aimer.

Car tu as oublié de t'assurer que les règles du jeu n'étaient pas connues de toi seul. Tu as bien vu que je croyais à ce que tu me disais. Que toi-même tu te prenais à ton propre jeu. Que ça devenait dangereux. Que je quittais ma famille, que je me mettais à errer et à délirer dans mon désarroi. Que tu te mettais à chercher de façon panique des dérivatifs jamais suffisants. Tu as bien vu que la mort et la folie rôdaient. Mais tu as continué à tricher, parce que tu n'es pas un joueur, mais un tricheur. À tes risques et périls, et surtout à ceux des femmes et des hommes que tu attires et pièges dans tes jeux truqués. C'est-à-dire, monsieur le ministre, aux dépens de tous ceux qui se laissent prendre à tes discours habiles et faux.

Tu es un homme faux, tu as voulu cette fausseté pour protéger ta vérité que je voulais aussi trouver et protéger, mais la fausseté est devenue ta seconde nature, à moins qu'elle ne fût la première et qu'il n'y eût jamais rien derrière tes masques. Rien.

Caméléon, quelle était ta vraie couleur ? Était-ce par peur de tomber en toi-même, en ton vide, que tu t'accrochais partout, aux grands hommes comme aux petites femmes, et en tirais de quoi te peindre une façade et la faire déteindre sur les insectes qui te tournaient autour ? Que grâce à ta technique de survie, ta grande langue attrape-couillons, tu aies saisi bien des proies et suscité bien des fascinations, je le comprends. Mais l'amour ? Peut-on vraiment aimer quelqu'un qui n'a lui-même aucune consistance ? Pourquoi t'ai-je aimé ? Ces questions n'auront jamais de réponse, et le fait que je les pose n'est que le signe de ma propre inconsistance, dans l'inconsistance de ce faux amour. Nous ne sommes rien, rien qu'un hôtel où descend l'homme, un autel où officie le verbe, et c'est pourquoi nous sommes quelqu'un.

J'ai décidé de retourner à Paris, où mon amie Marie, qui s'en allait quelque temps dans quelque bout du monde pour un reportage photo, me laissait son studio. Dans les jours qui suivirent, j'appelai de temps en temps Sad. Il était toujours sur

répondeur mais étant donné notre mode de communication, ça ne me semblait pas étonnant. Je laissai quelques messages. Je restai à Montmartre chez Marie jusqu'au soir de son retour, puis je repartis chez Arno, attendre ce jour où Sad m'avait, à demi-mot comme toujours (une de ses techniques pour n'avoir pas à assumer sa parole), conviée à passer le soir dans son bureau privé.

La veille, je me promenai longuement dans mon ancien quartier, autour de la rue Saint-Jacques. Il faisait beau, je n'arrêtais pas de fredonner cette rengaine italienne : *ti a-mo...* Le dimanche matin je sortis sous la bruine, nulle eau n'avait jamais enlacé une ville avec autant de grâce. Tout était calme et léger, la pluie minuscule me soulevait du sol, j'avançais en lévitant par les rues mouillées, tout chuchotait tranquillement, les roues des rares voitures sur le bitume aussi bien que les pas des hommes encore mal réveillés qui sortaient des boulangeries en serrant des croissants sur leur cœur. L'air circulait entre ma gorge et ma poitrine au rythme des mots anciens que je chantonnais continûment, *pleni sunt cœli et terra gloria tua...* Pleine de gloire, c'est moi qui l'étais, avec les cieux et la terre...

Je vais dire ce qui s'est passé, mais d'abord je veux lui rendre justice, malgré tout ce mal que j'ai dit à cause de ma peine je ne lui en veux pas et puis j'ai dit tout ça pour qu'il existe fort, là dans ce livre, comme en vrai, dire que c'était un homme et pas seulement une façade, avec ses gouffres aussi, ses faiblesses et son caractère tragique, et à quel point on pouvait l'aimer, au point qu'on préférerait continuer à rester près de lui plutôt que de s'en éloigner pour cesser de souffrir, même quand on déteste souffrir, et ne pas oublier que d'autres fois il savait très très bien aimer les femmes, on voyait qu'il les trouvait belles, attendrissantes, adorables, excitantes, elles le réjouissaient, il les regardait avec une telle attention, alors elles étaient forcées de l'aimer beaucoup, peut-être qu'il les aimait trop, plus qu'il ne pouvait, et ça l'énervait, voilà. Ils sont

comme ça, les hommes, non ? Il y a trop de femmes qui leur font envie, moi aussi il y a trop d'hommes qui me font envie parfois, et je les aime trop. Je ne l'ai pas assez dit, je crois, il était joyeux, léger, doué, très doué, facile, étincelant, et puis même tendre et protecteur au fond, il aimait la paix, la musique, la vie, les plaisirs. Si seulement il n'avait pas cherché le pouvoir, la sécurité, l'apparence, les alliances, tous ces poisons. Bon, c'est comme ça, chacun sa vie et ça faisait partie de sa personnalité, moi aussi je faisais mille choses qui pouvaient lui déplaire et même le consterner, montrer mes fesses sur Internet par exemple, à cause de la privation de ma chair que j'endurais, et avec ça des accès d'ingénuité comme si j'avais oublié de quitter l'adolescence, depuis le temps, mais quand même moi j'étais prête à tout et ce que j'ai à dire, c'est que sa place bien en vue, elle nous a empêchés de nous aimer, si on avait pu se retrouver tout aurait été beaucoup plus heureux, moins douloureux, plus facile, plus discret, beaucoup plus discret, je ne suis pas une cafteuse, moi, je respecte ce que l'autre veut garder secret, mais là c'était qui, l'autre, c'est qui ? Ses masques ne l'ont protégé de rien du tout dans cette histoire, ses messagers je finissais par les détester, de n'être pas lui. Parfois je me disais que s'il passait par eux et s'il faisait tout ça par écrit, ce n'était peut-être pas seulement pour se dérober, c'était peut-être qu'il ne pouvait plus m'aimer, physiquement, à cause d'une maladie que je ne saurais pas, ou de tous ces médicaments qu'il prenait, des médicaments contre la douleur et aussi des trucs pour la tête, se réveiller, s'endormir, tout ça, enfin je n'y connais rien je ne sais pas, je me demandais si ce n'était pas certains de ces cachets qui le rendaient parfois brusquement dingue et méchant, et non je ne pensais pas qu'il était impuissant mais on ne sait jamais, de toute façon quelle que soit la raison ça devait tout de même être dur, pour lui aussi, de n'avoir que ce moyen et de le faire durer indéfiniment sans pouvoir arrêter. Voilà, ça n'arrive pas qu'aux princes d'être empêchés d'aimer qui ils aiment. Et de ne pas savoir comment l'oublier.

C'était comme un voyage fantastique, j'avais la sensation d'être, ainsi qu'il me l'avait dit un jour, sur une grande oie grise la petite fée agrippée vers le pays où l'on n'arrive jamais.

Je montai à son étage, avançai jusqu'au bout du couloir, frappai.

Bruit de pas derrière la porte... S'approchant... S'arrêtant... Repartant.

Bon. Il ne *pouvait* pas ouvrir. Est-ce imaginable ? Il m'invite à venir, et il n'ouvre pas.

J'attendis, frappai de nouveau. Trois fois, ou peut-être davantage, à longs et silencieux intervalles. Je n'étais plus que calme et patience. J'étais là devant un phénomène extraordinaire, qui demandait une réaction extraordinaire.

Je partis m'asseoir sur la dernière marche de l'escalier, attendant que quelque chose se passe. Je l'appelai sur son portable : répondeur. Le bruit de l'ascenseur qui montait me ramena au monde ordinaire et je me levai, décidée à redescendre, au moins pour un moment.

C'est alors que Cabinets surgit.

Tout s'est passé dans une sorte de hurlement du temps, une secousse sismique décomposant les secondes comme lors de cet accident que nous avons eu à Miami, Florent et moi, comme au cinéma la voiture d'un fuyard fonçant droit sur nous dans la nuit, le choc, la sirène et le gyrophare des flics, tout le grand truc du réel qui emboutit la fiction et réciproquement... Elle a jailli, j'étais sur la deuxième marche de l'escalier, j'ai vu son visage tendu vers moi, les traits tirés par la rage, cette femme policière que j'avais la dernière fois vue sur un plateau de télé, voici son visage brut, brutal, sa voix de haine qui me lançait :

- Qu'est-ce que vous foutez là, vous ?

- Mais... ça ne vous regarde pas !

- Qu'est-ce que c'est que ces façons de harceler cet homme ?

Elle répétait les choses plusieurs fois, je ne vais pas vous le refaire...

Abasourdie, je lui ai dit :

- Mais qu'est-ce que vous savez de tout ça, vous ?

- TOUT ! JE SAIS TOUT !

- Non, vous ne savez pas tout.

- SI ! TOUT ! JE VOUS DIS QUE JE SAIS TOUT ! Qui vous a donné ce numéro de téléphone ? Qui vous l'a donné ?

- Ça ne vous regarde pas...

- Ah si, ça me regarde ! Je défends mes amis, moi ! RESTEZ LÀ !

Elle m'a attrapée par le revers de mon manteau, tirée dans le couloir. Je l'ai suivie, elle était beaucoup plus forte et surtout beaucoup plus en colère que moi, je préférais ça que risquer d'être poussée dans l'escalier... et je commençais à sentir qu'elle allait me permettre de voir Sad.

Elle a fait son raffut derrière la porte, frappant, criant :

- C'EST MOI !

Puis, comme il ne répondait pas, vexée :

- Ah, bien sûr, il ne peut pas savoir que c'est moi, il ne va pas ouvrir s'il croit que c'est vous !

Comme s'il pouvait confondre ses glapissements avec ma voix douce... Je commençais à avoir envie de rire, malgré l'horreur de la situation...

Elle lui a téléphoné sur son fixe. J'imaginai son atroce embarras de l'autre côté de la porte, dans un sens c'était comique aussi... Et moi en train de me rajuster pour être présentable... Tout en me dénonçant triomphalement, elle me surveillait :

- Ne partez pas !

- Ça va, ça va, j'ai dit calmement, je reste...

Je n'allais certainement pas partir au moment où il allait apparaître...

Il a fini par ouvrir, elle continuait à s'agiter :

- Qu'une femme se comporte comme ça ! Comme le pire des hommes ! [*ad libitum*] Oh, j'ai des envies de meurtre !

Il était dans l'encadrement de la porte, moi droite face à lui, à deux mètres à peine, on s'est pris par les yeux, d'un côté il y avait nos yeux qui se tenaient avidement, de l'autre toute la comédie, d'un côté la Vérité de l'autre le Mensonge, et sa voix, sa voix autoritaire à laquelle il faisait porter le mensonge :

- Ça suffit maintenant... Qui vous a donné ce numéro de téléphone ? Je ne vous ai jamais tutoyée...

« Je ne vous ai jamais tutoyée », c'était un code, n'est-ce pas, il m'avait bien dit un jour qu'on ne devrait pas se tutoyer en public, que ça devait rester secret... J'avais si honte de cette scène pour lui, pour moi, pour nous, pour l'amour. J'ai répondu très doucement :

- Bien, il n'y aura plus de problème...

Et il a ajouté ces mots étranges (ou bien, ceux-là, c'était la seconde fois, quelques semaines plus tard, quand j'y suis retournée, quand je suis de nouveau entrée dans cet immeuble, la gueule du loup, quand j'ai constaté que sur le panneau où figuraient les noms des résidents, à son numéro de porte il avait fait ajouter le nom de sa femme, pour se protéger d'un autre assaut de moi sans doute même si je savais bien que là n'était pas leur résidence, que dans l'espoir d'une conversation paisible sur ce qu'il en était de nous je suis quand même montée, qu'il m'a ouvert sans se méfier et m'a de nouveau renvoyée, sans avoir eu le temps d'appeler Cabinets à son secours cette fois - vous voyez bien que c'est une histoire sans fin et que je suis obligée de

résumer mais je vous dis là les paroles très exactes, dans toute leur cruauté et leur ambiguïté) :

- Tout ça est faux, vous le savez. Laissez-moi, je suis en train de composer !

J'ai tourné le dos, rejoint l'escalier. Elle criait encore :

- Qui vous a donné ce numéro ? J'ai des amis qui travaillent dans l'informatique, je le retrouverai, je le saurai !

J'étais en état de choc, mais sur Sad et moi, je savais ce que je savais. Et les cris de Cabinets étaient moins aptes à me terroriser, selon son vœu et son mode d'être habituel, qu'à révéler sa propre terreur. « Il paraît que je ne sais pas tout ! », lui avait-elle lancé au téléphone. La Terreur terrorise parce que la terreur l'habite, terreur de l'amour qu'elle ne peut pas connaître.

Souvent j'ai fait des rêves kafkaïens où l'on me jugeait pour une faute indéfinie, ou une faute qui n'en était pas une. Le procès, en allemand, ça veut dire aussi le processus. Et voici que la réalité, faisant irruption dans notre roman, achevait son processus avec la plus parfaite logique. Verbalement j'avais été mise à mort comme le malheureux K.

Cabinets venait de livrer là son véritable visage ; Sad aussi, hélas. À nous trois sur ce palier nous avions figuré le nœud du problème, un nœud bien ficelé, bien ficelant... Mais le dénouement était en route.

Écoutez bien, toutes les Terreurs du monde et de l'histoire du monde... Vous voulez tuer l'Amour et la Poésie ? L'Amour et la Poésie renaissent.

Je redescendis l'escalier. Dehors ce n'était plus le boulevard Gabriel mais l'île de Serq, où j'avais rêvé d'aller avec Sad, mon aimé, « dans le vide et les fleurs », comme je le lui avais dit.

J'enlevai mes escarpins et je repris pieds nus le sentier tendu au-dessus de la mer, que les chevaux avaient tout à l'heure emprunté, et qui reliait les deux parties de l'île. Marcher ainsi, pensai-je, seule dans ce vertige et cette lumière, voici le sens et la joie de ma vie. Au milieu du chemin j'entendis des pas derrière moi, mais je ne me retournai pas. Terreur,

qui paraissait dans sa maigreur

chargée de toutes les envies,

posa sa main sur mon épaule, mit sous mes yeux l'une des lettres que j'avais adressées à Sad, celle que j'avais signée avec l'empreinte de mon doigt à l'encre bleue. « Je sais tout », répéta-t-elle. À chacun de ses mots une boue marron s'écoulait à la commissure de ses minces lèvres et une odeur de merde sortait de sa bouche. « Seul l'amour peut me faire chanter, dis-je. Je chante beaucoup, et comme ça me chante ! » Je poursuivis ma route, et elle s'évanouit comme un fantôme.

J'ai pris une chambre à l'hôtel des Oiseaux, de l'autre côté de l'île. Je me suis allongée sur le lit, toute chaude dans ma petite robe moulante. Je me suis mise à penser à Anne Frank.

La Terreur finit toujours par faire un pas de trop, sa volonté d'anéantissement se retourne contre elle. Je me sentais de plus en plus sereine, on allait écrire, on allait vivre, on allait gagner notre paix.

Et tout allait recommencer, recommencer à tourner.

Une vision fugitive m'a fait comprendre que ce n'était pas Sad qui m'avait lancé des bouteilles à la mer, durant ces mois et ces années, mais un prisonnier de la Santé dont je longuais les murs quand j'allais marcher autour de chez nous. Je me suis endormie profondément, toute habillée. Un bruit de poing sur la porte m'a réveillée,

l'aube était rose, on entendait les mouettes et l'océan s'étirait à grand fracas le long des falaises. Je me suis levée, je suis allée ouvrir.

- Restons soudés, il a dit. J'ai faim. (Les paroles très exactes, toujours.)

Il prenait toute la place dans l'embrasure. Je tremblais.

- Oui, j'ai dit.

J'ai senti comme s'il m'aspirait. Pareil que devant la fresque sur la colline de Montjuic, en cent fois plus fort. Il ne bougeait pas mais je ne pouvais plus attendre, pour le toucher. La masse de son corps m'enveloppait dans son odeur de mâle. J'ai passé la tête et le corps par l'ouverture, le rai de lumière par terre faisait comme une limite de cercle magique.

Suite dans le 2<sup>e</sup> PDF